

Myss StaDou

Amoureux
d'une escort girl

EDILIVRE

1

Assise sur le lit, les jambes croisées, je regarde mon reflet dans le miroir. Quelle merveilleuse idée, j'ai eu de m'asseoir juste à cet endroit. Je peux ainsi me regarder au calme. Mon maquillage est fin, discret, mais il change parfaitement l'aspect de mon visage et me mûrit. Aucune ride, aucune tâche, rien ne filtre sous les couches de poudre. Ce que j'aimerais avoir une couverture pareille pour mon âme...

Avec lenteur, je me lève du lit. Je peux entendre les voix qui murmurent à mon oreille et susurrent d'admiration à mon passage. Mes courbes féminines en font chanter plus d'un. Comme d'aucuns diraient, tant que tu les as, autant mieux les mettre en valeur comme il se doit. Nue comme j'ai été créée, je passe la main sur ma peau, je me retourne et je me jauge entièrement. Lisse de près, et de partout, de la tête à mon entrejambe, je suis prête pour terminer la séance.

J'avance vers l'armoire et je regarde les tenues qui y sont accrochées. Mon choix se porte sur une robe noire. Je tire le cintre et referme la porte. En marchant vers le lit, je glisse ma main sur la robe. Toucher le cuir a toujours cet

effet électrique sur la peau. Cela réveille des pensées... peu avouables, mais très douces pour les sens. Je pose la robe sur le lit et je la regarde. L'esprit ailleurs, je vais broser mes cheveux pour la troisième fois ce soir. Je rafraîchis mon maquillage et je porte des boucles qui pendent de couleur rouge. Une boucle différente sur chaque oreille.

Je porte la robe par le bas. Je glisse une jambe après l'autre et je tire la robe lentement vers le haut de mon corps. Les mains sont ensuite introduites dans les manches que je lisse. Je ne veux pas de faux plis quelque part. Ma paire d'escarpins noirs complète ma tenue. Mon téléphone vibre sur le lit, près de moi. Je le prends de ma main gauche. Eh oui, je suis gauchère et j'en suis fière. Ça étonne toujours les gens qui m'approchent. Je lis le message et repose le téléphone sur le couvre-lit. Ma pochette est posée sur ma droite. Je la prends, je ferme les yeux quelques secondes, le temps pour moi de me vider l'esprit et laisser l'excitation monter en moi. J'ai hâte d'y être. Je récupère le téléphone que je mets dans la pochette en marchant. Je ferme la porte de la chambre et je me dirige vers l'ascenseur.

– Bienvenue, Madame, dit le valet en se courbant devant moi.

– Merci.

Je m'arrête non loin de l'entrée de la salle de réception. Alors que je veux faire demi-tour, je vois la personne que j'attendais. C'est un homme. Je le reconnais à la pochette blanche qu'il porte. Des bises sont échangées, des mots plats associés à des compliments qui frôlent la coquinerie sont avancés et je me retrouve avec une flûte de champagne. Debout dans un coin au milieu de tous ces gens huppés, je suis la plus discrète possible, souriant

quand besoin s'en fait. Sentant une vibration dans mon sac, je m'excuse et je sors discrètement d'une démarche chaloupée et dansante de la salle. Je lis le message et je souris. J'aime bien ces petits changements de programme. Ça pimente la vie. Je rappelle le numéro.

– Tu es sûre du programme ? Demandè-je en jetant un coup d'œil derrière moi.

– Oui. Le paiement a été fait. C'est sûr. Dans une heure, comme prévu.

– C'est un peu net.

– Ce n'est pas grave. Tu sauras gérer.

– Je te dois une fleur.

– On va s'arranger. À demain matin. Arrive à l'heure, s'il te plaît. J'en ai marre qu'on me râle dessus à cause de toi.

– Je ferai un effort.

Je ris en raccrochant. Je retourne dans la salle et 55minutes plus tard exactement, un échange de bise a lieu devant la salle. Je me dirige de nouveau vers l'ascenseur. J'entre. Je suis tentée d'appuyer le numéro 2 pour aller m'allonger. J'appuie le numéro 8 et je me laisse porter par la cage électrique. J'en profite pour sortir ma petite trousse et je rafraîchis mon rouge à lèvres. Je lâche un peu de parfum pour réveiller les sens. Je tire sur le bas de ma robe. Je sais qu'elle me donne des jambes interminables. Je fais 1m76 avec un derrière bien rebondi et une jolie poitrine. L'homme qui vient en face de moi confirme mon effet. Le pauvre manque de rentrer dans un mur tellement il salive sur moi. Je vais toquer à la porte 817. Elle s'ouvre d'elle-même à la pression de mes doigts et j'entre.

– Bonsoir, dis-je d'une voix basse et sensuelle.

L'atmosphère de la pièce est très accueillante pour ce

qui m'attend. Les lumières des plafonniers sont éteintes. Ce sont de petites veilleuses cachées dans le sol de la chambre qui éclairent légèrement la pièce. Je repère un fauteuil en face de la porte de la chambre. Il est retourné. Je souris devant ce jeu trop souvent répété par ceux qui se croient des professionnels des jeux d'amour. Je dépose ma pochette sur le lit et je m'y assieds. Je caresse doucement mes cheveux. Les jeux de séduction sont devenus des amuse-gueules pour moi.

– N'êtes-vous pas curieux de me voir ou vous attendez que je prenne les choses en main ?

J'entends un petit rire qui me met directement de bonne humeur. Je me lève et je passe la main sur mon corps. Je me caresse doucement en poussant de petits soupirs.

– Je serai celle-là qui satisfera tous vos désirs. Que voulez-vous ? Je vous offre quatre heures. Si précieuses mais que vous n'oublierez jamais.

– Et si je voulais plus que cela ?

– Quoi par exemple ?

Je sens la chaise qui se retourne. Je prends une pose lascive, la main posée sur mon entrejambe et un doigt dans la bouche.

– Si je voulais le reste de ta vie, me le donnerais-tu sans rechigner ?

Je demeure immobile sous le choc. Sans la maîtrise de mes émotions que j'ai pris tant de temps à maîtriser, je serais bouche bée, yeux écarquillés à cet instant.

– J'y mettrai le prix, bien sûr.

L'homme se lève de son siège et vient me faire face. Je le dévisage sans ciller. Il passe une main le long de mon visage et je frissonne malgré moi. Alors que la main descend vers ma poitrine, je la retiens et je le repousse.

– J’ai payé pour t’avoir, dit Jalil en me regardant.

– Je vais te rembourser !

Je m’éloigne d’un pas. La peur mêlée à d’autres sentiments rend mes pas raides. Je manque de trébucher. Jalil me retient de justesse. Accrochée à ses bras, le malaise est à son paroxysme. Il attrape ma tête par la nuque et la mène jusqu’à son visage. Je n’ai que quelques secondes pour détailler ses yeux d’un noir profond et ses lèvres charnues qui s’écrasent soudain sur les miennes. Il va bousiller mon maquillage ! Oh mon Dieu, ses baisers sont toujours aussi divins, tellement doux et suaves. Je sens mon corps qui veut s’abandonner, mais la raison reprend le dessus. Je le repousse avec force. M’appuyant sur le lit, je recule rapidement loin de lui.

– Ne refais plus jamais ça ! Je t’ai dit que je vais te rembourser.

– Payé, c’est payé, dit-il avec un calme déroutant.

Il s’assied sur le lit et joue avec ma pochette. Je m’approche et la lui prends. Sa voix est sèche comme couperet :

– Tu ne vas nulle part. Je veux avoir ce que tu as promis.

– Non. Je m’en vais.

Je marche rapidement vers la porte. Il faut que parte très vite d’ici.

– Nayanka.

Je m’arrête. Lentement, je me retourne. Jalil est appuyé sur le lit. Il a ouvert sa veste. Il faut avouer que c’est osé de porter un ensemble blanc sur une peau si noire. Le contraste est saisissant. Je le dévisage, attendant en vain qu’il fasse un geste quelconque :

– Que veux-tu ?

– Toi.

– Arrête !

– Je ne peux pas, dit-il en riant. Je ne suis plus moi-même quand je te vois.

– Tu n’as pas toujours pensé ainsi. Épargne-nous donc les détails édulcorés, la bouche en cœur et les mots au miel. Que veux-tu ?

– Comment va-t-il ?

– Qui ?

– Mon fils.

Mes doigts se resserrent sur la pochette au point d’en avoir mal.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

Jalil se lève prestement du lit et se retrouve en face de moi si rapidement que j’en ai le souffle coupé. Loin de la mine colérique à laquelle je m’attendais, c’est un visage serein et des yeux doux qui se retrouvent face à moi.

– Ne t’inquiète pas. Je prendrai le temps de te rappeler. Je vous veux tous les deux. Sans délai.

Mes yeux se rétrécissent sous l’effet de la colère.

– Retourne à ta vie et laisse-moi tranquille, Jalil. Je ne suis plus un morceau facile à mâcher. Si tu essaies d’entraver mon chemin, je te promets que tu vas le regretter !

– Je vois que ce...

Il passe la main dans les airs et me regarde en souriant, reprenant lentement la parole :

– Ce que tu fais te donne les ailes. Je te pardonne d’avoir vendu ton si beau corps pour des pièces d’argent. Mais tout cela est fini désormais. Je viens récupérer mes biens. Ma famille complète.

– Quelle famille ?

– La dot est reconnue par la loi camerounaise.

– Va te faire foutre ! Je te rembourse cela maintenant si tu veux. Tu es un salaud ! Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi.

Je me retrouve brusquement plaquée contre la porte de la chambre. Jalil écarte mes jambes d'un coup de pied et se colle à moi. Sa main se pose sur le bas de ma robe et trouve le chemin de mon entrejambe. Je retiens ma respiration lorsqu'un doigt se retrouve en moi. Je le sens qui bouge. Il crée des mouvements incontrôlables dans mon corps. Le plaisir est sournois. Je sens le cœur de Jalil qui bat contre ma poitrine. Je peux ressentir cet amas de muscles qui bat au même rythme du désir qui monte en moi. Il me mordille l'épaule à travers le cuir de ma robe. Mais je sens la brûlure directement sur ma peau.

– Arrête, murmurè-je faiblement.

– Ce n'est que le début. Tu es à moi, Nayanka. À moi et à personne d'autre.

Il retire sa main et me caresse légèrement avant de s'éloigner. Les jambes flageolantes, j'ouvre la porte et je sors rapidement. J'appuie le bouton d'ascenseur comme une malade. Je décide de prendre les escaliers et je redescends à l'étage de ma chambre. Je referme la porte avec un vacarme incroyable et je m'appuie sur elle. Les yeux serrés à en avoir mal, j'égrène une petite prière. Pitié ! Que tout ceci ne soit qu'un rêve... La main posée sur mon ventre se glisse plus bas. Je sens cette chaleur en moi, qui me rappelle... Non. Pas Jalil ! Pourquoi Jalil ?

Mon corps glisse lentement sur le sol. Mon regard tombe sur mes pieds. Ce qu'elles sont belles mes chaussures. Pourquoi ne les ai-je pas aussi prises en blanc ? Elles auraient été magnifiques.

2

NAYANKA FANTA FIFEN

Ouvrant doucement la portière du taxi, je fais passer ma première jambe, puis la deuxième avant d'extraire mon corps de l'habitacle du taxi. Sous le regard intéressé des autres passagers et du chauffeur de taxi, je tire sur ma robe, je range mon sac avant de refermer la portière et tendre la main par la fenêtre avant pour récupérer ma monnaie. La dame d'âge mûr assise à l'avant me dévisage avec dédain.

– Hum ! s'exclame-t-elle alors que le chauffeur me tend les pièces d'argent. Certaines femmes se croient tellement belles que le monde doit s'arrêter de tourner quand elles se pavanent comme des poulets du Mfoundi ! Vraiment !

Je compte la monnaie et je referme la main. Avec un immense sourire, je regarde la dame qui aurait l'âge d'être ma mère.

– Il n'y a rien dans la jalousie, madame, dis-je avec douceur. Quand on apprécie, on peut le dire simplement, plutôt que se donner en spectacle de si bon matin. Bonne journée à vous tous.

– Merci, ma sœur, répond le chauffeur d'une voix enjouée. Il n'y a que toi.

Je lui fais un signe d'adieu et je leur tourne le dos. Je marche avec élégance vers l'entrée de la société. J'entends les roues du taxi crisser sur le sol bien après que j'ai poussé la porte d'entrée. Je ris tout bas. C'est un lundi matin comme les autres dans mon beau pays, le Cameroun. Les commentaires haineux de femmes jalouses, j'en connais tout un répertoire. Et je m'en fous bigrement de ce qu'elles pensent ! Je ne vais pas avoir honte de ce que Dieu m'a si gentiment donné.

– Bonjour Mademoiselle Fifen, dit la réceptionniste sans me regarder.

– Bonjour, Sophie. Bien dormi ?

Un grognement me répond. J'hausse les épaules avec désinvolture et je m'avance vers la cage d'escaliers. Un jour comme tous les autres dans ma vie.

*

* *

– MASTER ELECTRONICS, Madame Fifen, Bonjour. Que pourrais-je faire pour vous ? dis-je en regardant l'écran d'ordinateur.

– Madame, j'ai un problème ! s'écrie une voix sèche masculine.

– Bonjour monsieur, dis-je d'un ton enjoleur. Bienvenue au Service Après-vente de MASTER ELECTRONICS. Pourriez-vous me donner votre nom, s'il vous plaît ? Je suis Madame Fifen pour vous servir.

– Euh, bonjour Madame. Je suis Monsieur Mbami. J'ai un problème avec ma télévision. Voilà trois jours que celle-

ci ne s'allume pas. J'ai déjà raté tous les matchs sur lesquels j'avais parié et tout cela à cause de la piètre qualité du matériel que j'ai acheté chez vous. Ce n'est pas du tout sérieux ! J'ai déjà appelé hier, mais personne ne décrochait mes appels. Les faux numéros que vous mettez sur vos factures, Dieu vous voit ! J'ai dépensé beaucoup d'argent sur...

– Excusez-moi de vous interrompre, Monsieur Mbami, mais je tiens à ce que vous retrouviez le plus rapidement possible le plaisir de visionner devant votre écran. Déjà, nous ne travaillons pas les dimanches. Revenons-en à votre problème, Monsieur. Quel type de télévision avez-vous acheté ? Parce que si votre télévision est vraiment défectueuse et qu'il faille l'envoyer en réparation, seuls les appareils d'un coût au delà de 300.000Francs sont pris gratuitement en charge par le service après-vente.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Ma télé m'a coûté 212.000F. Ce n'est pas l'argent ? demande le client, tout énervé.

– C'est notre politique de vente, Monsieur. Mais avez-vous essayé de débrancher votre télé pour quelques heures et de la rebrancher ? S'il y a des prises, une rallonge ou un onduleur, débranchez ces derniers et essayez d'allumer la télévision un peu plus tard. Vous pouvez faire cela ou je demande immédiatement à mes collègues de venir chercher votre appareil contre le paiement de la somme de 15.000F et nous vous rendrons votre appareil à son état initial.

– 15.000F ?

L'homme demeure silencieux. J'attends en tapotant le stylo sur le bloc-note dans lequel je relève les coordonnées

des clients. Un petit coup est frappé à la porte et je me retourne en tenant mon casque fermement sur mes oreilles. Une tête d'homme passe à travers la porte ouverte et je reçois un signe d'approcher. Je fais signe d'attendre et je me retourne face à mon écran.

– Monsieur Mbami, quelle est l'option que vous avez choisie ?

– Je vais attendre un peu, dit-il d'une voix faible.

– Parfait, dis-je d'un ton enjoué. J'attends votre appel quelle que soit la suite de votre requête. Nous restons toujours à votre disposition. Je vous souhaite une agréable journée et restez fidèle à MASTER ELECTRONICS. Au revoir.

– Au revoir, Madame.

Je coupe l'appel et je pose le casque sur la table. Je me tourne et heureusement, plus personne, je pousse un long soupir. Nicaise éclate de rire et je me tourne vers sa table.

– Qu'est-ce qui t'amuse tant ?

– On est venu te chercher, dit-elle en s'appuyant sur le dossier de sa chaise pour la faire tourner. Va gérer les affaires.

Je me lève et je tire sur le bas de ma robe et je referme mon veston.

– Je ne gère rien. Je travaille.

– Travaille seulement. C'est toujours le travail. Ici ou ailleurs, nous faisons ce que nous savons faire de mieux.

– Pas ici ! Dis-je en baissant le ton. Je t'ai dit de ne pas évoquer ça ici. C'est très dangereux pour nous.

– C'est toi qui dis.

Je sors du bureau et je monte à l'étage supérieur. Je passe devant la secrétaire qui me fait signe d'entrer et je frappe à la porte du bureau, puis j'entre dans ce dernier.

– Entre, Nayanka, dit Mr Ngoulou en se levant. Prends place.

Je m'assieds, je croise les pieds et je le regarde. Il s'assied à son tour, déboutonne sa veste et caresse son ventre en me contemplant.

– Ça va ? demande-t-il en s'avançant sur la table.

– Oui, Monsieur.

– Ne sois pas si formel avec moi. Tu n'en as pas besoin. Depuis deux mois que j'ai repris la direction de cette société en l'absence de mon frère, tu n'es pas venue me voir comme prévu.

– Je travaille, dis-je simplement en lissant mes cheveux.

– J'ai pu le constater. Mais ce n'est pas pour cela que je t'ai demandé de venir. J'aimerais mieux te connaître. Je voudrais te voir en dehors des murs de cette société, pouvoir parler avec toi et apprendre à connaître la femme qui se cache derrière toutes ces belles tenues que tu arbores tous les jours. Je vois que ton salaire te sert à quelque chose, ajoute-t-il avec malice. Tu es vraiment très coquette et... attirante.

– Merci.

Je me lève et je range la chaise avec lenteur, puis je m'appuie sur le dossier et je regarde l'homme qui me dévore du regard.

– Je n'irai nulle part avec vous, dis-je calmement. Le travail reste le travail. Si vous voulez, renvoyez-moi, mais sachez que je ne vis pas de ce travail. J'aime juste ce que je fais. C'est la raison pour laquelle je suis employée dans cette société depuis bientôt trois ans. Respectez cela ou foutez-moi à la porte. Sur ce, je retourne à mon poste de travail. Les clients attendent.

En appuyant sur la démarche, je marche vers la porte.

Je sens le boss se lever pour me suivre du regard. Je ricane doucement en sortant du bureau.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

– Bonjour, dis-je en retirant mes sandales.

– Assalamou Alaykouloum, Jalil, dit Abdelkader.
Pourquoi me salues-tu en français ?

– Wa'alaykouloumou salam. Quand tu travailles dans tes grands bureaux, c'est en arabe que tu parles avec tes clients ?

Il éclate de rire et vient me faire une accolade :

– Avec certains clients, bien sûr. Et ce sont ceux qui paient le mieux. Comment vas-tu, mon frère ?

– Hamdullilah, ça va comme la vie me porte, dis-je en acceptant de le rejoindre sur le tapis. On ne se plaint pas. Et tes affaires ?

– Tu veux dire nos affaires ? Reprend-il en riant de bon cœur. Hamdullilah, tout va pour le mieux. Ça tourne tellement bien que j'ai envie d'y injecter encore des fonds. Je vais aller à Dubaï dans un mois pour racheter de la marchandise et voir la tante. Tu sais que Leila, notre chère cousine a accouché de son premier-né. Ça t'intéresse d'y aller ? Je veux être bien prêt pour mon voyage à la Mecque.

– Aller maintenant à Dubaï ? J'y étais il y a quatre mois.

– Et même, ça ne te fera pas de mal de te retrouver un peu en famille, dit-il sur un ton de confiance en se penchant vers moi. Tu voyages toujours sans prévenir et on te voit en coup de vent.

– Je crois bien que jusqu'aux dernières nouvelles, je suis majeur et vacciné. Je suis libre de faire ce que je veux. Si tu t'ennuies tant, voyage avec ta femme.

– Jamais ! dit-il avec une mine horrifiée. Elle va

pourrir mon séjour et essayer de me ruiner.

– Ce sera bien fait pour toi, dis-je en riant à pleine gorge. Les belles femmes coûtent très cher.

– Mais c’est toujours bien d’en avoir une. La femme est comme une voiture. Plus elle est belle et bien entretenue, plus elle suscitera l’envie et la jalousie de tous ceux qui viendront chez toi.

– C’est toi qui vois.

Mon frère rit tout bas. Une jeune servante – Aïcha, une cousine éloignée de la famille – vient nous servir du thé chaud et disparaît aussi rapidement qu’elle est venue. Je converse quelques minutes avec mon frère, le temps d’avaler une tasse rapidement. Je me redresse et me lève en tirant sur mon gant marron.

– La mère est-elle là ?

– Où veux-tu qu’elle soit ? Me répond narquoisement Abdelkader.

– Que sais-je ? Je vais la voir.

Je laisse mon frère au salon et je continue à travers le long couloir qui mène aux autres pièces de cette grande maison du quartier *Bastos*. J’arrive devant une porte entrouverte. Je frappe en entrant.

– Bonjour, dis-je à la ronde.

– Assalamou Alaykoum, me répond une masse de voix féminine toute chantante.

Une dizaine de femmes sont assises sur des poufs, sur des tapis, dispersées à travers le salon envahi par des tissus et des vêtements en tout genre. Je repère ma mère dans un coin. Je demeure sciemment devant la porte.

– Bonsoir, mon fils, dit ma mère d’une voix joviale en levant ses bras. Comme je suis contente de te voir. Approche.

– Non. Je ne veux pas vous déranger. Je voulais juste te passer le bonsoir avant de partir.

– Comme tu es mignon, dit-elle en faisant une moue ravie.

Avec peine, car elle souffre d'une arthrose débutante, ma mère se redresse sur ses jambes et vient vers moi. Je la serre affectueusement dans mes bras. Nous sortons du salon privé des femmes pour rejoindre Abdelkader dans le grand salon à l'entrée de la maison. Il est en présence de deux cousins avec qui il travaille. Après la salutation d'usage, je discute avec eux d'affaires, mais je suis soudain interrompu par ma mère qui me regarde fixement :

– Bismallah. Tu parles argent et famille avec tes frères, mais où sont les tiens ? Où est ta famille ?

– Maman ! Pourquoi devons-nous revenir sans cesse sur ce sujet ? demandè-je avec agacement.

– Parce que je suis ta mère et jamais tu n'auras de répit si je vois que tu ne fais pas ce qu'il faut pour avoir l'air d'un homme bien ! dit-elle fermement. Tu dois te remarier, Jalil. Être divorcé n'est pas très honorable, même si tu es un homme. Tu n'as ni femme ni enfant. Rien pour montrer aux gens que tu es un vrai homme.

– Ce n'est pas vrai.

– Elle a raison, appuie Abdelkader.

– Je me passerais volontiers de tes commentaires ! sifflè-je entre mes dents.

– Nous ne voulons que ton bien.

– Jalil, mon fils, reprend ma mère, la mine préoccupée. Tu es un bon parti. Tu ne peux pas rester seul quand tant de femmes te convoitent.

– Je ne me plains pas et... Bref, passons.

– Je t'ai trouvé une femme très bien. Tu te souviens

d'Anisah, la fille de ton oncle Abdelhakim qui vit au Niger ? Elle vient au Cameroun dans un mois pour passer quelques semaines de vacances. Je suis sûre qu'elle va te plaire. Tu la connais bien, Anisah. Elle est jeune, belle et bien éduquée. Elle peut faire de beaux enfants, ajoute-t-elle en me faisant un clin d'œil. Elle va rester ici. Vous pourriez vous voir et...

– Maman, je ne suis pas du tout intéressé à épouser ma cousine !

– Mais elle, si.

La mine sournoise et conquérante de ma mère ne me plait pas du tout. J'aimerais me détourner, mais je ne veux pas lui manquer de respect.

– Comment cela serait-il possible ?

– Sa mère et moi avons déjà parlé et Anisah est d'accord pour se marier avec toi.

– Ah non ! Dis-je fermement. Je ne cours pas derrière un mariage bidon arrangé à la va-vite. Je ne me ferai pas forcer la main deux fois dans ma vie.

Le visage de ma mère se rembrunit instantanément. Elle s'éloigne un peu, l'air en peine.

– La première fois, nous avons juste fait ce qu'il fallait pour sauver notre nom, mais tu as su doubler la honte que nous avons par tes agissements. Tu es parfois très capricieux et égoïste, Jalil. Être beau et riche ne te permet pas de traiter les gens n'importe comment et en plus tes proches. Ne me rappelle pas cette honte, je t'en prie.

– Laisse cela être ma honte, Maman. Mais les faits sont là. Je suis déjà lié ailleurs et je ferai tout pour récupérer ma famille comme elle aurait dû être si je n'avais pas agi bêtement sous de mauvais conseils.

– Jamais, tu m'entends, Jalil ! s'écrie soudain Maman,

hystérique. Jamais tu ne me ramèneras une femme qui n'est pas musulmane dans notre famille ! Tu veux mettre la honte sur ton père ? Jamais de la vie ! Soit tu épouses Anisah, soit tu peux oublier que je suis ta mère ! J'en ai marre de tes caprices d'enfant pourri gâté.

Ma mère frappe le pied sur le sol, grimace de douleur et quitte la pièce en trépignant. J'ai presque de la peine de la voir ainsi. Mais... Elle pourrait aussi s'épargner beaucoup de souffrance en ne se mêlant pas de mes affaires. Je ne lui ai rien demandé. Que ferais-je de jeunes filles affamées de gloire qui rêvent d'un bon parti avec qui elles finiront leurs vies ?

– Jalil, tu devrais suivre le conseil de Maman, dit soudain Abdelkader alors que les autres cousins demeurent stratégiquement silencieux, connaissant mes accès de colère légendaires. Elle a su me choisir une femme remarquable. Tu apprécieras son choix.

J'enfile mes lunettes noires. Le soleil frappe encore très fort en ce milieu d'après-midi.

– Il y a des garçons qui ont besoin de leurs mères pour les tenir la main et leur montrer le chemin de la vie. Tandis que les vrais hommes utilisent leur intellect et leur raison pour faire de grands choix et construire des empires. Une femme ne me dira pas ce que j'ai à faire, soit-elle ma mère. Au revoir.

Je quitte le salon et trotte jusqu'à ma voiture garée un peu en contrebas dans la grande cour. Je ralentis quand je vois une silhouette approcher. La femme est toute souriante. Arrivée devant moi, elle me contemple longuement. Je lui tends la main et elle la prend et m'attire à elle pour me faire des bises. Je suis assez raide dans ma pose. Elle est toute belle dans son ensemble pagne avec un

joli foulard en soie autour de son visage. La connaissant, il doit cacher une coiffure sophistiquée.

– Bonjour, Fadimatou. Tu vas bien ?

– Hamdullilah. Ça va, cher beau-frère, répond-elle en minaudant. Je pensais justement à toi. Tu ne nous as pas honoré de ta présence depuis quelques semaines et je m'inquiétais.

– Tout va bien. Je suis resté un moment bavarder avec ton mari.

– Je sais. Je l'ai appelé et il m'a dit que tu étais là.

Elle s'interrompt et me regarde fixement avec un air qui ne me plait pas du tout.

– Et me voilà !

Elle rit comme si je lui ai fait une blague. Je m'éloigne un peu.

– Je te vois. Abdelkader t'attend sûrement. Passe une bonne soirée. J'y vais.

– Mais... dit-elle, toute hébétée.

Je me hâte vers ma voiture. Mon téléphone ne cesse de vibrer dans ma poche. Il faut absolument que je réponde à cet appel, mais dans une grande discrétion.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je jauge ma tenue, une longue robe noire qui traîne partiellement sur le sol. J'aime ce genre de commande spéciale. Je frappe doucement à la porte, puis je fais un pas en arrière. Le regard dans le couloir, je prends une pose lascive avec un naturel qui déconcerterait tous ceux qui me verraient. La porte de la chambre d'hôtel s'ouvre.

– Bonsoir princesse, dit l'homme qui en sort en se frottant le menton.

Il me détaille avec envie. Je prends tout mon temps

pour le détailler. Jean-Jaurès Bekono, 43 ans, secrétaire général dans un grand ministère, marié et papa, amoureux des plaisirs de la chair un peu spéciaux. C'est notre quatrième rendez-vous, mais... Je veux voir ce qu'il me réserve.

– Bonsoir, dis-je en le regardant de profil. J'espère que je ne suis pas en retard.

– Ponctuelle comme toujours. Entre.

Il ouvre grand le battant et me fait entrer dans la chambre. Je vois que le fauteuil rembourré à une place de la chambre a déjà été placé face au lit. Je m'y installe calmement. Jean-Jaurès retire le peignoir qu'il a porté et monte sur le lit. Il n'est pas moche physiquement. Avec un ventre trop rond pour un homme de son âge qui pratique pourtant le football à ses heures perdues, des jambes trop tachées, il se prend pour un tombeur de feu.

Jean-Jaurès s'allonge et arrange les coussins derrière sa tête. Je le regarde se positionner face à moi. Il allume la télévision à l'aide de la télécommande et soudain des cris de jouissance féminins retentissent dans la pièce. Je jette un coup d'œil et je vois un couple de noirs américains faire l'amour sur un balcon. En quelques secondes, le sexe flasque de Jean-Jaurès prend vie. Il le prend dans ses mains et commence à se masturber bruyamment en passant son regard de la télévision à moi. Tout ce que j'ai à faire : Être belle et demeurer les jambes écartées en lui offrant la vue sur mon entrejambe. Rien que cela, c'est son fantasme de la journée.

Malgré l'ennui, je demeure professionnelle. Une quinzaine de minutes plus tard, tout est fini. Jean-Jaurès a joui comme un adolescent heureux sur son ventre sans que j'ai à bouger le plus petit doigt. Lessivé et tout gai, il me

sourit béatement tandis que je lui fais un grand sourire. Calmement, je vais prendre l'enveloppe contenant une liasse de 100.000F que je compte et garde dans ma sacoche avant de quitter la pièce. Je descends jusqu'à la réception de l'hôtel. Je laisse un petit billet au réceptionniste qui est devenu un ami avec le temps. Tout sourire, je sors de l'hôtel. Je sors mon téléphone en marchant vers ma voiture. J'appelle Nicaise qui répond immédiatement :

– Allô, ma puce. C'était comment ?

– Tout a marché comme sur des roulettes, dis-je gaiement en caressant ma pochette. Il a été plus expéditif cette fois. Il n'y a rien pour moi ce soir ? Un mercredi aussi calme ne me dit rien qui vaille.

– Ah, j'ai failli oublier ! s'écrie-t-elle. Le paiement d'il y a deux semaines que tu as demandé de retourner nous est revenu. Le client a d'ailleurs triplé la somme, dit-elle en extase. Cet homme doit être bourré aux as.

Je m'arrête de marcher et mon esprit se perd dans mille réflexions.

– Renvoie cet argent ! Dis-je froidement.

– Je ne peux pas, dit-elle, exaspérée. Je choisis les clients ? Tu veux déjà briser les règles de notre boulot. Tu exagères là !

– Ne fais pas ça, Nicaise. Tu ne sais même pas de quoi il s'agit.

– Non, c'est toi qui ne veux pas comprendre que chaque billet de banque est important pour atteindre notre objectif ! Va voir le client et qu'on en finisse.

– Non !

– Trop tard. Je lui ai déjà communiqué ta position.

– Comment...

– Tu n'as pas besoin de crier sur elle, dit une voix

masculine derrière moi. Elle ne fait que son travail.

Je me retourne en baissant le téléphone. Jalil se tient derrière moi. Vêtu d'un ensemble veste d'un noir aussi intense que sa peau, on dirait presque qu'il se perd dans le vêtement, mais la beauté et la finesse de ses traits n'en ressortent que plus. Il balance des clés de voiture en me regardant en coin.

- Tu es sublime et tellement excitante, dit-il en se rapprochant. On mettrait vraiment l'or du monde à tes pieds. As-tu au moins des sous-vêtements sous cette robe... transparente ?

- Ça ne te regarde pas ! Dis-je sèchement en le foudroyant du regard.

Il s'approche et pose sans vergogne ses mains sur chacun de mes seins, puis les glisse sur mon ventre, mes hanches et les laisse sur mes fesses. Il les tâte doucement.

- Je devine un petit string, mais pas de soutien-gorge, dit-il avec un ton d'expert. Ça ira vite.

- Va te faire foutre, Jalil ! Je ne coucherai pas avec une vermine comme toi.

- Oh que si.

- Oh que non ! Je refuse.

- Tu vas le faire par devoir, dit-il posément en caressant si sensuellement mon fessier que je le resserre pour refréner le plaisir que je sens monter en moi.

- Sinon quoi ? Tu vas encore me violer cette fois ? Espèce de sale gosse pourri ! Tu viens terminer ce que tu as commencé ou quoi ?

- Crier ne servira à rien, Nayanka. Oui, je suis venu pour faire les choses comme il se doit et récupérer mes biens. Ce n'est pas le début d'une chose qui compte, mais sa finalité.

3

NAYANKA FANTA FIFEN

J'éclate de rire et je recule d'un pas.

– Finalité ? À part cet esprit machiavélique et intéressé, qu'as-tu de bon dans le ventre, Jalil ? Tu n'es rien. Tu n'as rien dans le pantalon. Tu n'es même pas un homme !

– Je crois bien que mon fils peut très bien démentir cette affirmation gratuite. Il n'est pas tombé du ciel pour se retrouver dans ton ventre. Sois tout de même objective dans ton argumentaire.

– Il n'y a déjà pas d'argumentaire entre nous deux et l'objectivité est morte depuis très longtemps. Tu as su me montrer quel être mauvais et fourbe se cache en toi. Alors je ne te considère plus comme un être humain, mais comme un animal qui ne cherche que de proies ou à satisfaire ses besoins primaires aux détriments des autres.

– De sa race, complète-t-il en riant. Crois-tu que nous soyons différents l'un de l'autre ? Qu'es-tu allée faire de malsain dans cet hôtel ?

– Je t'interdis formellement de fouiner dans ma vie.

– Je pose simplement la question.

Il me détaille du regard et opine de la tête :

– Ta tenue ne laisse pas vraiment d'équivoques, très chère. Pas que j'ignore ce que tu fais pour vivre, mais je ne trouve pas cela très normal pour une femme.

– Qui es-tu pour me juger ? siffle-t-elle entre ses dents ? Respecte la vie d'autrui. Va batifoler ailleurs et laisse-moi faire mes affaires dans la paix. Je te préviens encore, Jalil. Si tu essaies de te mettre en travers de mon chemin, tu risques de vraiment le regretter. Je ne suis plus la fille innocente que tu as endormie avec tes belles paroles et tes promesses. Loin de là, je suis une femme assez influente dans l'ombre. Fais attention à toi. Tu risques de vraiment le regretter.

– Serais-tu par hasard en train de me menacer ? demande-t-il narquoisement. Toi, Fifen Nayanka, peux-tu menacer une personne ? Tu auras beau te percher sur des talons qui te donnent l'impression d'être un gratte-ciel et être au-dessus du monde, mais je connais la vraie Nayanka, cette jeune fille que j'ai trouvée au bord de la route en train de pleurer et qui n'avait plus de repères parce qu'elle venait d'apprendre le décès de sa mère et que son père était un alcoolique notoire, actionnaire dans tous les bars du quartier. Je sais que tu n'as jamais accepté que ce décès et...

– Je ne te permets pas ! hurle-t-elle. Dans mon malheur, je t'ai pris pour un ami, un frère, mais tu as juste voulu abuser de moi. Je te déteste ! Je te déteste du plus profond de mon cœur. Comment oses-tu évoquer ma mère dans toutes les saletés qui sortent de ta bouche ? Jalil, tu es un moins que rien et tu finiras ta vie de misère comme tel !

Je me détourne de lui et je regarde l'emplacement de ma voiture. Mes pieds tremblent sous l'effet du choc, de la

tristesse et de la colère qui se mêlent en moi, mais je m'efforce d'avancer. Alors que j'ouvre mon sac à main pour prendre mes clés, je me sens hisser dans les airs.

– Eh ! Eh, dépose-moi immédiatement sur le sol !
Espèce de sauvage.

– Tu viens avec moi, répond calmement Jalil.

Je frappe sur son dos avec ma main et mon sac, mais il avance calmement vers une grosse cylindrée noire aux fenêtres fumées qui est garée en retrait du parking. Je vois un couple qui nous regarde avec une vive surprise et une crainte qui pousse la dame à se réfugier dans les bras de l'homme. Son compagnon lui offre instinctivement la protection quand je me fais malmener en pleine jour. Nous sommes tout de même en fin de journée. Ils pourraient faire quelque chose au lieu d'ouvrir leurs yeux comme des soucoupes et nous regarder. Jalil déverrouille la voiture à distance et me jette à l'arrière et referme immédiatement la porte. Je me tords entre mes jambes empêtrées dans le bas de ma robe et mes talons hauts pour trouver une position normale et sortir de cette voiture.

– Jalil ! Arrête !

Sans un regard pour moi, Jalil, démarre la voiture dont le moteur rugit comme un lion avant de mettre la voiture en mouvement. Les portières sont fermées des deux côtés. J'ai beau appuyer tous les boutons que j'y vois, rien n'y fait. Je passe donc entre les sièges avant et j'essaie d'activer la portière côté passager. Penchée dans le creux, je ne suis en appui que sur ma main gauche, avec la crainte de me voir traverser le pare-brise vu la vitesse avec laquelle Jalil roule sur la route et double les voitures qui entravent son chemin.

– Tu perds ton temps.

– Jamais ! Je vais sortir d’ici. Tu vas voir !

Je frappe sur la vitre, en colère et rongée par le désespoir. Je sens soudain une caresse dans mon dos. Une main se glisse de mon échine jusqu’au bas de mon dos. Elle s’arrête sur mon fessier et caresse les rondeurs d’une fesse après l’autre. Je tourne la tête vers Jalil. Tenant le volant de la main gauche, il sourit d’un air ravi en caressant mon derrière perché dans les airs. Sa main à la peau lisse s’harmonise tellement avec le tissu de ma robe que je peux la sentir directement contre ma peau, cette chaleur qu’il essaie de me transmettre.

– Tu es sérieux ?

– Tu aimes ?

– Tu es fou.

– De toi et de ton corps, oui.

– Bats les pattes !

– Je vais me garer pour te faire l’amour. J’en ai vraiment envie.

– Tu es un malade !

Je rentre rapidement à l’arrière de la voiture. Hors de question de me jeter dans son piège. Effectivement, Jalil se gare en bordure de route. Nous sommes dans un quartier assez étrange. Nous sortons de *Nkomo* qui est situé dans la banlieue de la ville, il faut traverser plusieurs quartiers avant d’arriver au centre-ville. Jalil regarde devant lui. Je peux le voir de profil. Je ne sais comment il fait pour se ne pas se départir de son calme, ce même calme, précurseur aux grandes colères, qui ne l’a jamais quitté dans des situations les plus troubles. Sauf... Une fois.

– Qu’est-ce que tu veux ? Pourquoi ne me laisses-tu pas tranquille, Jalil ? Va jouer ailleurs. Je ne suis plus à ton niveau.

– Tu n’as pas à me dire ce que j’ai à faire, femme. Tu es ma propriété. J’ai payé ta dot de ma poche. Quand ton alcoolique de père incapable de te nourrir ou de te scolariser a exigé que je paie trois millions pour t’avoir, j’ai tout mis en œuvre pour que cela soit fait ainsi. Tu es ma femme, certes encore sur le plan traditionnelle. Mais la légalisation de notre union ne saurait tarder.

– Tu es dans quel film, Jalil ? Je t’ai dit que si tu veux ton argent, je te le remets à l’instant. Allons à la banque et je te donne le double de cette somme.

– Je n’en veux pas. Je préfère conserver ce précieux bien qui m’appartient. Comment va notre enfant.

Je détourne la tête vers la fenêtre et un silence lourd s’installe dans l’habitable. Je regarde des jeunes garçons entre sept ans et dix ans qui jouent gaiement au football sur ce terrain dur et poussiéreux. Ils n’éprouvent aucune honte à tomber et se salir.

– Je suis désolé pour tout.

Le son de la voix de Jalil me met en alerte. Je regarde de nouveau vers l’avant de la voiture et nos regards se croisent dans le rétroviseur.

– M’entends-tu ? Je suis désolé pour toute la peine que je t’ai causée. Ce n’était pas vraiment intentionnel. J’étais jeune et bête et je me suis laissé bernier. J’avais la peur au ventre, la crainte des responsabilités et la pression de ma famille. Je voulais vraiment être avec toi, mais je ne pouvais pas imaginer être si mal entouré. Enfin, que tu sois si mal entourée, vu que le mal est venu de ton amie.

– Que tu n’as pas hésité à emmener en Europe avec toi après m’avoir reniée. Après tout ce que j’ai dû subir pour une grossesse que tu as pris le temps d’implanter en moi par la force de tes désirs jamais satisfaits, tu as trouvé bon

de prendre celle que je considérais comme ma meilleure amie et de l'épouser.

Il a l'air surpris par mes dires, Un sourire triste mais détaché s'affiche sur mes lèvres. Je ne veux pas qu'il voit mes faiblesses, qu'il sente que j'ai toujours mal aujourd'hui. Je n'ai jamais oublié sa trahison et je ne vais jamais lui pardonner cela.

– Ne t'inquiète pas. Ta mère a pris un grand soin pour tout me raconter quand je suis venue aux nouvelles. Je te remettrai ton argent, mais oublie tout ce qui concerne ma vie. Tu n'y as aucune place.

– Tu ne peux pas empêcher les choses qui sont d'être, Nayanka. La vie ne suit que son processus normal. Les hommes font sans cesse des erreurs et les femmes doivent leur pardonner pour que leur foyer puisse prospérer. Je sais que tu souffres de me voir. Tu t'imaginais très loin à ce jour avec moi. Sept ans sont bien longs pour une jeune femme comme toi, mais je te sais assez forte pour surmonter cela et agir de manière raisonnable. Il ne s'agit pas de démontrer le pic de ta fierté en ce moment, mais de faire ce qui doit être fait pour unir notre famille et être heureux ensemble. Nous sommes faits l'un pour l'autre. J'ai déjà accepté ce fait. À ton tour de t'y faire, ma Chérie. Je t'ai perdue et j'ai tout mis en œuvre pour te retrouver et je te promets que je ne te lâcherai plus.

Je ricane doucement.

– Dis le poussin loin de la poule.

Jalil démarre la voiture et fait demi-tour.

– Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, Nayanka. Je ne suis plus un gamin pour prendre en considération ce que veut ma mère. Tu le comprendras bien assez tôt en vivant avec moi.

Il est seul dans son film de fou. Je préfère ne plus lui répondre.

– On va chez toi ou chez moi ?

– Si je ne suis pas à ma voiture dans trente minutes, un avis de recherche sera lancé et tu devras répondre de mon enlèvement. Ramène-moi immédiatement à ma voiture.

– Nous irons donc chez toi. Ça ne me dérange pas.

Je tchipe et croise fermement les bras sous ma poitrine. Mais ce mec délire complètement ! Pour qui se prend-il ? Je regarde vers la route et je croise le regard de Jalil. Il a arrangé le rétroviseur afin d'avoir une belle vue sur ma poitrine qui ressort sensuellement dans mon décolleté béatement ouvert. Je sens la voiture ralentir doucement. Pour le choquer, je prends mes seins par les côtés et je les soulève lentement. Il se balance dans mon vêtement.

– Bébé, tu sais vraiment ce que j'aime, dit-il d'une voix rauque. J'ai hâte de te dévorer.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Quand les instincts dominent, ils nous privent parfois de certains plaisirs. Nayanka est désormais assise derrière moi, collée contre la portière et loin de ma vie. Je ne peux plus voir son beau corps moulé dans cette robe qui est de trop. Si elle avait été toute nue à l'arrière, je sens que je l'aurais vraiment bouffée toute crue. C'est incroyable l'effet qu'elle me fait encore aujourd'hui, après tout ce temps passé sans se voir. Après – et pendant – Brigitte, son amie de toujours, j'ai connu d'autres femmes qui ont su me donner beaucoup de plaisir. Mais avec elle, c'est différent. Cela va au-delà de la simple envie sexuelle. Elle captive mes sens par sa présence et réveille en moi le mâle qui n'a de

cesse de la dominer et de vouloir la posséder entièrement pour ses bons plaisirs.

Je gare la voiture dans le parking de l'hôtel. Les portières à peine déverrouillées, Nayanka actionne le poignet et sort en courant. Je descends pour refermer la portière qu'elle a laissée ouverte dans sa course. Je remonte en voiture pour la suivre jusqu'à chez elle. Elle démarre à vive allure et roule vers la route, elle s'introduit imprudemment dans la circulation, coupant la route à un automobiliste qui avait la priorité.

– Qu'est-ce qu'elle fait, bon sang !

Je la suis avec peine. Sa voiture est plus petite que la mienne et elle peut aisément doubler les autres. Une voiture est désormais entre nous. Mon regard ne fixe que la voiture vert feuille qui veut s'éloigner de moi. Je jure en conduisant, les sens complètement en alerte. J'ai peur que la plus petite inattention lui porte préjudice.

– Non ! Attention ! Mais ralentis !

La nuit tombe déjà car nous sommes aux alentours de 18h25. Nous sommes désormais sur une pente assez raide, comme on en trouve assez souvent à Yaoundé. La route n'étant pas saturée, les voitures se meuvent chacune à son rythme. Au milieu de la colline se trouve un camion rempli de sac de ciment. Nayanka amorce à peine la montée de la colline et quatre voitures sont devant elle. Elle double la première voiture quand, comme dans un songe, je vois le camion rouler vers l'arrière. Nayanka double la deuxième voiture avant de stopper net. Le camion ne cesse de redescendre la pente. Les piétons et les automobilistes sont tous aux aguets.

Le chauffeur du camion tente plusieurs manœuvres, faisant vrombir le moteur qui propulse la voiture à peine

vers l'avant, mais surtout vers l'arrière. Soudain des cris d'alerte retentissent. Le camion, qui a sûrement perdu le contrôle, dégringole soudain la pente. La voiture de Nayanka recule vers l'arrière, mais se retrouve bloquée par les autres véhicules qu'elle a dépassés. Je suis trop loin pour intervenir. Le camion braque soudain vers la droite, écrasant la première voiture qui le suivait et montant sur la chaussée non sans avoir mis en miette un étal de Call-box et une boutique sommaire. Des sacs de ciment se retrouvent projetés dans les aires j'en vois plusieurs tomber sur la voiture de Nayanka et un grand froid m'envahit. J'ouvre la portière et je cours à travers les voitures, un œil sur le camion qui continue de reculer en ramassant plusieurs piétons sur son passage pour terminer sa course dans le mur d'une maison qu'il démolit partiellement.

J'arrive au niveau de la voiture de Nayanka qui a cogné celle qui la suivait en voulant fuir ce massacre. Un sac de ciment est enfoncé dans son pare-brise tandis qu'un autre a fait un creux sur le capot. Nayanka est recroquevillée derrière le volant, les yeux ouverts et inerte. Je passe une main à travers la vitre à peine ouverte, mais je ne parviens pas à la faire complètement rentrer. Avec force, j'actionne le manche de la portière jusqu'à ce qu'il s'ouvre et je me penche vers elle. Elle regarde la scène d'horreur qui est devant nous, mais je n'ai d'yeux que pour elle.

– Nayanka, tout va bien ?

Elle lève une main tremblante et pointe devant elle.

– Nayanka, réponds-moi. T'es-tu fait mal quelque part ? Es-tu coincée ?

Des larmes ruissèlent sur son visage. Je me tourne enfin pour regarder dans la direction qu'elle pointe. Le

camion a fait un vrai carnage. Il y a du sang partout et les gens crient de fureur et de tristesse. C'est une scène horrible à voir. Je comprends son choc, mais une personne parmi nous deux doit garder son calme. Je décide de la sortir de là. Je prends son sac sur le siège à coté et je la porte dans mes bras. Je la laisse glisser sur ses jambes, en la tenant fermement contre moi, puis je referme la voiture à clé. En la hissant pour partir, un homme venu de nulle part fonce vers nous.

– C'est vous ! C'est vous qui a avez causé cet accident ! Quelle était cette manière de conduire ? N'y a-t-il pas des routes dans votre village ? Vous êtes...

– Monsieur, dégagez immédiatement de mon passage ! Je peux être plus dangereux que ce camion quand il s'agit de ma femme alors ne m'énervez pas !

Nayanka semble dans un autre monde car elle ne dit mot. Je bouscule l'homme et je vais à ma voiture qui n'a heureusement aucun dommage. Les automobilistes après moi s'évertuent à libérer le passage en faisant demi-tour. Personne ne peut de toutes les manières prendre cette route avant un bon moment. J'installe Nayanka sur le siège passager et je viens prendre le volant. Pour lui remonter le moral, j'allume le lecteur audio qui laisse couler des slows d'antan que j'aime beaucoup écouter. Je sors de l'embouteillage et j'opte pour une autre route. Je roule vers ma maison. Je me suis bâti il y a deux ans au quartier *Efoulan*. Les artères de la ville sont dominées par les embouteillages. J'entends soudain un sanglot, qui est rapidement suivi de plusieurs autres qui sont si forts que la musique ne peut pas les étouffer.

– Je... Je suis dé... désolée, murmure Nayanka entre deux hoquets. Ils... Ils sont morts... Tous... Et c'est... c'est

moi... C'est à cause de... de moi. Je ne devais pas... Non... Rouler si vite, mon Dieu... Ils... Ils sont morts.

– Non, tu n'étais pas au volant du camion. C'est lui qui les a tués par son imprudence. Il ne devait pas prendre cette route. Il devait s'arrêter en sentant qu'il ne pouvait pas monter cette pente sans aide. Tu n'as rien à y voir.

Recroquevillée sur elle-même, elle pleure dans ses mains. Je parviens enfin devant le portail et je klaxonne. Le gardien ouvre et j'entre dans la concession. La maison est assez grande et sur deux niveaux et un bâtiment qui sert de dépendances se tient dans un coin à côté, près du garage. Je gare près du perron et je descends pour prendre Nayanka qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Je lance les clés de voiture sur le sol et le gardien les ramasse et me regarde avec surprise m'éloigner vers la maison, Nayanka dans mes bras. Devant la porte d'entrée, elle se rebelle et demande à descendre pour marcher. J'hésite puis je la pose délicatement sur le sol. Elle trébuche et je la rattrape. Je la colle à mon torse et j'ouvre la porte.

Quelques minutes plus tard, nous avons atteint ma chambre et elle s'allonge sur le lit. Elle recommence à pleurer. Je me débarrasse de ma veste et je vais chercher une serviette dans la douche et je la mouille un peu. Je reviens m'installer près d'elle sur le lit et je la prends dans mes bras. Cela me fait de l'effet de la sentir cramponner contre moi. Je m'attèle à essuyer son visage, le dépouillant ainsi partiellement de son maquillage.

– Ça va aller, ma chérie, dis-je avec tendresse en caressant son dos. Des accidents, ça arrive tous les jours. Arrête de pleurer. Je suis là pour toi. Rien ne va t'arriver.

Je lui caresse longuement le dos. Sa tête en appui sur l'oreiller près de moi, je regarde son visage. Je détaille les

traits qui ont pris de l'âge mais qui lui confère une classe indéniable. Nayanka ouvre les yeux qu'elle a refermé il y a peu et me regarde longuement. Ils sont certes rougis et bouffis, mais je les trouve si beaux que je le caresse délicatement, puis je glisse ma main de son front à ses joues. Mes doigts ne peuvent s'empêcher de faire le contour de ses lèvres. Elle les ouvre délicatement comme pour m'inviter et je me penche pour l'embrasser. Elle répond doucement à mon baiser et pose une main sur ma nuque. La passion prend possession de nous et nous melons nos bouches, nos langues et nos salives tantôt avec douceur tantôt avec la hargne de deux être affamés l'un de l'autre.

Son corps qu'elle repositionne contre moi, se frotte un peu trop et je ressens comme des brûlures en sentant ses seins nus collés à ma poitrine et ses cuisses qui caressent mon membre soudain tendu. J'attrape une de ses fesses et je la fais passer au-dessus de moi. Elle s'accroche à mon visage. Mes mains caressent ses fesses en remontant sa robe jusqu'à ses hanches. Je soupire de plaisir quand je sens les ficelles de son sous-vêtement. Je les fais rouler sur sa peau. Elle se détache de moi et lève la tête vers le plafond en gémissant. Ce petit soupir brise toutes les barrières de la raison en moi.

4

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Avec lenteur, mes doigts se glissent sur la peau du cou de Nayanka. Elle est tellement belle, si sensuelle dans sa pose. Je regarde ses yeux fermés, ses lèvres qui frémissent et s'entrouvrent doucement pour aspirer un peu d'air. Elle est un vrai délice pour les yeux et pour le cœur, dont je me délecte sans fin. Des petits baisers se posent sur sa peau et elle gémit suavement. Ses petits cris aiguïssent mon envie et éveillent des pensées sensuelles dans mon esprit. Mes baisers s'appuient et elle se cramponne à mon dos.

Un son strident résonne dans la pièce. Le son va crescendo et envahit l'atmosphère. Je me détache à contrecœur de Nayanka et je descends du lit. Nayanka me regarde avec étonnement. Elle semble sonnée et passe une main tremblante dans ses cheveux. Je lui souris grandement en détaillant son corps. Sa pose lascive et abandonnée dans mon lit me donne quelques regrets.

– Je vais prier. Attends-moi.

Je ramasse ma veste sur la chaise et je quitte la pièce rapidement en direction de la chambre à côté.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je lisse mes cheveux et regarde le lit derrière moi. Bon sang, quelle bêtise ! Comment ai-je été si stupide ? Les images de l'accident me reviennent en esprit et me plombent automatiquement le moral. Je revois tout ce sang et les objets démolis. J'entends le cri d'une femme qui voyait le camion venir écraser son étal de vente. Elle est morte quasiment sous mes yeux. Ce camion a réduit la vie de tant de personnes en cendres. Stoïque, je reste plantée au bord du lit un long moment. Le temps semble s'être arrêté alors que dans mon esprit, je revis toute cette scène d'horreur. Je frissonne tellement que je garde les yeux fermés. Ça aurait pu être moi derrière ce camion. Je filais tellement pour échapper à Jalil que je me serais retrouvée en mauvaise posture si j'avais été trop rapide. Pourquoi ai-je été aussi imprudente ? Si un de ces sacs de ciment avait transpercé la cage que représentait ma voiture, qu'aurais-je fait ?

Les frissons que je ressens s'intensifient lorsqu'une main caresse d'abord doucement, puis énergiquement mes bras.

– Tu as froid ? demande Jalil avec douceur. Allonge-toi dans le lit. Je vais te couvrir.

J'ouvre les yeux et je fixe Jalil. Il sourit avec tendresse. Je fais un pas sur le côté et sans crier gare, je le gifle avec force. La surprise apparaît en éclair dans les yeux de Jalil avant qu'ils ne soient déformés par un sourire qui les plisse délicatement.

– Qu'est-ce que tu crois ?

– Rien. Je veux juste que tu te sentes bien. Je vois que tu as retrouvé tous tes esprits.

– Qui t'a dit que je les avais perdus ? Tu es toujours

autant passionné d'abuser de la faiblesse d'autrui.

– Tout ce qui se passe entre nous arrive de manière naturelle. Chercher d'autres causes, c'est chercher une excuse facile pour camoufler les réelles motivations et surtout les envies qui nous motiveraient à agir. Tu m'aimes. Tu me désires. Mais tu es trop fière pour l'avouer ouvertement. Mais je sais que tu finiras par flancher avec le temps et vivre pleinement notre amour. Rien que ces quelques instants passés avec toi m'emplissent déjà énormément de joie. Veux-tu déjà partir ? Je te raccompagne.

J'ai un geste de recul et je bute sur le lit. Mes genoux flanchent et je m'assieds avant de me relever prestement. Je m'avance vers la porte et Jalil me suit.

– Je n'ai pas besoin de ton aide. Je peux aisément conduire et rentrer chez moi.

– Je veux bien. Mais mon mécanicien m'a prévenu que ta voiture est en piteux état. Je ne crois pas qu'elle soit accessible avant un moment si elle daigne encore un jour démarrer.

– Non ! m'exclamè-je avec surprise. Mais...

Je frappe sur mon front et grogne de frustration. Quel malheur !

– Ne t'en fais pas. Je vais te raccompagner. Veux-tu voir la maison avant de partir ? Ça te permettra déjà de te familiariser avec les lieux.

Je le toise et je tchipe longuement. Heureusement que la maison est assez simplement construite. Je marche vers les escaliers et je repère la porte d'entrée de la maison sur ma droite. Elle a deux battants de couleur or, avec des poignets gris et des dessins tellement fins. En avançant, je regarde tout de même autour de moi. Le couloir est

tellement beau que je me retiens de rester la bouche ouverte. Ma main loupe le poignet parce que je fixe un lustre qui est juste au dessus de l'entrée. J'entends Jalil ricaner dans mon dos. Il se colle à moi et ouvre la porte. Sa chaleur embrase mon corps et je me hâte de sortir. Mes talons ralentissent un peu ma course, mais par habitude j'ai de l'équilibre. La cour est très bien éclairée.

– Nayanka ? Viens monter dans la voiture. Je te raccompagne.

Je continue vers la barrière de la maison qui barre la vue complètement à l'extérieur.

– Même pas en rêve !

Je murmure entre mes dents. Le bruit des pas de Jalil s'interrompt. Je devine qu'il doit être très concentré à me regarder. Je m'arrête et je me retourne. Jalil se tient tout près de sa voiture garée devant la maison. Les mains dans les poches de son pantalon, les jambes écartées, il a la classe d'un mannequin qui pose pour des vêtements devant des clients. Je l'observe durant quelques secondes. Il ne sourit pas, mais son visage est très détendu. Un bruit me fait sursauter et regarder devant moi. Un homme à l'allure étrange me dévisage. Je suppose que ce doit être le gardien de cette baraque. Je prends une longue inspiration et je reprends ma marche, cette fois plus lentement et en appuyant sur mes pas comme je le fais quand je sais que je vais vers un client que je veux séduire.

– Ouvrez !

Le gardien s'exécute et tient le battant tout en me dévorant du regard. La maison est tout près d'une grande route. Je lève la main en approchant et le deuxième taxi se gare en bordure de route. Je monte à l'arrière et je le prends en dépôt jusqu'à mon appartement. Je pousse la

porte d'entrée de la maison et une bonne odeur de pâtisserie m'accueille. Je souris déjà de bonheur.

– Maman !

Mikhaïl vient en courant vers moi. Je pose ma pochette sur l'armoire près de l'entrée et je réceptionne mon fils.

– Tu es devenu encore plus lourd, gémis-je en le serrant dans mes bras.

– Maman ! Tu es là. Je grandis tous les jours. Tu veux qu'on vérifie sur le réfrigérateur ?

L'enthousiasme de mon enfant me donne instantanément le sourire. Je repousse un peu sa tête vers l'arrière et je détaille son visage. Il est tellement beau avec ses traits fins féminins et sa grâce qui laisse tout de même transparaître un charisme qu'il sait imposer au milieu de ses camarades de classe.

– Tu me montreras demain matin. Je suis un peu fatiguée. As-tu déjà dîné ? Comment a été ta journée de classe ?

– Le maître a dit que je m'améliore tous les jours. Je vais vite rattraper mon retard.

Je souris tristement, mais mon cœur est serré. Je m'en veux un peu que mon enfant ait pris du retard en classe à cause des soucis financiers que j'ai eu pendant de longues années. Ça ne fait que quatre ans que j'ai vraiment émergé. Être une mère célibataire n'est pas du tout aisé, mais je suis fière de ce que j'ai pu atteindre à ce jour. Mon fils est certes en classe de CE2 à huit ans, mais il est très brillant. Je le fais suivre par deux répétiteurs à domicile et je vois les fruits de ces efforts.

J'attrape mon sac et, tenant mon fils par l'épaule, je marche vers la cuisine.

– Maman, Tata Vanelle fait des crêpes. Tu vas en

manger ? C'est trop bon.

– Comment le sais-tu ?

Mikhaïl rit et cache son visage sur ma poitrine en me serrant de ses mains.

– J'ai goûté une crêpe quand elle est allée verser l'eau de la vaisselle dehors.

– Vilain chipeur !

Nous éclatons de rire en avançant vers la cuisine. Vanelle est devant la gazinière et m'accueille avec un immense sourire. C'est la nourrice de Mikhaïl. Je l'ai engagée il y a deux ans et elle vit avec nous à la maison. Avec mes fréquentes sorties et voyages, j'ai besoin d'une personne pour veiller sur mon enfant. Je m'en veux de ne pas être assez souvent là pour lui, mais je dois travailler dur pour lui offrir la meilleure éducation de la terre. L'histoire ne doit pas se répéter.

*

* *

Je referme la barrière de la maison et je me dirige vers la route. J'espère ne pas être en retard ce matin. Je suis sortie un peu en retard à cause de Mikhaïl qui cherchait un de ses cahiers de devoirs.

– Madame ?

Je continue mon chemin. Je n'ai pas besoin de me faire draguer de si bon matin par un inconnu.

– Madame... Fifen Nayanka ?

Je m'arrête dans mon élan et je me retourne pour regarder le jeune homme qui lit toujours d'un papier serré entre ses doigts. Il relit mon nom et me regarde avec attention.

– Oui. Que me voulez-vous ?

– Madame, j’ai un colis pour vous.

– Je n’attends rien, Monsieur. Qui peut bien m’envoyer un paquet de si bon matin ?

– C’est pourtant bien à vous que je dois livrer la voiture. J’ai reçu l’adresse et l’indication et je suis là depuis 6h30 comme demandé.

– La voiture ? Mais de quoi vous parlez ?

Il se tourne et pointe une voiture qui est garée près du mur de ma maison. Une Crossover toute grise quasiment neuve avec une immatriculation temporaire. Je me rapproche un peu pour détailler ce joli bijou. Elle est magnifique. Je touche le capot avec excitation avant de me ressaisir et regarder l’homme qui sourit.

– Je rêve de ce genre de choses, mais je vous promets que vous vous êtes trompé de personne. Je ne peux pas me permettre ce genre de voiture.

– Pourtant je suis venu avec les papiers temporaires et les clés. La voiture vous appartient. Vous devez juste signer et tout sera ok de notre côté.

– Monsieur, je vous dis que je n’ai pas les moyens d’acheter cette voiture. Elle ne peut pas m’appartenir.

– Si. Monsieur Mouhamadou vous en fait cadeau. Il paraît que votre voiture est défectueuse.

Je regarde l’homme avec stupéfaction. Il déverrouille la voiture et monte du côté passager. Il revient avec des papiers et un parafeur qu’il me tend avec un stylo. Je prends le stylo et je regarde les documents avec anxiété.

– Allez-y ! Signez, Madame. La voiture est à vous.

– Toute cette histoire est louche.

Je marmonne, mais j’appose ma signature aux endroits indiqués par le jeune homme. Il me remet une copie et les clés et prend congé en courant vers la route. Je

demeure quelques secondes sans bouger, le regard perdu vers la route. Un klaxon au loin me ramène à la réalité. Je jette un dernier regard vers la voiture, puis je fourre les clés et les papiers dans mon sac à main. Cette fois, c'est sûr. Je serai en retard.

*

* *

– À quoi penses-tu ?

– Je te boude. Ne parle donc pas.

J'entends la chaise de Nicaise qui crisse sur le sol tandis qu'elle se lève. Je ne lève pourtant pas la tête de la requête sur laquelle je travaille depuis de longues minutes sans bouger. Nicaise vient s'appuyer sur ma table.

– Tu es bien silencieuse depuis le matin, dit-elle en scrutant mon visage. Aurais-tu un problème quelconque ?

– Toi.

– Moi ? Je ne te comprends pas.

– Si !

Je jette la feuille de papier sur la table et je regarde durement Nicaise.

– Tu sais comment j'ai eu du mal à t'accepter comme amie dans ma vie. Je ne sais plus faire confiance à un être humain, surtout les personnes de sexe féminin et tu oses me trahir pour de l'argent.

– Je ne suis pas ta fausse amie de pacotille, dit-elle en faisant un geste désinvolte de la main avant d'éclater de rire. Elle a été stupide de partir. Je préfère rester près de toi pour profiter du blé que tu gagneras pour nous deux avec des clients riches. Regarde tout l'argent que nous nous faisons avec ce business. C'est très lucratif, alors autant mieux en profiter tant que nous sommes encore jeunes. Je

t'ai dit que je veux me chercher d'ici deux à trois ans. Je veux me marier et avoir des enfants quand j'aurais déjà assez d'argent. Tu as tellement de chance, mais tu veux jouer la fière alors que tu n'as rien. Si je dois te vendre, je te vends. Du moment que nos caisses sont pleines, je m'en fous du reste.

– Tu es sournoise comme une plaie.

– Mais tu m'adores comme ça. Je suis vraie et tu le sais. Nous venons de très loin. Je faisais la rue pour me nourrir et je t'ai introduite à mes clients pour que tu puisses aussi te faire un peu d'argent. Je suis heureuse que tu aies pu au moins avoir ton baccalauréat en cours du soir. Nous voilà toutes les deux dans des bureaux avec un bon salaire. Qui l'eut cru il y a quelques années ? Nous travaillons dur, jour et nuit, dit-elle en appuyant sur le dernier mot. Où il y a de l'argent, nous devons être. Pas de sentiment, pas de pitié, mais dans le respect.

– Justement ! Quand je te dis de m'écouter, tu ne fais que multiplier les billets de banque dans ta tête. Ce client ne doit pas être pris en compte. Tu dois le repousser. Je ne sais même pas comment il a pu avoir vent de nos activités. Tu m'as dit avoir réduit le cercle à une classe d'hommes très riches et influents.

– Oui, je l'ai fait. Ton client semble en faire partie. Où est le problème ?

– Mais pourquoi lui ?

Nicaise se détache de la table et tire une chaise pour s'asseoir près de moi.

– Qui est cet homme qui te fait autant peur ? Il a seulement le bazouka (arme de destruction) entre les jambes ? ajoute-t-elle en riant. Tu n'as pas peur du sexe d'un homme, m'as-tu dit. Pourquoi fuis-tu celui-là ?

Je demeure silencieuse. Je n'ai pas envie d'en parler. Le regard de Nicaise pèse sur moi. C'est mon amie et ma collègue, mais je ne m'ouvre pas entièrement à elle. Je ne peux plus faire confiance à une femme depuis que j'ai subi la plus grosse honte de ma vie et perdu l'homme que j'aimais avec mon honneur... L'amitié est une valeur aussi rare que l'argent durant le mois de janvier. Il faut être très prudent.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je porte la tasse de thé à mes lèvres. Le liquide chaud me brûle un peu la langue, mais il est si savoureux que je le déguste d'une traite.

– C'est bon, n'est-ce pas ? Je savais que tu allais aimer.

Fadimatou se met à genoux sur le tapis devant moi et me ressert du thé.

– Merci.

– Sois le bienvenu chez nous. Je suis tellement contente de te voir chez nous. As-tu passé une bonne journée ?

– Oui, merci.

– Mashallah. Allah est merveilleux et veille sans cesse sur nous. Il fera toujours des miracles et vous prospérez dans vos affaires, ton frère et toi. Vous êtes des hommes tellement bons que vous allez réussir, Hamdulillah !

– Tu es une femme brave et ton mari a de la chance de t'avoir.

– Il faut le lui dire, dit-elle en faisant des mines boudeuses. Il ne me parle pas avec la même douceur que toi. Tu prends toujours le temps pour moi. Si...

Elle s'interrompt et me regarde en clignant des yeux. Voyant qu'elle a mon attention, elle se redresse sur ses

jambes, détache son pagne lentement et le rattache avec le même rythme. Elle a pris le soin de bien me montrer le fin collant blanc translucide qu'elle porte sous son pagne. Ce spectacle intime qui ne devait être réservé qu'à son mari m'a été donné gratuitement.

– Fadimatou, à quoi joues-tu ? N'importe qui peut te voir.

– À quoi penses-tu ? demande-t-elle avec légèreté en regardant autour d'elle. Je suis chez moi et je suis libre de faire ce que je veux. Aurais-tu un problème avec cela ?

– Je préfère ne rien dire. Abdelkader tarde un peu trop. Je pense que je vais partir.

– Non. Reste !

Avec élégance, elle resserre son foulard. J'en profite pour me lever et aller enfiler mes sandales. Fadimatou vient près de moi et elle me prend la main.

– Vas-tu revenir ? Je me sens si seule ici. Ton frère voyage tout le temps.

Je détache calmement ma main de la sienne et je sors de la maison. Elle me suit jusqu'à la véranda et me regarde partir en voiture. Au volant, j'enfile mes lunettes, pourtant le soleil se couche déjà. Je vais dans le restaurant de Nabila au quartier Jean Vespa. Elle fait du très bon riz sénégalais et je peux y rencontrer des cousins et d'autres partenaires d'affaires. Je passe la fin d'après-midi et la première partie de la soirée à manger et commenter un match avec un de mes cousins.

Quand je quitte le restaurant aux alentours de 22h, j'aperçois une silhouette au teint très clair adossée sur la voiture. Je déverrouille celle-ci à distance et je monte. Je manipule mon téléphone et je lis les messages. Le plafonnier éclaire soudain l'intérieur de la voiture.

– Que veux-tu ?

– Toi.

Je tourne la tête vers la jeune femme qui est assise près de moi. Vêtue d'une robe jaune à fines bretelles, elle cligne les yeux et se lèche le doigt avec envie. Je tends la main et j'éteins le plafonnier. La main de Vanessa, une des nouvelles serveuses de Nabila, se glisse sur mes cuisses. Elle les caresse longuement et pousse l'audace à caresser mon sexe. Je fais d'abord mine d'être concentré dans mon téléphone. Mais rapidement, des images érotiques viennent danser dans ma tête.

Vanessa détache les ficelles du pantalon de mon boubou et le baisse pour laisser sortir le bijou qu'elle convoite. J'éteins l'écran du téléphone et j'appuie ma tête vers l'arrière. Dans le noir, je savoure les caresses buccales de Vanessa. Elle me suce avec lenteur, me laissant gonfler dans sa bouche. Je sens sa salive enrober mon membre qui se tend pour elle. Elle s'active en se redressant pour prendre son souffle. J'imagine une main rattachée à un corps à la taille de guêpe et aux hanches délicieuses cambrées que j'ai eu l'occasion de caresser deux jours plus tôt. Comme j'ai envie de toucher ses beaux seins et les lécher... Je jouis sur les mains de Vanessa qui ricane de joie.

– À mon tour, dit-elle en caressant ma poitrine.

Je la retiens alors qu'elle veut passer la main sous mon boubou. Je sors mon portemonnaie de la poche de mon pantalon et j'en sors 20.000F que je tends à Vanessa. Elle les prend d'un geste hésitant. J'allume le moteur de la voiture.

– Descends. Je vais partir.

– N'allons-nous pas à l'hôtel ?

– Non, dis-je d'une voix tranchante.

– Mais pourquoi ? Je...

– Descends !

Vanessa tchipe et descend de la voiture non sans avoir claqué bruyamment la portière. Elle s'avance, puis revient sur ses pas et me regarde méchamment par la vitre ouverte.

– Le plaisir se partage ! Tu es trop égoïste.

– Je le sais, très chère. Mais je préfère le donner à la femme qui le mérite.

– Donc je ne... Je ne mérite pas ? Depuis quand, Jalil ?

– Depuis toujours. Tu n'es et tu ne seras jamais la femme que j'épouserai. N'espère donc pas avoir droit à des prérogatives qui lui sont réservées.

Je démarre et file dans la nuit vers mon domicile.

*

* *

Je me détache de la voiture et j'avance vers le groupe d'enfants qui rient bruyamment.

– Mikhaïl ?

Le petit garçon arrête de rire et me dévisage avec inquiétude. Ses camarades sont aussi sur la défensive. Mikhaïl se penche et ramasse son sac à dos négligemment jeté sur le sol. Je lui fais signe d'approcher. Il fait un pas en avant, puis s'arrête en secouant négativement la tête. Je n'ai vraiment pas cru quand j'ai vu la photo, mais la ressemblance est incroyable. Cet enfant a tellement des traits de ma famille que cela en est presque scandaleux qu'il ne s'en rende pas compte.

– Je ne vous connais pas, dit Mikhaïl d'une petite voix inquiète.

– Je suis ton père. Viens me saluer.

Je lui tends la main en souriant.

5

NAYANKA FANTA FIFEN

Je regarde l'homme devant moi se rhabiller avec des gestes brusques. Je me retiens de ne pas rire, pourtant la situation est très drôle – selon moi bien sûr. Un homme marié qui a assez d'argent pour louer les services d'une Escort Girl de luxe, mais qui n'a pas assez de couilles pour dire à sa femme où il se trouve. Le téléphone de mon client a sonné quand je commençais à peine mon show et je me suis arrêtée pour le regarder balbutier des excuses stupides à sa femme qui a menacé de venir le trouver. Comme nous sommes dans un hôtel de la ville et que bien évidemment sa voiture est garée juste devant l'hôtel – erreur de débutant – ce cher monsieur prend en ce moment la poudre d'escampette.

– Mon argent, dis-je calmement en tendant ma main vers lui.

Je me redresse du fauteuil et je prends mon sac resté derrière moi.

– Quel argent ? me demande l'homme, la mine hébétée.

– Vous ai-je dit que je suis venue ici pour me balader ? Vous étiez censé payer cash, alors j'attends. 150.000F s'il vous plaît.

– Mais... Vous n'avez... Nous n'avons rien fait.

– J'ai honoré ma part du contrat. J'étais là à l'heure, prête à remplir vos demandes et désirs. Mais vous ne l'étiez pas. Ce n'est donc plus mon problème. Payez-moi si vous ne voulez pas de problèmes.

– Impossible ! s'énerve-t-il, arrachant de ce fait un bouton de la veste qu'il enfila au même moment. Merde ! Elle va me tuer si elle se rend compte que j'ai foiré ma veste.

Je le regarde se tortiller pour chercher le bouton en rampant. Je me retiens vraiment de bailler. Il se relève enfin avec une joie d'enfant marqué sur le visage. Il se souvient de ma présence et s'avance vers moi.

– Mademoiselle, je n'ai pas vu la couleur de votre slip. Pourquoi vous paierais-je autant d'argent ?

Je ris sous cape.

– Je ne parle pas beaucoup, murmure-je. Mais vous saurez quelle erreur vous avez faite en vous introduisant dans un milieu qui n'est pas fait pour les petits garçons.

Je le plante là et je sors de la chambre d'hôtel. J'essaie de ne pas appuyer sur mes pas pour que la colère qui grogne en moi ne soit pas perceptible pour ceux qui me voient. Aujourd'hui, j'ai porté une longue robe rose Fuchsia qui a une fente qui remonte presque jusqu'à ma hanche et qui laisse voir les escarpins fins et blancs avec lesquels j'ai assorti le sac à main dans lequel sont rangés toutes mes accessoires et mon maquillage. Je marche dans le hall de l'hôtel quand une main me saisit. J'ai instinctivement un geste de recul pour regarder l'homme

blanc qui me dévisage avec une vive admiration.

– Excusez mon impolitesse, Madame. Mais... Vous êtes sublime. Un vrai délice pour les yeux.

Il relâche mon bras et je mets une certaine distance entre nous. Je repousse les mèches de la perruque blonde que j'ai portée et je le regarde avec une mine coquine.

– Merci, dis-je tout bas. C'est gentil de votre part.

– Je réside dans cet hôtel, dit l'homme blanc en pointant la réception. Je suis au Cameroun pour deux semaines. Pourrions-nous nous revoir ?

Je fouille dans mon sac et je sors une carte de visite que je lui tends. Il la prend et la lit, tandis que je m'éloigne déjà. Je l'entends m'appeler, mais je ris. Je sais ce qui l'a étonné. Sur la carte toute noire, il y a un numéro marqué en rouge. C'est celui que nous utilisons pour gérer nos clients. Je ne donne jamais mon numéro personnel à qui que ce soit. Mettre mon corps au service des hommes ne doit pas être ma priorité dans la vie.

Je m'arrête sur le perron de l'hôtel et je fais un message à Nicaise :

« Le client s'est désisté en plein rendez-vous et a refusé de payer ».

La réponse arrive en moins d'une minute.

« Je m'en occupe ».

J'opine la tête de satisfaction et je continue mon chemin.

– J'aime les belles voitures. Pourtant je suis sûre que celle-ci m'apportera des problèmes.

Un homme qui passe près de moi dans le parking me lance un regard étrange, pourtant je n'ai d'yeux que pour la

voiture reluisante qui est garée devant moi. Les délires de Jalil me font parler toute seule. J'aurais bien voulu discuter avec lui, lui dire de la reprendre, mais chaque fois que je monte et je m'assieds, je ronronne de plaisir et j'oublie de le chercher. Au fond de moi, j'aime ce bolide. Je caresse doucement le capot en souriant. La nuit est tombée depuis un moment, mais à la lumière des lampadaires, cette voiture dégage une puissance monstre.

Je me dépêche de monter et je fais les manœuvres pour sortir du parking. Les animateurs radio de cette soirée passent exclusivement des nouveautés musicales qui me font danser avec la tête. Je chantonne encore quand j'arrive chez moi. La maison est bien calme, pourtant il n'est même pas 20h. Je me hâte de me rendre dans ma chambre à coucher et je prends une douche rapide pour enlever tout le maquillage, les odeurs étranges que j'aurais pu chopper dans cet hôtel.

Vêtu d'un collant et d'un long T-shirt, je vais ensuite en inspection dans la maison. Je commence par la chambre de mon fils qui est juste après la mienne. Contrairement à ce que je pensais, il ne dort pas. Sa chambre est éclairée par sa lampe de chevet. Il est trop mignon de ce point de vue. Mon cœur de mère gonfle de fierté en le voyant. Mikhaïl est assis sur son lit, un album photo ouvert devant lui. Je m'assieds près de lui et je le prends contre moi. Il se pelotonne à moi.

- Ça va, mon bébé ?
- Mouais.
- Comment a été ta journée ?
- Bien.
- L'école ?
- Bien.

Je regarde l'album qui retient toute son attention. Ce sont ses photos de bébé. Je souris instantanément et je touche une photo qui me représente avec lui dans un studio photo alors qu'il apprenait à marcher.

– Tu étais déjà un mignon garçon. Regarde comment tu cherchais déjà à faire des gaffes, dis-je d'un ton taquin.

– Maman, pourquoi je n'ai pas de papa comme les autres ?

– On en a déjà parlé, Mikhaïl. Tu n'es plus un bébé pour que je te répète la même chose chaque fois.

Je l'éloigne de moi pour que nous nous regardions en face.

– Ton père est décédé avant ta naissance. Mais je suis là et je m'occuperai de toi. Tu ne manqueras de rien. Même s'il le faut, je vais mettre la barbe et faire tout ce qu'un papa fait pour s'occuper de son fils. Es-tu content ?

– Pourquoi le monsieur dit qu'il est mon père ? De plus, il me ressemble.

Un vent froid me donne soudain la chair de poule. Je plisse les yeux et regarde avec attention le visage de mon fils dont le front est barré par une grosse ride d'inquiétude.

– Quel monsieur ?

Mikhaïl ne me répond pas et tourne une page de l'album. Je le referme violemment.

– De quel monsieur parles-tu, Mikhaïl ?

– Le monsieur de l'école, dit-il tout bas.

– Quelle école ? Explique-toi, s'il te plaît. Je ne veux pas avoir à crier sur toi, mais tu m'inquiète vraiment. De qui parles-tu exactement ? Qui te ressemble ? ajoutè-je en voyant qu'il ne réagit pas à mes injonctions.

– Le monsieur qui vient me voir après l'école. Il m'a dit qu'il est mon père. Il me dit des choses sur lui... Il m'a

parlé de son enfance.

Il lève la tête vers moi et je vois des larmes qui perlent au coin de ses yeux. Le cœur en peine, je lui essuie les yeux d'une main, mais il la repousse et s'éloigne de moi pour prendre place au bord du lit, le dos tourné.

– Il dit qu'il est mon père. Il m'a même donné sa photo quand il était bébé pour le prouver.

Mon cœur bat très fort quand je regarde mon fils fouiller sous son oreiller et me tendre une photo en noir et blanc. Je la reconnais pour l'avoir tant de fois époussetée au domicile des MOUHAMADOU. Je me lève du lit en regardant la photo. Je n'ai pas besoin de regarder les photos de naissance de Mikhaïl pour les comparer. Par pure trahison, mon fils ressemble textuellement à son père qui nous a lâchement abandonné. Je croyais avoir eu mal à ce moment. Mais la douleur qui broie mon cœur en cet instant n'a pas son pareil.

– Mikhaïl, il est l'heure de se coucher. Tu as classe demain. Tata Vanelle va venir te lire une histoire. D'accord ?

Il ne me répond pas, regardant silencieusement le sol. Je sors de la chambre et je vais à celle de Vanelle au fond du couloir. Je frappe et elle vient immédiatement m'offrir.

– Bonsoir, Tantine.

– Bonsoir Vanelle. Peux-tu aller t'occuper de Mikhaïl ? je dois m'occuper d'une urgence.

– Bien, Tantine.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je souris de la remarque de Pierre. C'est un de mes camarades de la FAC à qui j'ai conseillé un investissement au Cameroun qui s'avère être une vraie mine d'or pour

renflouer les caisses de la société de son père en France qui est depuis peu au bord de la faillite. Abdoul, mon cousin qui l'assiste pour les démarches nous ressert à boire. Je me contente ce soir de Whisky au citron. On sonne soudain et je me lève pour aller ouvrir. Je fais une accolade amicale à Jeff.

– Mon vieil ami, dis-je en le dévisageant. Comme je suis heureux de te voir. Entre. Tu es chez toi.

– Merci, dit Jeff en refermant la porte.

Nous retournons dans le salon. Jeff salue mes invités. Il s'installe et je lui sers du whisky. Nous discutons ensemble d'affaires et de football. La soirée avance en douceur et j'en suis très heureux car j'ai eu une journée très longue de travail. J'ai vu mon père le matin et il s'est plaint que je ne m'investis pas assez dans les affaires familiales. Pourtant je reprends pied petit à petit. Après plusieurs années passées dans divers pays étrangers, j'ai encore du mal à laisser ma famille vouloir diriger ma vie. Je sais qu'il râle autant sous l'influence de ma mère qui est très insatisfaite de mon attitude envers elle. Je ne suis plus le petit garçon qu'elle peut diriger à sa guise. Je suis un homme qui compte bien organiser sa vie comme il l'entend.

– Jalil, tu dors ? dit Jeff en riant.

– Non. Pourquoi ?

– On sonne à ta porte depuis un moment.

Je me lève en sursaut. J'entends d'ailleurs frapper avec force sur la porte. Je tire sur le col de mon polo en enfilant mes sandales et je vais ouvrir. La porte à peine ouverte, je suis repoussé avec violence en arrière. Je titube et manque de tomber, mais je m'accroche à la porte. Nayanka me dévisage, la mine déformée par la fureur.

– Pour qui te prends-tu pour approcher mon enfant ?
Jalil, tu es fou ?

– Notre enfant, Nayanka. Mikhaïl est notre enfant à tous les deux.

– Ah bon ? dit-elle en me toisant. Tu m’as aidé à le pousser, à l’allaiter, à veiller sur lui les nuits quand il était malade ? Que sais-tu de cet enfant que j’ai porté neuf mois dans mon ventre et à qui j’ai donné la vie grâce aux âmes de bonne volonté. Jalil, ne viens pas t’ingérer dans ma vie !

– Je fais partie de ta vie. Cesse de crier. J’ai des invités.

– Je m’en fous ! hurle-t-elle. Tu aurais dû compter avec moi avant d’approcher mon enfant !

– Notre enfant.

– Jamais !

Je l’attrape par les épaules et je la tire à moi. Nos lèvres se joignent brutalement dans un baiser sec mais passionné. Les mains de Nayanka se retrouvent sur ma poitrine Tandis que je la serre dans mes bras. Je penche la tête pour caresser ses lèvres des miennes. Malgré la faible résistance qu’elle oppose, je ne la lâche pas d’un pouce.

– Jalil, qu’est... Oh, excusez-moi. J’ai cru que...

Nayanka et moi nous séparons rapidement. Jeff se tient à l’entrée du salon et nous dévisage avec stupéfaction. La gêne se lit sur tout l’être de Nayanka. Je l’attrape par la main, mais elle me repousse vivement. Je l’attrape plus fermement et la tire vers moi. Jeff s’approche lentement au même moment qu’Abdoul et Pierre sortent du salon.

– Fanta, c’est toi ? demande Jeff en dévisageant Nayanka.

Il la scrute avec attention et sourit. Nayanka baisse la tête vers le sol. Jeff se tourne alors vers moi.

– C’est elle ? Je n’en crois pas mes yeux.

– Oui, c’est elle, réponds-je en souriant.

– Qui elle ? demande Pierre en déshabillant Nayanka du regard.

– Ma fiancée.

– Quoi ? s'écrie Nayanka. Mais tu es fou, ma parole !

– Mais non ! dis-je en riant. Calme-toi un peu et laisse-moi te présenter à mes amis. Ils sont venus me rendre visite. Je ne peux décemment pas les laisser sans explication pour discuter avec toi.

Je la tire vers le groupe d'hommes, mais elle résiste. Un regard sévère arrive tout de même à la faire avancer à pas de tortue.

– Jalil ! Ça ne m'intéresse pas, tout ça, maugrée-t-elle entre ses dents. Je suis juste venue t'avertir.

– Messieurs, je vous présente...

– Arrête, Jalil ! Tout cela n'a pas lieu d'être.

Nayanka retire sa main de la mienne et fait demi-tour vers la porte de la maison. Sous le regard sidéré de mes amis, je la suis. Je la bloque devant la porte. Elle se retrouve entre mes bras, face à la porte. Obligée de me faire face, elle me lance un regard noir comme la nuit.

– Quoi ?

– Tu es venue ici pour me voir. Tu me verras.

Elle ne répond pas.

– Messieurs, excusez mon impolitesse, mais je vais vous demander de partir. J'ai de petits soucis familiaux à régler.

Je parle en regardant Nayanka dans les yeux. Sa poitrine se soulève plus rapidement, signe qu'elle est stressée de tout ce qui se passe. Les secondes passent. Les hommes qui sont repartis chercher leurs effets personnels dans le salon approchent de la porte. Je prends Nayanka par la main et je leur cède le passage. Ils s'en vont sans rien

dire. Une fois le battant clos, je me détache de Nayanka.

– Es-tu contente ?

– De quoi ?

– De t'être donnée en spectacle devant mes amis. Ce sont des personnes très importantes pour moi et tu as refusé de faire leur connaissance.

– Pour en faire quoi ? Ce ne sont pas mes amis. Je n'ai rien à faire avec eux, et c'est aussi valable pour toi d'ailleurs. Je vais te remettre les clés de ta voiture si tu crois que c'est ton ticket d'accès à ma vie. Je ne veux plus que tu t'ingères d'une manière ou d'une autre dans mon existence. Aie la décence de ne pas t'immiscer dans la vie d'autrui. Ce n'est pas trop demander à un être primitif comme toi, quand même !

Je la dévisage, puis je pouffe de rire. Dans sa tenue simpliste, un T-shirt large qui retombe sur un côté de son corps et qui dévoile son épaule, vêtement qu'un léger collant qui moule dangereusement son fessier et ses jambes accompagne, je ne peux m'empêcher d'avoir envie de la toucher plus que de me quereller avec elle.

– Quel est exactement ton problème ?

– Toi. Repars d'où tu viens !

– Je suis venu pour rester. Ça ne m'intéresse pas.

Elle lève un doigt menaçant vers moi.

– Tu vois la vie tellement en rose que tu ne sais pas qu'il faut respecter certaines choses. Mon enfant est tabou pour toi.

– Quel enfant ? Celui que nous avons conçu sur le tapis du grand salon de mes parents ? Ou...

Je réfléchis en me frottant le menton. Ma mine espiègle crée un froncement immédiat de sourcils chez Nayanka.

– Non. Je crois que c'était sur la table de la cuisine. Nous faisons tellement l'amour ensemble que je ne sais plus quand est-ce que ce garçon a été conçu. Tu te souviens quand même que je n'ai jamais refusé d'être son père.

– Tu as la mémoire bien courte. N'est-ce pas justement parce que tu as écouté les mensonges de ma sorcière d'amie à propos de cet enfant que tu m'as larguée comme un vieux sac ? Après avoir abusé de moi.

– Disons que la première fois est arrivée sans le vouloir – des deux côtés ça va sans dire –, mais je refuse catégoriquement que tu dises que j'ai abusé de toi. Tu y as pris ton plaisir et c'est pourquoi dès ce moment, les bonnes choses entre nous se répétaient à chaque fois que nous étions seuls.

– Tu... Tu es un monstre. Tu me fais honte.

Je m'approche et je la saisis par les épaules. Elle tremble si fort que je prends peur.

– Nayanka, je ne suis pas revenu dans ce pays pour te faire souffrir, mais pour te prouver que je peux t'aimer comme je te l'ai promis. Peut-être au départ, j'étais avec toi par envie, pour le plaisir de savourer ton corps à ma guise poussé par mes pulsions de jeunesse. Mais c'est passé, tout ça. Nous avons un enfant ensemble. J'ai raté la partie la plus importante de sa vie et je compte bien me racheter. Je ne vais pas laisser mon héritier vagabonder dans la ville sans savoir que j'existe. Il a besoin d'écrire son histoire pour être un homme stable demain et je fais partie de cette histoire. Il est temps que tu l'acceptes car tu devras le faire, même s'il faut que j'ai recours à la loi, aux familles, à qui tu veux, je le ferai. Je ferai tout pour récupérer ma famille et vivre enfin dans la stabilité.

– De quelle famille parles-tu ?

– Quand tu es tombée enceinte, tu me l'as caché. Tu avais tellement peur des tiens que c'est par hasard qu'ils l'ont su. Ton père a menacé de salir le nom de ma famille dans la communauté. Sais-tu comment j'ai souffert pour qu'on ne te fasse pas de mal ? Mes parents étaient contre l'idée du mariage entre nous. Mais nous n'avions pas le choix.

– Pfff ! N'importe quoi !

Elle se détache et s'éloigne de moi.

– J'étais vraiment mal durant ces moments-là. Tout comme toi, j'ai peur que ma vie ne s'échappe entre mes doigts, que je devienne un père de famille croulant sous les responsabilités qui ne pourraient plus s'amuser. Je ne sais même plus exactement comment la dot s'est passée, mais crois-moi j'y ai mis du mien, physiquement et financièrement parce que j'ai vu que ça te rendait heureuse. J'aimais et j'aime toujours te voir sourire. On apprend à aimer quelqu'un. Je suis juste désolé que ton amie aie trouvé la faille dans mon cœur et aie su en abuser. Elle est venue me voir et m'a raconté un tas de trucs très sales sur toi, tout cela en présence de ma mère et je l'ai crue parce que c'était ta meilleure amie. Je ne t'avais pas encore dit pour mon voyage en Europe. Tout ce qu'elle m'a demandé pour ne pas ébruiter l'affaire était de partir aussi et ma famille s'en est occupée.

– Tu es parti le cœur heureux, n'est-ce pas ? Tu as pu te débarrasser des boulets qui t'enchaînaient les pieds.

Sa mine est très triste quand elle parle. Elle lève la main et caresse le battant de la porte.

– Je n'ai jamais contesté ton choix, car tu ne m'as pas laissé d'autres options que de le faire. Mais je t'en prie, ne t'approche plus de Mikhaïl. Il est tout ce que j'ai.

– Tu vas devoir compter avec moi désormais. Je veux être son père et je veux que tu m’y aides. Quand une personne reconnaît ses tords, il faut lui pardonner.

Elle se tourne et me regarde.

– Oui, j’ai fauté. Mais c’est un autre homme qui se tient devant toi. Je suis prêt à tout pour que tu me sourisses comme le jour de notre union traditionnelle. Je veux te faire plaisir.

Elle ricane.

– Comme si tu savais ce que ce mot veut dire.

Je marche lentement vers elle. Je la prends à bras le corps et je la colle sur le battant de la porte. Une main caresse sa hanche, tandis que l’autre s’aventure sur le collant, juste à l’endroit où le string que je devine recouvre à peine ses parties intimes. Je la caresse de manière assez appuyée. Sa main enserre mon bras avec force et elle frissonne.

– A... Arrête.

– Tu le dis avec la bouche. Mais... Ton corps parle un autre langage. Tu ne seras pas si chaude sinon.

– Jalil.

– Oui, mon amour. Chante mon nom de ta douce voix. Ça m’excite tellement que dans la nuit je me réveille en sueur avec l’idée de mourir en toi.

Elle est déjà vraiment humide contre mes doigts. J’embrasse son cou et je la repose lentement sur le sol.

– Il est mieux que tu partes. Le moment n’est pas encore venu pour nous de consommer notre union. Dors bien et souhaite une bonne nuit à notre enfant.

Le regard hagard, Nayanka me dévisage. Elle quitte l’entrée avec lourdeur. Je referme la porte et je retourne au salon.



J'entre au salon.

– Bonjour tout le monde.

– Assalamou Alaykoun, mon fils, dit ma mère en frappant dans ses mains. Hamdullilah. Heureusement que tu es venu rapidement.

– Mais...

Je regarde ma mère qui fait signe à une horde de femmes d'approcher. Elles portent des plateaux et de thé et de friandises.

– Mais Mère, je croyais que tu étais gravement malade.

Elle rit. Au même moment, mon père entre dans le salon. Toutes les personnes présentes – une quinzaine environ – se lèvent des tapis par respect. Ma mère s'approche de moi et me prend par le bras.

– Si je t'avais dit que tu dois accueillir ta promise comme il se doit, serais-tu venu à l'heure ?

Elle se tourne et fait signe à une jeune fille vêtue d'une Djellaba bleu turquoise. Claire de teint, fine et d'une grande beauté, elle fait une révérence si théâtrale qu'elle laisse tout le monde sublimé. Ils murmurent et se mettent à bavarder, mais elle n'a d'yeux que pour moi.

– Assalamou Alaykoun, Frère Jalil. Je suis heureuse d'être parmi vous. Je suis Anisah. J'espère que tu ne m'as pas oublié après tout ce temps.

6

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je souris en retour à Anisah qui fait une révérence et joint ses deux mains, la tête baissée devant moi. Son voile est si fin qu'il est presque comme une deuxième peau sur son visage.

– Bien sûr que je me souviens de toi. C'est vrai qu'il y a très longtemps que nous nous sommes vus chez mon oncle, mais... Je me souviens.

– Merci.

Ma mère glousse de plaisir et demande à tout le monde de s'asseoir. Mon père prend sa place sur son tapis préféré, rapidement entouré par mes cousins. Abdelkader vient vers moi et me salue.

– Mon frère, tu as tiré le gros lot. Anisah est devenue sublime avec le temps. Nos petites sœurs poussent comme des champignons et fleurissent comme des roses fraîches.

– J'espère que ce n'est pas elle qui te rend poète, mais que tu l'es tout le temps avec ta femme. Fadimatou est aussi une belle femme.

– Bien sûr. Mais...

Il fait la moue en regardant d'abord Fadimatou qui aide sa belle-mère à servir le thé, puis Anisah qui se dirige avec le reste des femmes dans le salon des femmes dirigé par ma mère. Elle marche avec une telle grâce qu'on croirait que ses pieds ne touchent même pas le sol.

– Crois-moi, mon frère, ce n'est pas pareil. Elle est différente.

– Tant mieux pour vous. C'est vous qui voyez.

– Assalamou Alaykoul, Jalil, dit Fadimatou qui s'est approchée avec le plateau de thé. Je vous sers à boire ?

– Non, merci. Sers ton mari. Je vais passer un coup de fil dehors.

– D'accord, dit-elle d'une voix faible, la mine déçue.

Son mari la tire par le bras et il va s'installer avec les autres hommes. Alors que je m'apprête à franchir le seuil de la porte du salon. Mon prénom résonne dans toute la pièce et domine le bruit des conversations. Je me retourne vers mon père. Il me fait signe de le suivre à l'intérieur. J'acquiesce et j'attends qu'il se lève pour revenir sur mes pas. Âgé d'une soixantaine d'année, en bon patriarce très accro au précepte religieux, mon père est un homme qui a toujours géré sa famille dans l'ombre. Il ne parle pas beaucoup, ne se mêle pas beaucoup aux autres personnes car il voyage beaucoup, mais ses décisions pèsent une tonne. Il me mène dans son salon particulier, la deuxième porte à droite du grand salon. La pièce est richement décorée, avec des vases serties d'or, des tapis arabes d'une rare valeur et de toute une série de babioles censée laisser les visiteurs bouche bée.

Contrairement à son habitude, mon père s'installe sur le canapé du salon et m'invite à prendre place près de lui. Il

reste silencieux un moment. Je pense à mon téléphone qui ne cesse de vibrer dans ma poche et je m'inquiète.

– Père, je ne souhaite pas te manquer de respect, mais j'ai un appel urgent à passer.

– Je sais que tu es un homme très occupé. Je tiens tout de même à te parler.

– Bien, Père.

– Vous êtes sept enfants au total que j'ai eu avec ma femme. J'ai tout fait pour mener une vie saine en accord avec ce que notre religion nous enseigne depuis le bas-âge. Je peux dire sans mentir que je suis heureux de tout ce que j'ai pu bâtir sur le plan financier, familial et j'en passe. Mais...

Il lève la tête et me regarde. Je remarque que ses sourcils sont devenus couleur poivre Et qu'il a un peu plus de rides que les dernières fois que nous nous sommes vus brièvement pour parler affaire. Mon père me contemple longuement, soupire et détourne la tête pour fixer un vase devant lui.

– De tous mes enfants, tu es celui sur lequel j'ai fait le moins de pression. Tes frères se sont toujours plaints que je te préférerais à eux, mais ce n'est pas vrai. C'est juste une impression que ta mère laissait paraître. J'attends la même chose de chacun d'entre vous : que vous fassiez mieux que moi. Je veux vous voir prospérer et bâtir des empires. Je veux que vos noms soient synonymes d'exemples et que vous éveillez le respect et l'envie où que vous passiez. Pour cela, il faudrait un minimum de choses que tu n'as pas encore.

– Je ne te comprends pas.

– J'y viens. À ton âge, tu as déjà des scandales dont un divorce à ton actif. Non content de t'être exilé loin de nous,

tu reviens ici pour continuer la même vie. Je te dis non, car je refuse qu'un de mes fils soit source de commérage et de moquerie. Il faut que tu te maries dans les mois à venir et que tu agrandisses ta famille. Est-ce bien clair ?

Je réfléchis rapidement en me redressant dans le canapé.

– Oui, Père.

– Bien. Je m'attendais à plus de résistance, car ta mère m'a soufflé que tu n'étais pas d'accord avec son idée. Je crois que cette petite fera une bonne épouse. Tu seras heureux avec elle.

Je demeure silencieux, le temps pour lui de se perdre de nouveau dans ses pensées pour quelques secondes, puis de se ressaisir et de se lever. Nous sortons du salon et je l'accompagne sans m'arrêter dans le grand salon. Je vais dans un coin du jardin et je regarde ma liste d'appels. J'ai de nombreux appels en absence. Je rappelle Jeff qui m'a appelé et laissé plusieurs messages.

– Oui, mon pote, dis-je en me grattant la nuque.

– Où es-tu ? Je veux passer chez toi pour qu'on discute.

– Je suis chez les parents.

– Toujours dans la même maison que je connais ?

– Oui.

– Disons que je viens de ce côté-là et on va prendre un pot, vu que je ne suis pas très loin de là.

– D'accord. Appelle-moi quand tu n'es pas loin et je viens te retrouver.

Je raccroche et consulte mes autres messages. Un petit bruit me fait lever la tête. Mon regard croise deux petits yeux pétillants de malice. Anisah me sourit grandement.

Après une révérence, elle fait un pas de plus vers moi.

– Je m’excuse d’avoir perturbé ton intimité. Je me suis inquiétée de ta disparition soudaine.

– Tu vois bien que je suis là.

Elle lève la tête, présentant un sourire timide et la baisse de nouveau.

– Oui, je vois.

Je lis un message qui vient d’arriver quand Anisah fait un geste de la main pour arranger sa Djellaba. Elle la porte avec une paire de sandales très hautes qui lui confère un côté très coquet.

– J’ai cru que...

– Termine ta phrase.

Je range le téléphone dans ma poche et je lui fais face. Elle se tourne et joue avec les feuilles d’un arbuste près de nous.

– J’ai cru que tu me fuyais. Ne veux-tu pas me voir ?

– Tu as bien une raison qui t’emmène au Cameroun. Et ce n’est pas moi. Ce que je pense n’a de ce fait aucune importance.

– Pour moi, si. Beaucoup, dit-elle en me regardant dans les yeux. Je veux passer un peu de temps avec toi, Frère Jalil. Je... Ma mère m’a dit que tu voulais faire de moi ton épouse et te connaissant j’ai compris que c’était un grand honneur. Tu es un homme tellement...

Elle pose une main aux ongles vernis de blanc et soupire longuement avec émoi.

– Toutes les filles parlent de toi. Tu es un rêve pour nous. Surtout moi qui ai très souvent entendu parler de toi, qui t’ai vu en photo. Te voir en face chamboule tout en moi. Excuse mon audace, je ne devrais sûrement pas te parler ainsi. Mais je voulais que tu saches que je ferai tout

ce qu'il faut pour être une bonne épouse pour toi. Je serai la femme que tu as souhaité voir en moi. Apprends-moi et je me soumettrai à toi.

– Oh non !

Je me recule en riant.

– Nous ne vivons plus à cette époque-là, chère cousine. Tu dois avoir étudié, voyagé. Tu dois savoir qu'on n'oblige plus une femme à être l'esclave d'un homme, oh ça je m'y refuse. Sois toi-même et fais ta vie. Ne t'occupe pas de moi.

– Je ne peux pas faire autrement, car...

– Qu'est-ce que vous faites tous les deux ? demande Fadimatou.

Elle vient à pas rapides et sa voix est très sèche, tout comme son regard qui passe d'Anisah à moi. J'enfonce les mains dans mes poches et je la regarde nous rejoindre.

– J'ai posé une question et j'attends une réponse, insiste Fadimatou en regardant Anisah. Ne sais-tu pas que ce n'est pas présentable pour une jeune femme comme toi d'être seule avec un homme ? Veux-tu avoir une réputation souillée ?

– N... Non, balbutie Anisah en faisant une flexion de genoux. Je m'excuse.

– Allez, ouste ! Tu es peut-être notre invitée aujourd'hui, mais tu fais aussi partie de la famille, alors va rejoindre les autres. Je ne veux pas de scandale dans cette maison.

Anisah opine et rentre vers la maison. Je regarde Fadimatou croiser ses bras sous sa poitrine et me dévisager avec beaucoup de colère.

– Et toi ? N'est-ce pas mauvais pour ta réputation d'être vue seule avec un homme ? demandè-je sur un ton narquois.

– Mais ce n'est pas pareil. Tu es mon beau-frère. Je peux passer autant de temps que je veux avec toi.

– Détrompe-toi. Je ne suis pas ton mari pour avoir les mêmes prérogatives que lui, dis-je sèchement, assez irrité par son attitude belliqueuse. Dépêche-toi de la suivre. Je n'apprécie pas du tout ton intrusion dans mes affaires.

Fadimatou regarde derrière elle et s'approche un peu plus de moi.

– Quelles affaires ? murmure-t-elle. Ne me dis pas que tu comptes vraiment épouser cette fille. Elle ne te mérite pas du tout. Qui sait avec qui elle fait sa vie là-bas au Niger ? On m'a dit que certaines filles là-bas sont très volages. Nous ne savons rien d'elle. En tout cas, je te déconseille fortement de l'épouser, ajoute-t-elle en faisant la moue. Tu as besoin d'une vraie femme qui te connaisse bien, qui sache ce que tu aimes, connaisse tout ce dont tu as besoin à chaque moment... Pas d'une arriviste venue de nulle part.

– Tu es bien placée pour savoir quel genre de femmes m'irait, n'est-ce pas ?

Elle sourit.

– Va vite rejoindre ton mari avant que je m'énerve !

Fadimatou prend peur et rentre vers la maison en regardant sans cesse derrière elle. J'attends un court moment, puis je vais m'excuser auprès des membres de ma famille et des personnes présentes de mon départ. Je me dépêche de rejoindre Jeff dans un étal de vente de viande au cœur même du quartier Briqueterie, non loin de chez mes parents. Nous achetons à manger, une bouteille concentrée de Kossam et de quoi nous essuyer les mains. C'est en mangeant que Jeff introduit le motif de la rencontre.

– Tu m'en as caché des choses. Depuis quand as-tu

retrouvé Fanta ?

– Tout le monde l'appelle désormais Nayanka. Loin est le temps où elle était la petite ménagère qui travaillait chez nous.

– Et à qui tu faisais payer les droits du cuissage, ajoute-t-il d'un ton taquin. Elle est devenue une vraie bombe. N'eut-été son visage, je ne l'aurais pas reconnue. Elle a muri et pris des formes tellement... Hum !

Je le fusille du regard en laissant tomber la brochette de viande que je tiens.

– Retiens-toi ! Tu fantasmes ouvertement sur ma meuf ? Mais qu'est-ce qui te prend ?

– Ta meuf ? C'était à l'époque. Tu m'avais dit toi-même ne plus vouloir d'elle. Que faisait-elle d'ailleurs chez toi ?

– Qu'est-ce qu'une femme vient faire chez un homme ? On devait discuter de notre enfant. Tu te souviens quand même que nous avons un enfant ensemble ?

– C'est vrai. Mais... Après tout ce temps, soulever les poussières du passé est-il vraiment judicieux ?

– Étant donné qu'il s'agit de mon passé et de mes poumons, je ferais ce que j'estime sage de faire. Arrête déjà de baver sur elle. C'est ma femme. Si j'arrive à faire avaler la pilule aux parents, bien sûr, ajoutè-je en me rembrunissant. J'ai besoin impérativement de leur bénédiction. Je ne veux plus vivre dans le désordre et je dois beaucoup à cette femme que j'ai blessée et humiliée par le passé. Je ne sais pas si la poisse me suit, mais il est plus que clair que ce ne sera pas facile pour moi de me débarrasser de la femme qu'ils veulent pour moi.

– Quoi ? Ta famille veut te donner une femme ?

- Oui. Une de mes cousines.
- Beurk ! s'écrite-t-il avec une mine de dégoût. Vous n'avez pas honte ? Ta cousine ? je suis sûr qu'elle est moche comme un pou.
- Si seulement ça pouvait être le cas, dis-je avec un sourire en coin. Je suis sûr que sous ses pagnes, c'est une vraie bombe. Elle est très belle.
- Situation eza compliquée, comme disent mes frères congolais. Comment vas-tu faire ?
- Allah saura me guider, mon frère. Je suis un homme et je sais que j'arriverai au bout de tous les obstacles qui se dressent dans ma vie.
- Je peux dire Amen ? Tu sais que je suis chrétien, demande Jeff en riant.
- Nous éclatons de rire.
- Tu es un clown, Jeff. Je te raconte mes problèmes et tu en fais une blague.
- Quels problèmes ? Tu as deux femmes super belles devant toi et tu réfléchis sur qui choisir ? Je prendrais les deux sans hésiter !

NAYANKA FANTA FIFEN

- Mademoiselle, Fifen ?
- Je termine l'appel avec le client et je pivote sur ma chaise. La réceptionniste de la société se tient dans l'entrée du bureau.
- Oui.
- Le patron veut vous voir immédiatement dans son bureau.
- Pourquoi ?
- Que sais-je ? Il vient d'arriver et a demandé à vous voir.

– J’arrive

Elle sort et referme la porte. Je regarde Nicaise qui hausse les épaules.

– Cet homme est saoulant, murmurè-je. Il me fatigue avec ses requêtes bizarres.

– Sonde-le, dit Nicaise en se penchant sur la table de son bureau. Peut-être a-t-il de l’argent ? Tu pourrais avoir ta part de gâteau en sortant avec lui.

– Pitié, pas ça ! Je t’ai déjà dit jusqu’où sont mes limites. Le bureau n’est pas fait pour ce genre de choses. As-tu eu le paiement de la dernière fois ?

– Et comment ? s’écrie-t-elle en riant. Les gars sont allés l’attendre devant chez lui. Les gifles ont fait sortir l’argent en quelques secondes. Il a mis un bonus de 20.000F. Mais tu ne peux pas imaginer ce qui m’a tué dans toute cette histoire ?

– Dis-moi, dis-je en m’approchant de sa table.

– Il veut te revoir, dit-elle en riant. Il m’a rappelé en disant qu’il paiera à l’avance cette fois. Il veut vraiment passer du temps avec toi.

– Pour me tuer, n’est-ce pas ? Il est idiot et bête en même temps. Bloque-le de notre liste ! Il n’est pas sérieux du tout !

– C’est clair.

– Bon, j’y vais.

Je sors rapidement du bureau. En marchant vers le bureau directorial, je rajuste ma tenue, enfonçant les rebords du polo au logo de la société dans la jupe droite noire que je porte. La secrétaire m’accompagne et ouvre la porte du bureau pour la refermer dès qu’elle constate que je suis assise face à son patron. L’attitude placide que

Mr Ngoulou affichait jusque-là disparaît dès que nous nous retrouvons seuls dans le bureau. Il s'appuie fortement sur le dossier de la chaise coulissante et me détaille avec un immense sourire.

– Tu deviens belle de jour en jour.

– Merci.

– Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai demandé ?

– Vous aviez déjà ma réponse. En avons-nous terminé ? J'ai terminé ma journée de travail.

– Pas tant que j'en décide autrement ! dit-il sèchement.

Je ris sous cape et le regarde durement.

– Monsieur, vous connaissez sûrement l'adage qui dit « Qui s'y frotte, s'y pique ». Laissez-moi être l'employée qui se donne à fond dans votre société. Ne tentez pas d'avoir autre chose de moi sinon vous le regretteriez. Je travaille peut-être chez vous, mais... Évitez-moi, c'est tout.

– J'aime les femmes fortes comme toi. Tu me plais trop. Je vais changer ta vie, tu verras.

Je me lève et tire sur les pans de ma jupe.

– L'éternelle chanson des hommes. Changez d'abord la vôtre avant de vouloir changer celles des autres. Bonne soirée, Monsieur.

Je quitte le bureau sans un regard en arrière. Je vais boucler le dossier des requêtes de la journée que je porte au bureau des techniciens. En revenant, je constate que Nicaise est déjà partie. Je ferme le bureau et je marche jusqu'à l'extérieur du local. Je grimace en voyant la foule qui se tient ça et là en bordure de route. Je n'entends pas les klaxons répétés à mon égard. C'est en voyant un homme venir rapidement que je m'arrête. Ma mine se renfrogne immédiatement.

– Mais c’est quoi cette journée pourrie ? maugrée-je en me détournant.

– Bonjour, Nayanka, dit Jalil en s’arrêtant près de moi. Ça fait un moment que je t’attends.

– Avions-nous rendez-vous ensemble ? Va continuer à m’attendre !

– Viens, je vais te raccompagner. Je constate que tu ne viens pas en voiture au travail.

– Pourquoi devrais-je ?

– Parce que je veux que tu ne manques de rien. Veux-tu une autre voiture ?

Je le toise mais l’œil avisé apprécie l’homme qui arrache tous les regards autour de nous. Il porte un costume veste noir anthracite avec une chemise tellement blanche qu’elle fait mal aux yeux. Il s’habille toujours avec beaucoup de classe. Une femme qui attend un taxi le dévisage ouvertement de l’autre côté de la route, restant la bouche ouverte sans gêne.

Je resserre mon sac à main en regardant ailleurs comme si je l’ignorais.

– Arrête avec tes cadeaux. Tu ne pourras pas m’acheter.

– Mais je peux au moins te parler autour d’un repas. Allez, viens. Je t’invite.

– Non.

– Ça ne sert à rien de nous chamailler tout le temps, Nayanka. Mettons les points sur les i et la vie ensemble sera plus facile.

– Cette expression n’existe pas entre nous deux. Éloigne-toi de mon chemin de vie. C’est tout ce que je te demande.

– Même pas pour tout l’or du monde. Avec tout ce

que je vois devant moi en ce moment ?

Il me détaille en se léchant la lèvre inférieure.

– Nayanka, tu as été moulée pour moi. Tu es mon péché mignon. Je cesse de combattre pour être tien. Je te donnerai tout, mais retiens bien que je ne te lâcherai pas d'une seule semelle.

Je tchipe en posant la main sur mon front. Il prend cette main et en baise délicatement la paume. Je le regarde faire avec un émoi que je ne parviens pas à cacher. Je commence à m'inquiéter pour moi-même. Je n'arrive pas à le repousser malgré la guerre qui fait rage en moi. Comme dans un état second, je le regarde me tirer par la main vers sa voiture. Elle est différente de celle de la dernière fois. Plus imposante et belle. Il ouvre la portière et la tient le temps pour moi de m'installer. Il prend le volant et je le laisse nous conduire jusqu'au quartier Jean Vespa. Nous nous introduisons dans un restaurant. Immédiatement, une femme nous coupe le chemin en se plantant devant Jalil.

– Bonjour Monsieur. Ça fait un moment que vous n'êtes pas venu.

– Bonjour. Une table pour ma femme et moi.

La serveuse – vu qu'il s'agit bien d'une à en juger le petit calepin qu'elle tient dans ses mains – daigne enfin me regarder avec beaucoup de dédain. Ne la voyant pas bouger, Jalil la repousse légèrement d'une main et me mène vers une table non loin du poste de télévision du restaurant. Il attend que je m'installe pour s'asseoir à son tour.

– C'était quoi tout à l'heure ?

– Rien d'important. La nourriture est très bonne ici.

Commande ce que tu veux.

– Je ne t’ai pas dit que j’ai faim.

– Je sais que tu as faim de tout autre chose, dit-il d’une voix suave. Moi aussi, j’ai faim de toi. Mais patience.

– Jalil, tu racontes des inepties.

– Tu sais très bien que tu ne me résisterais pas dans un lit. Alors...

Je tourne ma tête vers la télé qui diffuse le journal. Une autre serveuse vient nous proposer à boire. Jalil commande un repas fait à base de grillades pour nous deux.

– Nayanka, je sais que c’est un peu tôt. Mais j’aimerais que tu viennes vivre avec moi. Il est tant que j’assume mes responsabilités en tant que père et mari.

NAYANKA FANTA FIFEN

J'éclate de rire. Si fort que les autres clients du restaurant me lancent des regards pas du tout joviaux. Je me penche vers Jalil en le regardant bien dans les yeux.

– Tu es sérieux ?

– Bien sûr ! Je ferai tout ce qu'il faut pour construire ma famille.

– Mais de quelle famille tu parles ? Jalil, toi et moi, rien ne nous unit. Le passé demeure le passé et ça restera ainsi jusqu'à ce que le monde s'arrête. Tu crois que je suis encore la jeune femme naïve qui te voyait comme un dieu et qui t'a confié sa vie pour que tu la bousilles sans remords ? Je vais te décevoir en te rappelant que ce temps est très loin derrière nous. Je suis une femme qui sait ce qu'elle veut et qui se bat pour atteindre ses objectifs.

– En jouant la pute ?

– Je ne te permets pas !

Je me lève brusquement et Jalil me retient de la main. Il soutient mon regard.

– Tu joues à la prostituée et tu en es fière ?

– Qui es-tu pour me juger ? Qui es-tu ? Mon Dieu ? Je ne te permets pas, m’entends-tu ? Je ne suis pas... ou plus une pute de rue, parce que la misère dans laquelle je me suis retrouvée après le rejet de ta famille et la mienne était aberrante et je refusais de voir mon enfant affamé. Alors j’ai fait ce que je pouvais faire. Je suis une Escort Girl VIP. Je choisis ce que je veux et je ne traite qu’avec des personnes riches parce que j’ai de la valeur.

– Mais...

– Tu veux vivre avec une femme qui couche avec d’autres hommes ? Égoïste comme tu es ?

Je souris narquoisement tandis qu’il fronce les sourcils en réfléchissant.

– Il faudrait savoir ce que tu veux. Avoue simplement que tu veux avoir ta part du gâteau comme tous les hommes qui me voit. Tu me veux et pour ça tu ressors la vieille carte des mensonges et des promesses. Ne perds pas ton temps. Ça ne m’intéresse pas. J’ai d’autres priorités en ce moment. Je dois travailler et être une bonne mère pour mon fils.

– Permets-moi aussi d’être un bon père.

La serveuse apporte nos repas. Le fumet alléchant caresse mes narines. Je regarde le plat avec appétit. En levant les yeux, je croise les yeux perçants de Jalil sur moi. Je prends mes couverts et j’attaque mon plat. Il mange en me regardant. Je sens le poids de son regard sur moi tout le temps. Je le regarde à peine. Je trouve ce moment trop intime. Quand j’ai mangé mon plat à moitié, je le repousse et vide mon verre de jus. Quand le verre vide quitte mes lèvres, ma main est bousculée et le verre bascule sur la table. Tout cela s’est passé sous l’effet d’un coup. Pour en comprendre l’origine, je me tourne rapidement sur ma droite.

– Désolée ! dit sèchement la serveuse qui nous a accueillis.

Elle me toise en regardant devant elle.

– Faites plus attention, Madame. Vous auriez pu me faire mal.

– Je me suis excusée ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Son irritation me surprend. Je l'observe attentivement et je remarque son regard nerveux vers Jalil. Ce dernier lui lance un regard furtif, puis s'essuie la bouche. Il me regarde et me sourit.

– Jalil ?

– Ce n'est rien, ma chérie. Ne fais pas attention à elle.

La jeune femme blêmit en foudroyant Jalil du regard.

– Tu peux disposer, s'il te plaît ? J'aimerais bien parler avec ma femme. Apporte-nous la note.

– Mais...

D'un seul regard, Jalil lui enjoint le silence. Elle se détourne en frappant bruyamment les pieds sur le sol. Elle bouscule des chaises sur son passage vers les cuisines.

– Pourquoi...

Je m'arrête, et sans le vouloir, je me mets à rire tout doucement.

– Tu m'emmènes dans un endroit où tu t'es fait les serveuses ? Sais-tu seulement de quoi est capable une femme jalouse ? Elles pourraient m'empoisonner pour rien.

– Je ne pense pas.

– Tu ne penses jamais ! Ton cerveau est entre les cuisses des femmes ! Je ne suis pas un jouet que tu viens balancer devant tes copines. Je n'apprécie pas du tout ce genre de situations.

– Tu es appelée à partager ma vie. Tu dois apprendre à

défendre ta place, me répond-il en souriant.

– Dans tes rêves ! Je dois me mesurer avec une serveuse ? Pour qui me prends-tu ?

Il ne me répond pas, mais croise les mains sur la table.

– Je veux partir d’ici.

– Nous allons partir. Je paie et nous partons.

Quelques minutes plus tard, nous quittons le restaurant. Je marche loin devant lui. Ma main est déjà accrochée au manche de la portière avant qu’il ne la déverrouille.

– Nayanka, tu ne m’as pas répondu.

– Sur quoi ? demandè-je sèchement.

– Mikhaïl.

Je me raidis instantanément. Mes mains entourent soudain mon corps.

– Je vais y réfléchir.

– C’est trop long tout ça. Monte.

Il vient m’ouvrir la portière. Je monte et peu après il se met en route. Je ne suis pas très à l’aise de le voir prendre la route de chez moi. Quand il se gare non loin du portail, je suis une boule de nerfs vivante. Quand je descends du véhicule, il me suit. Je le regarde, mais il prend son temps pour verrouiller la voiture.

– Que fais-tu ?

– Je t’accompagne.

– Où ?

– Je veux saluer Mikhaïl.

– Non ! Jalil, n’exagère pas. C’est un enfant. Je peux gérer ton harcèlement car je m’en fous de tes bobards, mais il est trop jeune pour comprendre ce qu’il lui arrive. Tu veux le traumatiser à vie. Réfléchis un peu.

Jalil opine sans mot. Je veux m’en aller quand il me

retient de la main. Il fouille dans sa poche et en sort une carte de visite qu'il me tend.

– Voilà mes contacts. Je t'en prie, viens avec lui le weekend à la maison. Je lui ai promis une partie de jeux vidéo. Je ne veux pas qu'il croit que je suis un menteur. Cette fois, je vais faire des efforts. Je te le promets.

– Et si tu laissais tout simplement tomber l'affaire ?

– Je ne suis plus la même personne.

Il se penche et pose un léger baiser un creux gauche de mes lèvres. Sa main gauche caresse lentement mon dos.

– Bonne nuit... et merci pour le repas. J'ai beaucoup aimé passer du temps avec toi.

Il s'éloigne vers sa voiture. Je marche vers la maison et je m'arrête au niveau du portail. Incapable de me retenir, je pose une main sur mes lèvres que je caresse suavement. Je me retourne et à ma grande surprise, Jalil se tient près de sa voiture et me regarde. Il porte aussi une main à ses lèvres et les caresse. Je crois sentir ses doigts sur mes lèvres et je frissonne. Il m'envoie un baiser volant et monte dans sa voiture. Les jambes flageolantes, je rentre dans la maison.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Mon téléphone sonne et je me penche vers la table basse du salon pour le décrocher. C'est Abdelkader, mon frère. Je décroche l'appel.

– Allô ?

– Assalamou Alaykoun, Jalil. Comment vas-tu ?

– Wa'alaykounmou salam. Allah est merveilleux. Il veille sur nos vies, mon frère. Je ne me plains pas. Ta famille se porte bien ?

– Hamdullilah. Ils sont tous en santé. Je vais actuellement chez les parents. J'aimerais que l'on s'y croise.

– Pourquoi ?

– Maman veut que vous discutiez du séjour d’Anisah. Ça fait déjà quelques jours qu’elle est là et tu n’es pas passé la voir. Vous devez passer du temps ensemble pour bien vous connaître avant de vous marier. C’est une occasion en or pour ne pas épouser une parfaite inconnue.

– Je la connais.

– Oui, mais pas assez.

– Viens quand même. Je dois te présenter des documents.

– Abdelkader, cesse de militer pour ta mère et laisse-moi me reposer. La semaine a été rude. Je viendrai voir les parents quand j’aurai soufflé un peu. Salue-les de ma part.

– Si tu le prends ainsi. Je te rappelle plus tard.

– Ok.

Je raccroche. Je ferme les yeux et je me représente Anisah ce jour de son arrivée. Elle était vraiment séduisante, mais d’une façon si discrète qu’elle captivait instantanément l’attention des hommes. C’est une belle femme, très belle même.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je frappe à la porte.

– Entrez !

Je pousse le battant. Mikhaïl est couché sur le lit et dessine dans son cahier. Je viens m’asseoir près de lui et je caresse son dos.

– Ça va ?

– Oui.

Il ne lève pas la tête vers moi. J’ai remarqué qu’il s’est beaucoup renfermé ces derniers jours. Habituellement, les jours où je suis à la maison comme celui-ci, il me suit

partout et me raconte tout ce qu'il a fait en mon absence. Mais c'est avec peine s'il est sorti pour manger. La télévision du salon est calée sur des chaînes de dessins animés depuis des heures, mais il n'est pas sorti.

– Mon bébé, il faut que je te parle. Assieds-toi, s'il te plaît.

Il se redresse lentement et s'assied en croisant les pieds, la tête baissée.

– As-tu un problème ?

Il secoue négativement la tête.

– C'est un gros mensonge et tu le sais. Je sais que je t'ai menti et je tiens à m'excuser. Un jour, tu comprendras peut-être ma démarche. Ton père n'est pas mort. Il m'avait abandonnée quand j'étais enceinte de toi. J'ai dû me battre pour t'élever et te donner un toit. Aujourd'hui, il a pris conscience de ses erreurs et il tient à les réparer.

– C'est...

Il lève un regard hésitant vers moi.

– Maman, c'est vraiment mon père.

– Oui, c'est ton père.

– On se ressemble, mais... Je ne le connais pas, Maman.

– Je sais, mon bébé. Maman n'avait pas la force de te faire grandir avec cet impression de rejet. Je ne prendrai aucune décision sans ton avis. C'est ton géniteur, l'homme qui a permis que tu sois en vie. Il souhaite se racheter, passer du temps avec toi et être un père pour toi. Je ne vais pas te l'imposer. Tu vas m'aider à choisir et nous ferons les choses comme tu le souhaites.

– Ok.

– Aimerais-tu le connaître ?

Il réfléchit un moment. Je prends ses mains dans les miennes.

– Je veux aussi avoir un papa.

– D'accord.

Je souris grandement pour le rassurer.

– Habille-toi. On va sortir se balader. As-tu envie d'une glace ?

– Oui !

Son enthousiasme me fait plaisir. Je le serre dans mes bras.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

La sonnerie de la maison résonne quand je sors de la douche. Je m'habille quand la femme de ménage vient me prévenir que j'ai de la visite. Quelques minutes plus tard, je me rends au salon. Nayanka se lève du canapé et prend Mikhaïl par la main. Ils me regardent approcher. Je m'arrête devant eux, les yeux fixés sur mon fils. Il est vêtu d'une chemisette carrelée, d'un jeans bleu et de tennis à jeux de lumière. Ce bout d'homme se tient fermement sur ses jambes. Je l'ai rencontré quelques fois à sa sortie de classe. J'ai parlé quelques minutes avec lui, le temps que son chauffeur vienne le chercher. Je ne le sentais pas très à l'aise, même s'il répondait à mes questions.

– Bonsoir, grand garçon.

– Bonsoir, répond-il du bout des lèvres en jetant un coup d'œil à sa mère.

– Tu es venu. Ça me fait plaisir.

Je regarde Nayanka. Je suis subjugué par sa présence et encore plus par sa tenue. Elle porte une robe droite à fine bretelles et au décolleté étrange, avec des morceaux de tissus noir et blanc qui lui arrive aux genoux. Elle l'a assortie à une paire de sandales hautes blanches. Cette tenue stricte contraste avec sa crinière blonde et brune qui

tombe sur son épaule gauche. Elle est sublime.

– Merci, Nayanka.

– De rien.

Je m'approche et je lui fais la bise.

– Tu es tellement belle, murmure-je. Donne-moi une minute et je me mets au niveau de votre standing. Rasseyez-vous, s'il vous plaît.

J'attends qu'ils reprennent place sur le canapé pour quitter le salon et retourner à ma chambre. J'enlève le boubou que j'ai enfilé à la hâte et j'enfile un polo *Tommy Hilfiger* bleu nuit avec un jeans blanc et des babouches blanches *ADIDAS*. Je me parfume en vérifiant mon allure dans le miroir.

– Alors, qui veut bien faire une partie de foot avec moi ?

– Moi ! s'écrie Mikhaïl.

Nathalie, la femme de ménage, me suit de près avec un plateau. Elle a mis beaucoup de chose intéressante pour le palais. J'espère que ça plaira à mon fils. Sa mère se tient dans un coin du fauteuil et nous regarde faire. Je vais allumer la Playstation et à ma grande surprise, Mikhaïl vient s'accroupir près de moi. Nous choisissons le jeu ensemble et assis sur le tapis devant la télé, nous commençons la partie. Je m'arrête aux alentours de 18h pour aller prier. Le temps passe vite entre fou-rires, plaintes dans les deux camps et le jeu qui se ligue contre nous.

– Désolée, mais il commence à se faire tard, dit soudain Nayanka. Il est bientôt 20h.

– Maman, encore un jeu, dit Mikhaïl en boudant.

– Un autre jour. Nous devons rentrer.

– Mais je veux rester ! C'est trop bien.

J'interviens en posant une main sur l'épaule de Mikhaïl.

– Ta mère a raison. Nous avons toute la vie devant nous. On va programmer la suite pour un autre jour. Il arrivera très vite si tu as très bons résultats à l'école.

– J'étais parmi les cinq premiers la dernière séquence.

– C'est très bien. Je vais venir te voir à la maison et tu me montreras tes cahiers.

– D'accord.

– Lève-toi. Je vais vous accompagner à la voiture.

Nayanka observe les gestes de son fils et le suit de près jusqu'à la voiture garée près du portail de la maison. Je passe la tête par la fenêtre du conducteur.

– Merci pour cette soirée, dis-je à Nayanka.

– Ok. Passe une bonne nuit.

– J'attends un rendez-vous avec la mère.

Nayanka me lance un bref regard et démarre la voiture. Je me recule. C'est avec un grand sourire que je retourne à la maison. Je décide de me changer et d'aller voir mes parents. La maison bourdonne malgré l'heure tardive. Des membres de la famille et des inconnus vont et viennent. Les lampadaires de la cour sont pour la plupart allumés. De loin, j'aperçois mon frère qui est assis dans la cour avec ma mère et Anisah. Ils me font signe d'approcher. Une chaise m'est proposée et je prends place. Je les écoute parler un moment, le temps pour moi de répondre à mes messages.

– Tout va bien, Jalil ? demande ma mère.

– Oui.

– Tu es bien silencieux. Peut-être que tu n'es pas à l'aise. Kader, allons dans la maison. Laissons-les seuls.

Je lève à peine la tête que ma mère, aidée par mon

frère, quitte son siège. Ils s'en vont. Je regarde Anisah qui lève les yeux vers moi.

– Ton séjour se passe bien ?

– Hamdullilah, ça va.

– Bien.

– Je suis contente de te voir, Frère Jalil.

– Pourquoi ?

– Je suis venue pour toi. Nous devons programmer le mariage avant que je ne rentre. Mama et moi, ça se passe plutôt bien. Tu peux lui demander. Je sais cuisiner. Je sais tenir une maison et recevoir des invités. J'ai aussi étudié. Que me manque-t-il pour que tu sois satisfait ? Je vais y travailler.

– J'ai une question pour toi. Pourquoi faire autant d'efforts ? Tu devrais laisser l'homme venir à toi. Tu es une belle femme. Je suis sûr que tu as déjà eu de nombreuses demandes en mariage. Pourquoi ne pas donner une chance à un homme qui t'estimerait sans trop te demander ?

– Je ne comprends pas ta question, Frère Jalil. C'est toi qui as demandé ma main et je ne fais que me plier parce que je suis vraiment intéressée par ta demande. Je veux faire ma vie avec un homme bien qui respecte sa famille, prie avec ferveur et peut offrir une bonne vie à nos enfants. Je n'ai pas accepté ta demande au hasard.

– Je vais peut-être te décevoir en te disant que je n'ai rien à voir avec cette histoire. Tout a été orchestré par ma mère qui veut que je me marie à tout prix.

– C'est une femme intelligente. Elle agit sagement, dit-elle en opinant de la tête.

– Je le sais. Mais la situation est encore plus complexe. J'ai déjà été marié. Ça s'est mal terminé parce que cette union n'était pas basée sur un sentiment amoureux,

mais... sur des erreurs sur lesquels je ne veux pas revenir. Mais je sais que jamais plus je ne referai la même chose. La femme que je prendrais sera mon dernier choix et le meilleur. Ce sera une femme qui fera battre mon cœur rien qu'à la pensée qu'elle soit dans le périmètre. Je dois aimer cette femme autant que moi-même parce qu'elle m'aidera à bâtir ma vie future et à assurer mes vieux jours. Il faut beaucoup plus que le choix de ma mère pour que je prenne encore une femme en mariage.

– Je te dois de te convaincre que je suis la bonne, c'est ça ?

Je ne réponds pas. Elle me regarde longuement sans rien dire. Lentement, elle se lève et s'excuse. Je la regarde s'éloigner de sa démarche gracieuse. Je croise une autre personne qui détaille Anisah avec plus de soin que moi. Abdelkader, adossé sur un mur, la dévore littéralement du regard. Nos regards se croisent et il affiche un air gêné en me saluant de loin. Rapidement, il rentre dans la maison. Je me lève et je prends le chemin du retour.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je relis le message de confirmation de Nicaise. Je démarre la voiture quand mon téléphone se met à sonner. Le numéro me dit vaguement quelque chose. Je décroche et mets le haut-parleur avant de poser le téléphone sur le siège près de moi.

– Allô ?

– Bonjour.

– Bonjour, Jalil. As-tu eu mon message ?

– Oui, mais je ne l'ai pas très bien compris.

– Mikhaïl voulait que vous vous voyiez. Il m'a dit qu'il aimerait discuter de certaines choses avec toi. Quand aurais-tu du temps pour lui ?

– J’ai toujours le temps pour lui. Je viens de terminer au boulot. Rares sont les mardis où je termine avant 19h. Mais je peux bien arranger quelque chose.

– On verra cela pour le weekend. Ce n’est pas non plus urgent. Je t’ai écrit pour ne pas oublier.

– Pourquoi y a-t-il tant de bruits autour de toi ?

– Je conduis. Je vais devoir raccrocher. Bye.

Je coupe l’appel. J’arrive à l’hôtel peu avant 20h30. Je me rends à la salle de réception. J’aperçois mon client qui m’attend avec un mouchoir rouge piqué dans sa veste. Je m’approche de lui et je lui fais la bise. J’aime le regard de surprise qu’il pose sur moi et la manière dont il me dévore du regard. Nous entrons dans la salle où une réception bat son plein. Nous sommes installés dans un coin et durant deux heures, je joue la femme super amoureuse. Le client qui est un haut-fonctionnaire de l’armée, va jusqu’à me promettre un virement supplémentaire si je reste un peu plus longtemps avec lui. Je décline sa proposition et je quitte l’hôtel.

Je souffle de bonheur en refermant le portail de la maison. Je dandine un peu sur mes escarpins. La robe de soirée bordeaux à l’échancrure profonde dans le dos et la fente longue sur la cuisse gauche que j’ai portée ne me protège pas contre le froid. J’entre dans la maison et je referme la porte à clé. J’avance dans le couloir quand le volume de la télé attire mon attention vers le salon. Une silhouette se dessine sur le canapé du salon. Jalil se lève et me regarde. Il n’a pas l’air très content.

– Que fais-tu chez moi ? Qui t’a laissé entrer ?

– Tu laisses mon fils seul si tard la nuit pour aller vagabonder avec des hommes ?

Son ton dur réveille une colère sourde en moi. Je le

dévisage. Il est vêtu d'un boubou bleu ciel et de sandales blanches. Les mains dans les poches, il paraît très tendu.

– Sois sage et quitte cette maison avant que je ne t'insulte. Nul n'a demandé ton avis.

Je vais frapper à la porte de Vanelle. Je rouspète sur elle et elle s'excuse. Je vais à ma chambre me débarrasser de la robe et des chaussures. J'enfile un peignoir, des babouches et je ressors pour aller à la cuisine. Jalil n'a pas bougé. Je le regarde par la porte ouverte. Il lève calmement la tête et me regarde.

– Je dors ici cette nuit. J'ai promis à Mikhaïl d'être là s'il se réveille la nuit. Nous allons parler au calme le matin.

8

NAYANKA FANTA FIFEN

On dit souvent chez nous que les sorciers ne sont pas seulement ceux qui marchent la nuit et pratiquent sur autrui. J'en ai un tout juste en face de moi qui essaie de me pousser à bout. Mais je ne lui donnerai pas ce luxe.

– Fais comme tu veux.

Je ressors du salon et je me rends à la cuisine. Comme à l'usuel, je me rassure que Vanelle a bien rangé les restes de nourriture dans le réfrigérateur. Il fait parfois si chaud qu'ils ne traversent pas une nuit à cette forte température. J'aperçois un pot de Yaourt à la poire et par gourmandise, je le prends. J'ai suffisamment mangé à la réception. Je cherche une petite cuillère et je m'installe sur la table de la cuisine.

– Je peux en avoir un ? J'avoue que j'ai un petit creux.

Je me retourne vers la porte de la cuisine. Jalil s'y tient et me regarde.

– Il y en a dans le frigo. Sers-toi.

– Je préfère quand c'est toi qui le fais. Tu sais très bien ce que j'aime.

– Jalil ! dis-je d'une voix assourdissante sous forme de menace.

– Ce n'est pas ce que tu penses, dit-il en se rapprochant de la table. Ce n'est pas parce que tu étais femme de ménage chez nous que je t'ai toujours vue comme une employée. Tu étais très attentive de tout ce qui se passait autour de toi. Et tu savais vraiment bien prendre soin de moi. Rares sont les femmes qui le font encore de manière désintéressée.

Je le regarde avec attention alors qu'il soulève le bas de son boubou et il s'installe dans une chaise en face de moi.

– Je peux ?

Il tend la main vers moi et prend la petite cuillère qui est suspendue dans les airs depuis qu'il m'a interrompu dans mon casse-croute. Il plonge la cuillère dans le pot, mais contre toute attente, il la porte à ma bouche. Avec hésitation, j'ouvre les lèvres et il pose la cuillère à moitié sur ma langue. Alors que je prends la délicate mousse, il se lèche les babines en me regardant dans les yeux. J'ouvre les lèvres et avec rapidité, il porte la cuillère à ses lèvres et absorbe le reste de yaourt en gémissant.

– Délicieux. Tu as vraiment toujours aussi bon goût.

Il reprend la même procédure deux fois. Ça m'excite et me met mal à l'aise à la fois. C'est toujours étrange pour une personne adulte de se faire nourrir. Dans un sursaut de raison, je repousse soudain ma chaise et je vais prendre un pot de yaourt au hasard dans le frigo. Je le dépose devant Jalil qui sourit grandement en tapotant la cuillère sur sa bouche. Je m'assieds et c'est quand je veux terminer mon yaourt que je me rends compte que je n'ai pas de cuillère. Dans mon agacement, Jalil en profite pour me piquer mon pot et le poser près du sien.

– Vu que je suis le maître de la cuillère, dit-il solennellement, je vais me charger de nous remplir la panse.

– Je vais en chercher une autre. Ce n'est pas un problème.

– J'ai dit que je m'en charge. Une seule cuillère pour deux cœurs.

En parlant de ce dernier, il bat soudain très fort. Toute cette situation le met à mal. Je m'adosse dans la chaise et je croise les bras en signe de révolte. Jalil éclate de rire et ouvre son pot. Il l'entame avec lenteur et une sournoiserie incroyable, car il prend bien soin de bouger au ralenti, de lécher sa cuillère et ses lèvres à chaque fois comme un enfant qui déguste un plat délicieux. Je me retrouve à avoir vraiment envie non pas de yaourt, mais de ses lèvres qui sont à croquer avec cette petite couche blanche qui donne juste envie de les dévorer.

Je me rapproche de la table et j'y pose mes coudes. Jalil remplit une cuillère de yaourt à la pêche et me la tend. Je ne bouge pas. Il la porte à ses lèvres, l'engloutit, se lève pour contourner la table et se positionne au-dessus de moi. Il se penche vers moi et m'embrasse. Dès que nos langues se touchent, je ressens le contraste immédiat entre la chaleur et le froid. Il a gardé le yaourt sur sa langue. Nos salives s'emmêlent comme les envies qui dévorent nos corps à cet instant, parce que la chaleur du corps de Jalil ne peut point être normale. Il n'a pas l'air d'avoir une fièvre dans tous les cas.

– Oh ! Excusez-moi !

Vanelle qui vient de s'introduire dans la cuisine, fait demi-tour. Je m'empresse de m'éloigner de Jalil en essuyant ma bouche. La honte réveille la rage en moi. Je

me lève et je quitte la pièce d'un pas rapide. Je suis arrêtée dans mon élan par Vanelle qui est adossée dans le couloir.

– Un problème ?

– N... Non, Tata. Je voulais juste prendre une bouteille d'eau.

– Mais vas-y.

– Je peux vraiment ? Votre visiteur...

– Est-ce moi qui l'ai fait entrer dans cette maison ?

– Tata, je ne savais pas, dit-elle d'un air contrit en se triturant les mains. Quand il a sonné, je suis allée ouvrir avec Mikhaïl et c'est lui qui m'a dit que c'est son père. Je ne pouvais pas le chasser.

– Ce qui est fait est fait. Mais à l'avenir, ne laisse pas entrer des inconnus chez moi sans avoir reçu d'instructions de ma part. Tu es ici pour veiller sur Mikhaïl à chaque instant. C'est encore un enfant. Ne prends pas pour argent comptant ce qu'il te dit.

– Donc ce n'est pas son père ? demande-t-elle, stupéfaite.

Quand je la vois regarder avec insistance derrière moi, je me retourne. Jalil nous écoute avec une attention un peu trop appuyée. Je regarde de nouveau Vanelle.

– Va chercher la bouteille d'eau.

Elle s'en va telle une flèche et repasse aussi vite qu'elle est partie. Sa porte se referme sans faire trop de bruits.

– Pourquoi as-tu tant de peine à le dire ? Ça ne te tuera pas de dire que je suis son père. C'est une évidence.

– Et ?

Je me tourne et, les mains sur les hanches, je le toise.

– Depuis quand es-tu son père ? Cinq minutes ? Dix minutes ? Je suis sa mère depuis qu'il s'est niché dans mon ventre ! Où étais-tu tout ce temps, monsieur le

moraliseur ? Tu es devenu le super papa en un claquement de doigts et tu t'ériges en donneur de conseil ? Excuse ma vie, s'il te plaît et retourne à tes folies. J'ai mieux à faire ici.

– C'est-à-dire ?

– Être une bonne mère pour mon fils. Bonne nuit.

Je marche vers ma chambre.

– On va se coucher ensemble. Attend, j'éteins la télé.

– Où ?

Je me retourne vers Jalil qui entre dans le salon. Je le suis.

– Où crois-tu que tu vas dormir ?

– Avec toi, répond-il calmement en éteignant la télé à l'aide de la télécommande.

– Mais tu rêves. Aucun homme ne partage mon lit, compris ?

– Pourquoi ? Parce que tu préfères les leurs ? Ne joue pas la prude. Tu passes ta vie dans les hôtels à coucher ça et là et tu es incapable de dormir avec le père de ton enfant ?

– Je choisis avec qui je me retrouve dans un lit et je refuse que ce soit avec toi. Dors sur le canapé ou si tu y tiens tant, va serrer Mikhaïl, puis que tu dis être là pour lui. Je dors seule !

Je tchipe en quittant le salon. J'entends juste les interrupteurs claquer derrière moi. Une main bloque la porte de ma chambre quand je veux la refermer. Jalil la pousse presque sans efforts et entre dans la chambre dont il ferme la porte à clé.

– J'ai une longue journée de travail demain et je dois bien dormir.

– Sors immédiatement.

– N'oublie pas que je t'ai dotée, Nayanka. Tu es ma femme. Je suis ici chez moi et je fais ce que je veux. Si tu ne

veux pas dormir, c'est ton problème. Je suis fatigué.

Je pose mes mains sur mes hanches et je le dévisage avec consternation. Il passe près de moi et s'avance vers une chaise. Il retire son boubou, le sous-vêtement en dessous, son pantalon et ne demeure qu'avec un slip noir qui le moule comme une seconde peau. Bon sang, qu'il a de belles fesses, bien galbées et fermes, le style qui donne juste envie de s'y accrocher pendant... Pendant rien !

– Jalil ! Tu ne trouves pas que tu exagères un peu ? Tu veux ton enfant, je te l'ai donné. Mais là, c'est un peu poussé.

– Mon fils n'est pas tombé du ciel. Je l'ai fait avec beaucoup d'amour avec une personne particulière et je veux aussi cette personne. Ta position m'excite, mais alors... Tu as vraiment de beaux seins.

Je baisse lentement la tête. Mon peignoir s'est entrouvert et laisse voir mes seins jusqu'aux bords noirs des mamelons. Je range ma tenue avec gêne en m'éloignant vers le lit.

– Tu n'as pas besoin de cacher quoi que ce soit. Tout est enregistré dans mon esprit.

Jalil se colle à moi. Je m'accroche au bord de mon peignoir.

– J'ai gardé jusqu'aux frémissements de ta peau quand je me glissais en toi, ton odeur aphrodisiaque qui me faisait faire des choses folles. J'avais toujours envie de toi quand je te voyais. C'était quelque chose de fou que je ne comprenais pas, que je n'arrivais pas à maîtriser et étonnement, rien n'a changé sur ce plan. Quand je te touche...

Il pose ses mains sur mes avant-bras et les glisse vers l'avant. Elles se retrouvent sur chacun de mes seins et les caressent délicatement.

– Quand je te touche, je me vois t’emmener très loin, te faire hurler de plaisir.

Je déglutis en baissant la tête. Je vois les doigts de Jalil jouer avec le bout de mes seins. J’ai beau contracter mon bas-ventre pour bloquer l’envie qui monte. Mais c’est difficile. Sa main droite lâche mon sein et caresse mon ventre. Je frissonne et je me détache de lui. Je fonce sur le lit et je vais me coucher dans un coin en prenant bien soin de tirer le drap jusqu’au point de recouvrir ma tête. Jalil me regarde en souriant. Si seulement, il pouvait quitter cette pièce.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Cette femme est une tentation pure. Je ne peux pas cacher l’envie que j’ai d’elle. Je suis excité à mort. En ce moment, j’ai juste envie de me débarrasser de ce slip qui me serre trop et la prendre sauvagement. Elle qui aime tant le sexe, je suis sûre qu’elle va aimer être prise avec force par un vrai mâle. Je n’ai pas besoin de la payer pour avoir son corps. J’ai un frisson de dégoût en imaginant que d’autres puissent la toucher. Heureusement que cela se terminera dans les jours qui viennent. J’y veillerai personnellement.

Nayanka me tourne le dos, mais je vois bien son corps bouger. J’éteins la lumière et je monte dans le lit. Je m’installe dans les draps, puis je me glisse vers elle. Ma main trouve son bras qu’elle caresse, puis se glisse vers son cou et caresse ses cheveux cachés sous un filet rosé. Je pose un baiser sur sa joue dont je sens la peau frémir.

– Bonne nuit, Ma chérie.

– Bonne nuit.

– Merci.

Je recule vers l’autre côté du lit, et je croise les bras

sous ma tête. Les yeux fermés, j'essaie de canaliser les envies qui font rage en moi. Mes muscles qui frémissent me rappellent combien ma journée a été rude. J'ai dû faire un aller-retour pour Douala aujourd'hui même. Mon chauffeur étant occupé avec la maintenance de voitures que je viens de réceptionner du port, j'ai conduit sur tout le trajet. J'arrivais à peine chez moi quand Nayanka m'a appelé. Je suis allé prendre une douche, manger un morceau et j'ai décidé de venir voir Mikhaïl. Il voulait me parler d'un souci qu'il a avec un de ses camarades avec qui il s'entendait jusqu'à ce qu'un différend – par rapport à une fille qui a un béguin pour lui et non pour son ami – ne les sépare. C'est étonnant qu'on parle déjà d'amour à leur âge. Un troublant sentiment qui bouleverse tout le monde, jeunes comme vieux.

Je ne sens pas le sommeil m'emporter. Mais le rêve érotique dans lequel je suis embarquée me met en sueur. Je sens des mains qui me caressent. Mon corps est embrasé et touché de partout. Une bouche s'acharne à pomper mon membre comme si elle voulait arracher une jouissance violente qui me briserait les reins. Des griffes liment la peau de mon ventre et font encore plus grimper l'envie en moi. Je tourne la tête et j'ouvre les yeux. Il me faut quelques secondes pour m'habituer à la pénombre de la chambre. La fenêtre, mal fermée, laisse filtrer de la lumière venant de l'extérieur. Je peux ainsi voir que je ne suis pas seul dans ce lit qui est vraisemblablement trop petit pour être le mien. Les talons de mes pieds touchent les bords en bois du lit, ce qui s'avère être un peu douloureux et inconfortable.

Je me redresse sur un coude et je regarde Nayanka qui dort, la tête sur le côté gauche, couchée sur le ventre. Son

peignoir s'est ouvert et je vois bien ce sein qui m'appelle. En élève bien sage, je me précipite vers lui et j'en prends le bout dans ma bouche. Je le suce longuement, ce qui provoque des gémissements chez sa propriétaire qui ne se réveille pas pour autant. Je devine qu'elle doit être embarquée dans un rêve aussi chaud que le mien. Je repousse le drap de nos corps et je me positionne au-dessus d'elle. J'écarte les pans de son vêtement qui retombe sur ses bras et le lit. Un petit morceau de tissu recouvre son sexe. D'une dentelle délicate au toucher, il refait les contours de cet endroit si chaud pour lequel certains hommes sont apparemment prêts à se ruiner. Mais ce corps m'appartient désormais et je ne laisserai plus personne le toucher. Je me couche sur son ventre et comme en signe, elle pose ses mains autour de ma tête. Son souffle léger me berce, mais son odeur de femme m'excite.

J'écarte légèrement les cuisses de Nayanka et je me crée un chemin dans son entrejambe. Je retire lentement le sous-vêtement en le faisant glisser sur les hanches de sa propriétaire. Je souris de satisfaction quand plus rien ne me cache l'accès à ce paradis de chair. J'envoie un doigt en explorateur et je caresse cette entrée en long. Lentement, elle s'humidifie et j'y insère un doigt que je fais bouger avec lenteur. Nayanka gémit et se tord. De ma main, je veille à ce qu'elle ne change pas de position et j'accélère mes gestes. Une main sur son ventre et l'autre qui s'active en elle, je cherche à lui donner du plaisir. Je sens les spasmes de la jouissance la traverser. Elle pousse de petits soupirs et des paroles incompréhensibles.

Je me redresse et je passe au dessus de son corps. Je vois son visage contracté par le plaisir. Elle tourne sa tête de gauche à droite et ouvre les yeux pour me regarder. Ma

main se remet à bouger en elle et je me penche pour dévorer ses lèvres. Elle répond à mon baiser en posant une main sur ma nuque. Je la caresse en imaginant me mouvoir en elle. J'ai mal à force d'être excité.

– Ja...

Nayanka soupire et tremble sous l'effet de la jouissance. Je baisse mon slip et je me frotte contre elle. Elle bouge les reins, prête à me recevoir. Je caresse cette entrée bouillante que je ne rêve que de combler. Mais au lieu de la pénétrer, je m'éloigne et je me recouche de l'autre côté du lit. Mon corps est tout humide et je respire fort.

– Jalil ?

Je soupire en regardant le plafond dont je n'aperçois que des ombres.

– Je ne veux pas voler ce qui m'appartient. Je te prendrai le jour que tu te donneras à moi en acceptant que tu es mienne.

Nayanka pousse un petit cri de surprise. Je me retiens de la regarder, de peur de succomber définitivement à la tentation. D'imaginer ses beaux seins lourds et tendus, son ventre plat et ses cuisses qui cachent une fontaine dans laquelle je rêve de me baigner. Une sonnerie retentit dans la chambre et nous sursautons tous les deux. Je me redresse et je m'assieds au bord du lit. Nayanka se redresse en retirant son peignoir et protège son corps avec le drap.

– Je vais aller prier. Je peux utiliser ton salon ?

– B... Bien sûr. Oui.

– Merci.

Je fouille mon slip et je prends mes vêtements. Je me dirige vers la douche interne à la chambre. Allah soit loué pour cette journée qui commence. Chaque jour, j'avance un peu dans mes projets et bientôt je serai un homme

accompli et un chef de famille.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je coupe l'appel et je pose le casque sur la table. L'esprit ailleurs, je tapote sur la table du bureau du bout de mes ongles. Je tourne mon fauteuil vers celui de Nicaise.

– J'ai un problème.

– Je savais !

Elle bondit de son bureau et tire une chaise qu'elle met face à moi.

– Que savais-tu ?

– Que tu avais un problème ? Tu es bien silencieuse ces derniers jours. Dis-moi tout.

– Il y a un homme qui veut entrer dans mon mental en passant par mon...

Je lui pointe mon entrejambe et elle éclate de rire.

– Non ! Comment est-ce possible ?

– Je ne savais pas, merde ! Il veut me faire de ces trucs. Il veut absolument m'avoir rien que pour lui. Ce n'est pas parce que c'est lui qui m'a dépucelée qu'il doit avoir le titre foncier de mes fesses, quand même !

– Donc tu as revu ton premier gars ? C'est le père de ton fils, c'est ça ?

– Oui, soupire-je tristement. Comme il m'énervé.

– Pourtant à t'entendre, le feu est de taille lorsqu'il te touche. C'est toujours ainsi avec le premier homme qui a découvert notre intimité. Si tu n'es pas forte, chaque fois que vous allez vous croiser, il va écraser ton pistache (te faire l'amour) copieusement sans que tu ne réfléchisses. Mariée, célibataire, en situation compliquée, tu vas lui livrer les affaires avec un plaisir inouï. Dis-moi, il est beau ?

– Un peu trop. Mais n’imagine rien. Il ne peut plus rien avoir entre nous. C’est le père de mon enfant, c’est tout.

– Mais tu fantasmes grave sur lui.

– Nicaise !

– Calme-toi. Réfléchissons calmement. Tu dis que le mec veut te piloter. Mais il est comment ? Beau, friqué, sensuel, sexuel ?

Elle me regarde avec intérêt avec un grand sourire. Je souris sans répondre.

– Il est tout ça. Ce sera compliqué. Je te dirai de jouer à son jeu et il finira par se lasser. Les hommes cherchent sans cesse des jouets et quand il aura pris sa dose, il va se casser. Qui aimerait faire sa vie avec une femme comme nous ? Peut-être des inconnus, mais pas un homme qui nous connaît bien. Ce sont les insultes garanties.

– C’est vrai. C’est pour ça que je refuse de rêver. Ça ne sert à rien d’imaginer qu’il me verra un jour comme une femme normale. Je ne peux pas supporter un autre rejet, son mépris. Ça va me tuer.

– J’imagine. Lui en veux-tu toujours ?

– À mort ! Tu ne peux pas imaginer la honte, la peur quand je me suis retrouvée toute seule. Mon père m’a jetée dehors alors que j’étais enceinte. J’étais enceinte, Nicaise, et le mec a trouvé bon de m’abandonner pour s’enfuir avec ma meilleure copine. Tout le monde m’a trahi. Je ne peux plus faire confiance à un homme. C’est terminé. Le seul homme pour qui je me plierais en quatre restera mon fils. Je lui ai donné la vie et je m’occuperai de lui jusqu’à ce qu’il se suffise à lui-même.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Alors que je gare la voiture, un klaxon résonne devant le portail. Je descends et je prends ma mallette. La voiture vient se garer non loin de la mienne. Anisah en descend lentement. Elle arrange son pagne rose autour de son épaule et me sourit. Le chauffeur vient avec un petit sac.

– Assalamou Alaykoun, Frère Jalil. Je suis arrivée juste à temps. Ta mère te connaît vraiment.

– Wa'alaykounou salam. Que me vaut l'honneur de ta visite ?

– Je suis là pour cuisiner pour toi et voir où tu vis. Je ne t'ai pas vu de la semaine et...

– Et ?

Elle sourit sans parler. Elle prend le sac chez le chauffeur qui remonte dans la voiture et s'en va. Tout se passe au ralenti. Anisah et moi nous regardons. Elle prend ma mallette et fait référence.

– Allons-y. Je vais te faire couler un bain chaud.

9

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

– Aimerais-tu autre chose ?

– Non. Ça va.

Je détourne la tête vers le dossier que je fais mine de lire avec concentration. Pourtant je sens bien le regard d'Anisah sur moi. Elle est bien décidée aujourd'hui. J'ai déjà tout essayé pour la faire partir, mais elle me dit qu'elle a tout son temps. Elle est en vacances, c'est normal. J'aimerais tant profiter au calme de ma maison. La femme de ménage a déjà fait la cuisine, mais elle a gardé le repas au frigo sous prétexte qu'elle peut faire mieux. Comme elle l'a dit : « aucune femme ne peut me faire à manger quand elle est là ». Cette attitude des femmes me surprendra toujours. Quand elles se sont mises une idée en tête, il faut plus qu'un Caterpillar pour la leur retirer du crâne.

Je souffle enfin en entendant la porte du bureau se refermer. Le dossier atterrit de nouveau sur mes cuisses et je me caresse le crâne. C'est dur d'être vraiment rude avec elle. Elle est très belle et si douce, comparée à une certaine personne qui me rend la vie dure. La vie est un véritable

paradoxe vivant. Je me tue depuis des semaines à rassembler les morceaux de ma famille auprès d'une femme qui jure me détester tandis qu'une femme ferait tout pour terminer sa vie à mes côtés. Est-ce vraiment si sage de persévérer sur cette voie ? Ne serait-ce pas mieux de prendre ce que la vie me donne ? La première fois déjà ma famille n'était pas vraiment d'accord pour que je me lie avec Nayanka. Le souci principal était qu'en plus d'être notre femme de ménage, elle n'est pas musulmane. Cette fois, je n'ai pas d'excuse, elle ne veut pas de moi et s'obstine à faire n'importe quoi. Comme ça m'énerve ! Il faut que je trouve une solution à ce problème.

On sonne à la porte et je m'empresse d'aller ouvrir. Hors de question que celle qui s'est déclarée la fée de ma maison aille accueillir un de mes visiteurs. J'ai un sursaut de surprise en voyant qui se tient devant la porte. Je n'ai pas le temps de dire un mot que Mikhaïl me tombe dans les bras.

– Papa !

– Bonjour, mon fils. Bonjour, Nayanka.

– Bonjour, dit-elle en raccrochant son téléphone.

J'essaie de te joindre depuis une heure, mais ça ne passe pas.

– Mon téléphone est à la charge dans ma chambre.

– Je dérange ?

Elle m'observe avec attention, prenant le temps de glisser ses yeux sur moi. Il n'y a malheureusement pas grand-chose à voir. Je suis en T-shirt, pantalon en coton et sandales. Par contre, elle... Elle est sublime dans sa chemise avec sa culotte haute et très près du corps. Même quand je suis décidé à penser positif, elle ramène son corps de déesse et me pousse à avoir des pensées impures. C'est

fou comme je la désire toujours autant.

Je caresse la tête de Mikhaïl qui s'accroche à ma hanche.

– Papa ?

– Oui.

– On va jouer ? Je n'ai pas classe demain. Maman a dit que je peux venir te voir.

– C'est vrai ? demandè-je à Nayanka en la regardant dans les yeux.

– Il a insisté. Je n'ai pas pensé que ça pourrait te déranger. Juste une heure ou deux. Je viens le chercher tout à l'heure.

– Ça ne me dérange pas. Tu peux le laisser ici pour la nuit, si tu veux.

– Une autre fois peut-être, bien que je trouve que ce soit trop tôt pour ça.

– Je n'ai pas assez de temps pour me rattraper, Nayanka. Je peux très bien m'occuper de lui. C'est maintenant ou jamais. Sinon, je ne serai jamais apte à être le père qu'il souhaite.

– Ne discutons pas devant lui. J'ai un rendez-vous. Je vais devoir partir. Je reviens le chercher.

– Avec qui ?

– Quoi ?

– Ton rendez-vous.

Elle passe des mains de son ventre à ses hanches pour lisser un vêtement qui la moule déjà comme une seconde peau.

– Nayanka ?

– Crois-tu que je te répondrais un jour ?

Elle se détourne et s'en va en riant. Elle a déjà porté son téléphone à son oreille. J'aimerais bien la suivre, mais

Mikhaïl me tire déjà à l'intérieur de la maison. Nous nous rendons au salon et je l'installe.

– Papa, j'ai soif.

– Je vais te chercher à boire. Ok ?

Je me rends à la cuisine. C'est en voyant Anisah revenir de la cour que je me rappelle de sa présence.

– Que fais-tu ?

– Je cuisine pour toi comme je te l'ai dit.

– Tu n'en as pas besoin, Anisah. J'ai un visiteur et je serai trop occupé pour cela. Je vais l'emmener manger en ville.

Elle affiche une mine peinée et pose la bassine qu'elle tenait sur le sol.

– Mais pourquoi ? Je peux bien cuisiner pour vous. Je te promets que je peux. Donne-moi une chance et goûte mon plat. Tu vas aimer, Frère Jalil.

– Tu es en vacances, Anisah. Tu n'es pas ici pour travailler.

– Ça ne me dérange pas du tout. J'ai demandé la permission à Mama. Elle a dit oui. Je veux rester avec toi.

Je passe une main sur mon visage et la dévisage. Avec une expression faciale dans laquelle se mêle confusion et tristesse, elle regarde la cuisine, puis me regarde.

– Ok. Mais dans une heure, tu dois partir. Je vais sortir.

– Merci, dit-elle, sa bonne humeur soudain retrouvée. Je vais me dépêcher.

Je vais prendre à boire dans le réfrigérateur. En fermant la porte, je sursaute car Anisah est déjà derrière moi avec un plateau.

– Laisse. Je vais vous servir.

– Non, merci. Je m'occupe de tout.

Je pose les bouteilles de jus et je me saisis du plateau. Je vais chercher des biscuits dans une armoire et j'emporte le tout en prenant bien soin de refermer toutes les portes derrière moi. Mikhaïl sautille de joie en me voyant. Nous nous installons dans le canapé. Je me rappelle soudain que sa mère m'a dit avoir un rendez-vous et mon humeur s'assombrit. Pourquoi Nayanka ne veut-elle pas laisser la vie de débauche qu'elle menait pour se consacrer uniquement à moi ? Je peux tout lui offrir, mais elle me rejette. Est-ce moi qui ne la satisfais pas ? Depuis quand est-elle d'ailleurs si friande de luxe ? En regardant notre enfant babiller avec joie, je me demande vraiment si c'est lui qui a demandé à me voir ou elle a trouvé un prétexte facile pour se débarrasser de lui pour aller voir ses amants. Je n'aime pas du tout cette situation et je vais le lui faire savoir !

NAYANKA FANTA FIFEN

Après une lente manœuvre, je parviens à garer la voiture dans un coin qui n'est pas trop enclavé. Je regarde au loin et je distingue la forme d'un homme qui est assis dans une chaise basse en bois, au dossier basculé en position allongée. Avec des gestes lents, je ramasse son sac posé à l'arrière et je descends de la voiture que je verrouille. Je m'avance avec prudence sur le chemin de terre. Je sens les regards des voisins qui s'activent ça et là dans leurs coins de cour. Je monte sur la petite véranda.

- Bonjour.
- Bonjour, dit l'homme en se redressant.
- Ahmed est-il là ?
- Il doit être à l'intérieur.
- Merci.

Je m'avance vers la porte.

– Fanta, pourquoi me traverses-tu de la sorte ? Tu ne peux même pas prendre deux secondes pour parler avec ton père ?

– C'est aujourd'hui que tu te souviens de moi ?

Je le toise et j'entre dans la maison. Comme d'habitude, il pue l'alcool. Il est sûrement allé se saouler et son argent s'est évaporé dans les caisses du bar. Il est quasiment impossible de rencontrer mon père en journée à la maison. Aussi loin que je peux penser, cet homme passe plus de temps dans les bars et les circuits de vins traditionnels que chez lui.

Mes yeux s'habituent à la pénombre du salon poussiéreux et décrépi. Il vieillit par manque d'entretien et à cause de l'humeur lugubre qui règne dans cette maison depuis la mort de Maman. Elle faisait au moins des efforts pour qu'il y ait un peu de vie dans cette maison. Ces efforts ont malheureusement été en vain. Dès que la maladie a commencé à la ronger, je me suis battue pour que les choses essaient d'aller. Étant la deuxième enfant et la première et unique fille, j'ai tout fait pour soutenir ma famille, m'occuper de mes quatre petits frères. Mais rien n'y a fait. Quand elle a fermé les yeux après trois ans de souffrance qui m'ont arraché aux bancs de l'école, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. C'est, assise à même le sol dans la rue, dévastée par les larmes que Jalil m'a trouvée et a eu pitié de moi. Il m'a écouté lui raconter mes misères et il m'a proposé de m'aider. Sa mère cherchait une ménagère. Je n'ai pas hésité une seconde. Même comme parfois, je regrette cette décision...

– Il y a quelqu'un ?

Je frappe à la première porte que je rencontre. Il n'y a

plus de serrure depuis très longtemps. J'entends le bruit du clou qui est abaissé et la porte s'ouvre. Ahmed, qui avait la mine vexée d'être probablement tiré du sommeil, sourit en me voyant. Il me prend dans ses bras.

– Fanta ! Comme je suis content de te voir. Entre.

Nous entrons dans la chambre qui est un capharnaüm indescriptible. Il y a des choses qui ne changeront jamais.

– Je croyais que tu devais arranger cette chambre.

– Je l'ai fait après ton dernier passage, dit-il avec un sourire gêné. Mais tu sais que les autres ne sont pas aussi ordonnés que moi. Je vais arranger, ne t'inquiète pas. Assieds-toi sur mon lit.

Je m'exécute avec précaution. Je regarde mon frère qui se gratte le corps comme s'il ne s'était pas lavé depuis un moment. C'est une tique qu'il a depuis l'enfance. Je ris en le voyant.

– Tu ne changes pas, Ahmed.

– C'est toi qui changes, me répond-il avec un sourire admirateur. Tu deviens de plus en plus belle. Quand est-ce que tu vas m'emmener chez toi ? Je suis fatigué de vivre ici.

– Plus tard. Je veux que tu finisses d'abord ta scolarité. Tu es mineur et je n'ai pas le droit de te prendre chez moi. Papa n'acceptera jamais.

– Je sais, dit-il en soupirant de dépit.

– Je suis venue te dire que j'ai terminé de payer ta pension aujourd'hui. J'ai versé celle des autres. Qu'ils aillent à l'école si ça les intéresse. Comme Bouba et Soukéné n'y vont plus, ils se croient assez sages en les imitant. Je n'investirai plus mon argent dans leur soi-disant business dont on ne voit même pas un papier. C'est fini !

– Ne te fâche pas. Tu les connais. C'est l'atmosphère d'ici qui les pousse à ça. Il disent qu'ils sont prêts à tout

pour sortir de cette misère.

– Quelle misère que je n'ai pas connue ? Je me bats depuis pour vous aider. J'ai tout fait pour que vous ayez tous des diplômes. Si tes frères préfèrent être clochards, bandits ou je ne sais quoi d'autre, qu'ils n'accusent pas Dieu ou la vie demain. Maman et moi nous sommes sacrifiées pour vous, mais ce n'est pas votre problème.

– Ce ne sera pas toujours ainsi, grande sœur. Je te promets. Je ne sais pas comment tu fais. Tu m'as dit que tu gagnes à peine 100.000F dans ta société. Mais comment fais-tu pour payer ton loyer, tes factures et nos pensions scolaires ?

– Je fais...

Je soupire et je le regarde. Je caresse son bras en souriant.

– Je fais ce qu'une grande sœur doit faire pour ses frères. Je ne peux pas vous abandonner comme ça. Tout ce que je vous demande, c'est d'aller à l'école.

– Ça sera fait. Même comme c'est pénible, dit-il en s'étirant. Quand tu es resté loin des bancs pendant un moment, la tête durcit. Mais je ne lâche pas.

– C'est bien. Tout va bien ici ?

– Tu connais le système.

Je fouille dans mon sac et j'en sors 130.000F. Ahmed les prend et les compte. Il va immédiatement les cacher dans ses vêtements. J'attends qu'il revienne s'asseoir.

– Tu sais comment faire ?

– Oui. Je prends 50.000F pour nous trois. Je vais changer pour nos gouters et je paie le courant et l'eau. Je vais faire le marché demain. Je ne peux pas garder tout cet argent.

– C'est bien. Qui s'occupe de la cuisine ?

– La femme de Papa ?

– Quelle femme ?

Il tchipe, puis se met à rire.

– Dans ses alcools, il est tombé sur une femme du quartier à qui il a refilé une grossesse. Elle est venue s'installer ici, mais les bastonnades et la mauvaise vie l'ont poussé à perdre cet enfant. Mais elle ne lâche pas. Ça fait bientôt un an qu'elle traîne ici. C'est vrai que tu ne l'as jamais rencontrée.

– Heureusement que je ne viens pas assez souvent par ici. Je ne tiens pas à voir cela !

– Fanta, Papa peut bien refaire sa vie.

– Je n'ai jamais dit le contraire. Je ne veux juste plus traiter avec lui. Il est mieux de savoir qu'on est orphelin que d'avoir un père pareil. Je ne sais même pas ce que Maman avait vu sur lui !

– Ah ! C'était son choix.

Je jette un coup d'œil à ma montre et je me lève. Ahmed me suit au salon. Quand il aperçoit ma voiture, il s'extasie et court la caresser. Je sors sous la véranda.

– Fanta ! Viens. J'aimerais te parler.

Mes jambes me pressent de continuer mon chemin, mais je m'arrête. Je fais un pas dans la direction de mon père. Son odeur m'arrête pourtant. Je n'ai pas envie de vomir ou que cette odeur colle à mes vêtements.

– Ma fille, tu ne t'occupes pas de moi.

– Pourquoi devrais-je ?

– Je suis ton père, Fanta !

Je le regarde avec dédain, puis je détourne le regard en serrant mon sac contre moi. Il peut hausser le ton pendant mille ans que ça ne m'influencera pas.

– Tu ne t'intéresses pas à moi, mais tu veux prendre

ma place dans cette maison. Crois-tu que je ne sais pas ce que tu viens faire ici ? Tu viens monter mes fils contre moi ! Je n'aime pas du tout cela. Tu n'as pas à prendre des décisions sur leurs vies. Si tu as de l'argent, c'est à moi que tu dois le remettre et je déciderai de comment...

– Pour que tu le gaspilles dans la boisson ? Pour que tu hypothèques leur avenir comme le mien ? Jamais, tu entends ? Même une pièce de 25Francs venant de moi, tu ne verras pas. Pour profiter, il faut avoir investi et tu n'as jamais rien fait de tel. Dis ce que tu as à dire. Je dois partir.

– C'est à moi que tu t'adresses ainsi ? demande-t-il en frappant sur sa poitrine.

– Papa, c'est quand tu vois ma voiture que tu te souviens qu'un jour ta femme a donné naissance à une fille. Mais qu'as-tu fait pour moi ? Tu m'as chassé de chez toi. À ce jour, tu n'as jamais vu mon fils, pourtant j'ai tout fait pour te le présenter. Tu as rejeté ce bâtard qui t'a emmené la honte dans le quartier comme tu disais.

– Mais c'était avant. Les gens changent.

Il se lève en souriant et vient vers moi.

– Ma fille, je sais que tu es brave. Tu es tout de même de mon sang. Je suis fier de toi, car tu as su agir avec sagesse et récupérer ton homme. Je savais que tu saurais rebondir sur tes pieds. C'est pour ça que je n'ai pas accepté que tu tombes. Tu vois comment ta vie a changé maintenant qu'il est de retour. Il fera tout ce qu'il a promis. Il me l'a assuré.

– Mais de quoi tu parles ? Quel homme ?

– Jalil, le petit qui t'avait mis enceinte, répond-il en souriant. Il a bien grandi.

– Quel Jalil ? Où l'as-tu vu ?

– Ici. Il est venu me voir la semaine dernière. Je dis

toujours aux filles de ce quartier qu'on ne conçoit pas un enfant de n'importe qui. Il faut faire les enfants avec les riches. Ils sont bien éduqués et consciencieux. Même s'ils t'abandonnent, ils reviennent toujours un jour et bonjour la richesse. Jalil est un homme, un vrai. Il a bien mûri et il s'est assagi. Nous avons longuement parlé et je lui ai donné ma bénédiction. J'attends juste la date pour commencer à préparer le mariage.

– Mais... Je préfère ne rien dire.

– Qu'y a-t-il ?

Son discours m'agace. Mon téléphone sonne dans mon sac et je le sors pour lire le message.

« Mont Febe. Dans 30min. Ton ministre t'attend. Paiement complet »

« Je ne peux pas. Je suis occupée ».

J'envoie la réponse en reculant. Le regard de mon père ne me rassure pas.

« Si j'avais tes fesses, je m'y rendrais à ta place. Tu dois y aller. Il t'attend déjà ».

– Merde !

– Un problème ?

Je jette à peine un regard vers mon père en rangeant mon téléphone.

– Non. Au revoir.

Je me dépêche de retourner à ma voiture. Ahmed y est adossé avec des enfants du voisinage. Je prends congé et je m'en vais sous leurs regards admiratifs et rêveurs. Nul l'aurait cru que je pourrais atteindre ce niveau un jour dans ma vie. Nous avons tous grandi dans la misère, dans des conditions insoutenables. Rares sont ceux qui sortent

du lot, ou s'en sortent vivants tout simplement. En conduisant, je réfléchis au rendez-vous qui me tombe dessus. Je ne me suis même pas préparée. À la réception de l'hôtel, on m'indique la chambre et je monte rapidement. C'est dans le couloir que je me repoudre et je me rafraîchis. Je repère les gardes du corps au fond du couloir quand je range mon miroir dans mon sac. Je frappe à la porte et le monsieur d'une cinquantaine d'années vient m'ouvrir la porte. Je l'embrasse avec un sourire sensuel puis je m'éloigne d'un pas pour le jauger. Il me regarde avec gourmandise. Tiré à quatre épingles dans son ensemble veste bleu nuit, trop grand pour lui, il a vraiment l'allure d'un haut fonctionnaire de ce pays.

– Mr le ministre, on dirait que vous rajeunissez de jour en jour.

– Ah ! C'est avec de jolies femmes comme toi que la jeunesse se contamine. Entre, ma beauté. Tu m'as manqué.

J'entre dans la pièce et je vais m'asseoir sur le lit. D'une oreille distraite, j'écoute l'homme me raconter son dernier voyage en Europe.

– Tu sembles t'être bien amusé là-bas. Il n'y a rien pour ta beauté ?

Il me remet un sac rempli de cadeaux et une enveloppe d'argent. Il sourit fièrement pendant que je compte les billets.

– Je t'avais dit que tes problèmes ne sont rien pour moi. Un million n'est rien pour un homme comme moi. Sais-tu l'argent que je touche par jour ? Ce que je t'ai donné n'est même pas mon argent de poche. Tout ce que tu veux, je te donnerai.

– Merci, mon chou.

– Ah ! Ma beauté, je t'aime trop. Je veux qu'on aille à

Kribi dans trois semaines. Un weekend en amoureux. Je vais te gâter. Ça te plaira ?

– Bien sûr. Je suis déjà prête quand tu veux. Mais tu sais que ça a son prix.

– Je vais payer.

Je range l'enveloppe et je repousse l'homme sur le lit.

– Les bonnes choses commencent, commente-t-il s'allongeant confortablement sur le lit.

Je le déshabille en déposant de petits baisers sur sa peau. Je caresse son sexe déjà tendu et ça le pousse à gémir bruyamment. J'ouvre ma chemisette et je lui montre ma poitrine. La simple vue des formes de cette dernière manque de faire jouir le vieux monsieur en mal de plaisir. Je l'abaisse et je le prends dans ma bouche pour lui procurer encore plus de plaisir. Il s'accroche à mes cheveux au point de me faire mal.

– Bébé, je vais jouir. Continue, grogne-t-il en me regardant faire.

Des coups violents sont soudain frappés sur la porte.

– Nayanka !

Je sursaute, manquant de croquer le ministre par inadvertance.

– Nayanka ! Ouvre tout de suite cette porte !

10

NAYANKA FANTA FIFEN

- Nayanka ! Ouvre cette porte !
- Quel est le problème ?
- Rien, Chéri.

Je souris au ministre qui affiche une mine inquiète en fusillant la porte du regard. Les coups frappés dessus ne me rassurent pas du tout, mais il faut que je sauve la situation. Au cas contraire, je risque avoir de nombreux problèmes. Je souris en me redressant pour supplanter le corps du ministre.

– Ne t'occupe pas de ce qui se passe derrière cette porte. Je suis ici pour m'occuper spécialement de toi... Te détendre... T'exciter... Te faire plaisir pour que tu dormes cette nuit près de ta femme avec un immense sourire. As-tu envie qu'on continue ?

- Oui, répond-il avec empressement.
- Super. Rien que ce soir, je vais te donner un extra.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je lève la main pour frapper encore sur la porte quand une voix m'apostrophe.

– Eh ! Vous ! Que faites-vous là ? demande un homme en tenue qui s'approche en courant suivi de son collègue. Mon frère, on ne peut pas s'absenter une minute que des plaisantins viennent chercher leur mort sur votre terrain.

Ils s'arrêtent près de moi. Il s'agit de deux gendarmes en tenue. L'un enfourne un paquet d'arachides grillés dans la poche de son pantalon. Ils prennent une pose défensive en m'observant. Je les dévisage quelques secondes, mais je ne vois aucun intérêt à leur parler.

– N'essayez même plus de frapper sur cette porte. Portez vos pattes et dégagez très vite d'ici si vous ne voulez pas mourir ! menace le second gendarme. Êtes-vous fou ?

– Pourquoi devrais-je l'être pour frapper à cette porte ? Je viens chercher ma femme. On m'a dit à la réception qu'elle est dans cette chambre.

– Quelle femme ? Il n'y a la femme de personne d'autre que celle notre patron dans cette chambre.

– Écoutez...

– Non ! C'est vous qui allez écouter, car vous abusez de notre patience. Nous avons assez épilogué avec vous. Dans dix secondes, vous aurez une balle entre les yeux pour tentative de meurtre. Quittez ce couloir et même cet hôtel ! Si je vous vois près de mon chef, je vous promets de vous faire mal.

– Savez-vous qui je suis ? demandè-je, outré par son ton condescendant, à la limite insultant. Il ne faut...

– Monsieur, vous voulez vous blesser apparemment !

Les deux hommes m'empoignent avec force et me brutalisent pour me pousser à quitter le couloir.

– Ok ! C'est bon ! Laissez-moi !

Je les repousse en les fusillant du regard, puis je

m'avance vers les escaliers. Mes poings sont serrés par la rage. Je sens que je vais craquer.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je souris en refermant la porte. Le sachet cadeau est assez encombrant. Mais je veux bien le porter dix kilomètres durant. Il contient de véritables bijoux, des articles de grande valeur. J'ai été encore gâtée cette fois. Les gardes du ministre sont adossés sur le mur en face de la porte. D'un hochement de tête, je leur fais mes adieux. Je me hâte de descendre à la réception. J'aperçois Joseph qui revient de l'extérieur. Je le tire à côté, un billet plié dans la main.

– Merci, mon amie, dit-il avec bonne humeur. Je te sens heureuse.

– Je suis plutôt assez déçue. Comment peux-tu me plonger dans des problèmes ?

– Comment ça ?

– Quelqu'un est venu nous interrompre là-haut. À qui as-tu dit que j'étais ici ?

Il détourne son regard, gêné. J'ai beau le regarder, qu'il ne répond pas.

– Joseph, tu es mon ami et je ne t'oublie jamais quand je viens ici. Mais il ne faut pas aimer l'argent à ce point. J'ai toujours été loyal avec toi. Si tu refais cela, je te promets que je ne remettrais plus les pieds ici. Je vais aller dans d'autres hôtels où les concierges connaissent aussi bien leur métier que la discrétion.

– J'ai compris.

– Ok. Bonne soirée.

– À la prochaine.

J'acquiesce sans répondre. J'ai envie de lui crier dessus,

mais je m'abstiens de le faire pour garder des liens conviviaux entre nous. J'ai été à un cheveu de me retrouver dans une situation précaire. En marchant dans le parking, je sors ma clé de voiture. Il fait déjà nuit noir et seuls les lampadaires éclairent cet endroit désert. Mon pas ralentit quand j'aperçois une silhouette d'homme adossée sur ma voiture. J'avance à quelques mètres, puis je m'arrête. Jalil se tient la tête baissée vers le sol, les mains dans les poches. Son air pensif ne me dit rien qui vaille.

– Bonsoir.

Il ne bouge pas.

– Un problème ?

Il lève la tête et me regarde. Je soutiens son regard.

– Je vais prendre Mikhaïl et on rentre à la maison. Je ne vais pas abuser de ton temps. Où est-il vu que tu es ici ?

– Abuser... C'est le verbe idéal pour cette situation. Quel genre de mère es-tu, Nayanka ? Tu abandonnes ton fils pour aller jouer la pute ? C'est ça ton rendez-vous ? Aller te faire sauter dans un hôtel ? Tous ces hommes sont-ils plus importants que notre fils ?

– Où est Mikhaïl ? Je suis pressée.

– Ah ! Madame est pressée maintenant !

Il s'exclame en se redressant.

– Je croyais qu'il y avait une goutte de jugeote dans ta ciboule. Mais je me rends compte que le fait d'être restée trop longtemps seule ne t'a pas aidé. Tu es prête à tout... Merde ! Nayanka ! Tu me laisses avec notre fils pour aller coucher avec un autre homme !

– Tu n'as nul besoin de crier pour me parler. Je t'entends parfaitement. Ce que je fais de ma vie ne te regarde pas. Tu veux passer du temps avec ton fils, je t'aide à le faire. Si tu es déjà lassé de lui et plus préoccupé à me

suivre à travers la ville, je le garderais désormais à la maison où il a tous ses repères.

– Tu t’écoutes parler ?

Je le contourne et je déverrouille la voiture. Je dépose mon sac sur le siège passager et je m’installe derrière le volant. Nous nous regardons un long moment.

– J’attends toujours.

– Il est chez toi. Je croyais t’y trouver pour qu’on passe la soirée ensemble.

– Merci du geste. Je ne suis pourtant pas intéressée par ton intention.

Je ferme la portière et je démarre le moteur. Sous le regard de Jalil, je manœuvre et sors du parking. J’ai soudain un gros coup de fatigue. Tout le stress de ces dernières heures retombe sur mes épaules. Vivement que je touche mon lit et que je dorme.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je referme la porte d’entrée de la maison et j’avance à pas lents.

– Tu es enfin de retour.

Avec stupéfaction, je vois Anisah dans le cadran de la porte du salon. Elle me dévisage avec candeur, les traits déformés par la fatigue.

– Que fais-tu là ? Je croyais que tu serais déjà rentrée.

– Non.

Elle avance de quelques pas, puis s’adosse sur le mur.

– Je ne voulais pas déranger le chauffeur. Je voulais passer du temps avec toi, Frère Jalil. C’est pour ça que je suis venue au Cameroun.

– As-tu pensé à ta réputation, Anisah ? Tu ne peux pas rester aussi longtemps chez moi. Ça va faire jizzer les gens.

Tu aurais dû t'en aller depuis longtemps. Il est déjà 22h.

– Ta maison est grande. Je vais dormir ici. J'ai déjà prévenu Mama que les travaux ménagers m'ont retardé.

– Cette maison est à moi et non à ma mère. Je ne veux pas entrer dans vos manigances. Je veux juste faire ce qui est louable et honorable pour toi. Tu ne dois pas rester ici aussi longtemps. Je suis fatigué et j'aimerais me reposer. Je ne suis pas d'humeur à voir ou recevoir qui que ce soit en ce moment.

– As-tu un problème, Frère Jalil ?

Elle parle en s'approchant de moi, le front barré par une ride d'inquiétude.

– S'il te plait, cesse de m'appeler ainsi. Cela me donne l'impression d'être un vieux crouton. Nous sommes cousins. Nous n'avons pas besoin de tant de protocoles.

– Si je ne te donne pas du respect, toi mon futur époux, à qui le donnerais-je ? Que diront mes parents de moi ? Laisse-moi t'honorer comme tu le mérites.

– Merci.

Sa dévotion et tous ses actes de contrition flattent mon égo. Pourtant son insistance me met vraiment mal à l'aise. Je suis flatté de l'avoir là, mais la colère qui gronde en moi ne me permet pas d'agir de manière civilisée en ce moment. Je m'excuse auprès d'elle et je monte dans ma chambre. Je l'entends me suivre, mais je ne me retourne pas. Je vais vider ma vessie et me rafraichir le visage. Le miroir me renvoie une image crispée de ma personne et cela ne me plait pas. Je revois encore Nayanka sur le pas de ma porte et je grogne. Avec des gestes brusques, je ressors de la chambre. Comme je m'y attendais, Anisah est dans le couloir.

– Où sont tes affaires ?

– Dans le salon en bas.

Je m'y rends et je prends le sac. Elle sourit en suivant mes gestes, mais déchantant rapidement quand j'éteins la télévision et les lumières du salon.

– Où vais-je dormir ?

– Où tu le fais depuis ton arrivée. Je te ramène chez ma mère.

Malgré la déception qui s'affiche sur son visage, je lui montre la porte. Elle s'excuse et va dans la cuisine. Elle y change de chaussures, car c'est avec ses sandales en main et chaussée d'une paire de ballerines qu'elle réapparaît quelques minutes plus tard. C'est le silence complet durant tout le trajet jusqu'au domicile de mes parents. Je gare devant le portail et je vais ouvrir la portière. Je lui remets son sac.

– N'entres-tu pas saluer les parents ?

– Non. Tu leur passeras le bonsoir pour moi. Je vais y aller. Merci d'être venue me rendre visite.

– Tu n'as pas goûté à mon repas, dit-elle d'une voix presque inaudible. Je suis restée pour que nous le partagions ensemble.

– Je comprends. Mais ce sera pour une autre fois. Passe une bonne nuit.

Je remonte en voiture et je roule rapidement jusqu'au domicile de Nayanka. Je sais qu'il se fait tard, mais je n'en ai cure. Si je ne la vois pas, je ne sais pas de quoi je serais capable. Ma fierté a été bafouée aujourd'hui et je ne saurais digérer cet affront. Il semblerait bien que mes efforts aient été en vain. Pourtant, je refuse de m'avouer vaincue. J'attends un long moment après que j'ai sonné au portail. Vanelle, la nourrice de Mikhaïl, vient ouvrir et me regarde avec inquiétude.

- Bonsoir, dit-elle en me voyant.
- Bonsoir.
- Monsieur, Mikhaïl dort déjà.
- Je le sais. J’ai rendez-vous avec sa mère.
- Elle ne m’a rien dit. Elle est déjà dans sa chambre.
- Elle a dû simplement oublier. C’est elle qui m’a dit de repasser.
- OK.

J’ai enfin accès à la cour. J’attends qu’elle referme le portail, et peu après la porte d’entrée. Elle attend avec hésitation dans le couloir. Je lui fais signe de partir et je me dirige vers la chambre de Nayanka. J’ouvre la porte et je m’arrête dans mon élan. Nayanka se retourne en sursautant. Elle est en petite tenue, tellement sexy dans un ensemble de sous-vêtements d’un jaune tellement doux qu’il captive le regard.

– Mais... Jalil ? Que fais-tu ici ? Sors !

– Non.

Je referme la porte et je m’avance dans la pièce. Nayanka s’empresse de tirer un peignoir et de recouvrir son corps. Elle est scandalisée au point d’en trembler. Elle s’appuie sur la console de maquillage. Je m’assieds sur le lit et je la regarde. Les mains appuyées sur le lit, je contemple le spectacle de beauté qu’elle m’offre. Son peignoir lui arrive à peine à la mis des cuisses.

– Ta douche marche-t-elle ?

– Euh... bien sûr.

– Bien. Cherche une serviette propre, s’il te plait. J’ai besoin impérativement de me laver avant de dormir.

– Dormir où ? Mais Jalil, pour qui te prends-tu pour surgir ainsi sans cesse dans ma vie ?

– Pour ton homme.

Je me redresse et je retire mon polo. J'aime le regard d'intérêt de Nayanka sur mon corps. Je retire le démembré avec lenteur et je le pose près du polo sur le lit. Je me lève et j'ouvre la ceinture. On dirait que Nayanka retient son souffle à la manière dont elle est prostrée.

– La douche.

Elle pointe la porte à sa droite. Je passe près d'elle et j'entre dans la pièce. J'allume et je laisse la porte entrouverte. Je me déshabille entièrement et je fonce vers la douche aux carreaux bleu ciel avec des fleurs. L'eau est froide, mais bonne. Je me douche en chantonnant. Une fois terminé, je reste un moment, les pieds dans l'eau du bain à réfléchir. Je me décide à sortir de la salle de bain. Nayanka se tient toujours au même endroit. Elle se tourne et me regarde. Je passe une main sur ma poitrine et mon ventre, faisant mine de vouloir y repousser les gouttes d'eau qui s'échappent de ma chevelure et de mon cou. Je m'arrête pertinemment à la lisière de mes parties intimes. Le fait de contempler Nayanka qui me dévore du regard et n'hésite pas à fixer mon entrejambe m'excite de plus en plus. Je n'ai pas honte qu'elle me voit nu. Bien au contraire, j'ai besoin qu'elle sache à quel point je la désire.

– Tu ne m'as pas donné de serviette.

– Euh... Oui.

Elle reste un moment immobile, avant de se ressaisir et aller fouiller dans la penderie à gauche, près de la porte d'entrée. Elle me tend une grande serviette blanche et se retourne. J'essuie partiellement l'eau qui recouvre mon corps et je pose la serviette près de mes vêtements sur le lit. Je vais me coller à elle, prenant bien le soin de lui imposer la force de mon désir qui n'est plus à cacher.

– J'ai envie de toi.

Je repousse les mèches de sa coiffure et je pose des baisers dans son cou. Elle frissonne, toujours sur la défensive. Je passe mes mains autour de son corps et je les referme pour l'appuyer contre mon corps. Je nous balance avec douceur, la berçant au rythme de mon désir. Elle ferme les yeux et se tient la bouche légèrement ouverte. Je profite de ce moment de quiétude pour parsemer son visage et son cou de baisers. Je continue sur ses mains. Dans un mouvement lent, je la mène lentement vers le lit. Elle me regarde quelques secondes puis détourne la tête sur le côté. J'ouvre son peignoir et je repousse son soutien-gorge. Avec plaisir, je me saisis de ses seins dans chacune de mes mains et je les lèche, puis les suce sans oublier le petit bourgeon noir qui semble être le point déclencheur des réactions de Nayanka qui s'obstinait à jouer la morte en étant immobile. Elle bouge le corps, se frottant ainsi au mien qui la supplante.

Elle ne proteste pas quand je la débarrasse de son slip, mais elle ne m'aide pas. Je la soulève et je repose son bassin dénudé sur le matelas. Ses jambes se retrouvent posées sur mon corps et je me niche entre ses cuisses. Je me fais une place de choix entre elle. Avec lenteur, je m'introduis en elle d'un mouvement doux mais direct. Je m'avance avec l'intention d'y aller en douceur. Mais le milieu est si accueillant que je perds la tête au fil des coups de boutoir que je lui donne. Son bassin accompagne le mien comme il sait si bien le faire. Des souvenirs envahissent mon esprit et font grimper l'envie de me vider en elle. Je la retourne à quatre pattes et je reprends notre danse. Sans me retirer, je la débarrasse de son peignoir et du soutien-gorge qui pend lâchement sur sa poitrine.

– Aucun homme ne touchera plus jamais à ton corps.

Plus jamais ! Tu es à moi.

Nayanka gémit, les mains accrochées dans les draps. Je veux lui faire sentir la puissance de mon désir. Ses cris augmentent en fréquence, mais restent dans le domaine du respectable. Je la saisis et la met sur ses jambes, face à moi. Je la porte et dans un mouvement souple, je la fais descendre sur mon membre pour la prendre jusqu'à la gare. Je vois ses yeux tourner de plaisir. Elle a déjà la coiffure ébouriffée par le plaisir. Je m'arrête et j'attends qu'elle me regarde dans les yeux.

– As-tu couchée avec lui ?

Elle baisse la tête. Je lui donne un coup qui la fait trembler et l'emmène à me regarder.

– Je t'ai posé une question. T'es-tu donnée à cet homme dans cet hôtel ?

– Jalil, je...

– Oui ou non.

Elle détourne la tête, s'accrochant encore mieux à mon épaule. Je la soulève, me retirant presque d'elle. Nous nous mesurons du regard. Son visage se durcit. Frustration ou colère, je ne veux pas savoir. Je veux juste qu'elle me dise si l'animal qui n'a pas la classe de prendre soin d'elle et l'invite dans les hôtels l'a touchée. Un autre homme a touché ma femme.

– Non.

Sa voix me parvient comme un coup de délivrance. Je ris de bonheur.

– Il a de la chance. Je ne veux plus qu'aucun autre homme que moi pose ses mains sur toi. Tu es à moi. Je veux être avec toi. Je te le répéterai tous les jours. Quitte à ce que je laisse tout pour te suivre partout où tu iras, je le ferai. Si ce sont des envies de sexe qui te guident, je les

assouvirai. Si c'est de l'argent, je t'en donnerai. Mais ton corps m'appartient.

– Tu en demandes trop.

– Il faut voir grand pour avoir le meilleur de cette terre.

Je recommence à bouger avec une fougue renouvelée. Je sens les ongles de Nayanka enfoncés dans mon épaule. Qu'elle me marque et qu'elle me fasse sentir à quel point elle chavire. La jouissance ne m'arrête pas et je continue dans ma lancée. Je veux la marquer ce soir. Je veux que jamais elle n'oublie que cet espace laissé vide dans son corps, ne puisse être comblé que par moi.

NAYANKA FANTA FIFEN

– Madame Fifen.

Je m'arrête, le téléphone toujours en main, et je me retourne vers la direction de la voix. C'est une voix masculine. Il y a du monde sur la route. Un homme vêtu d'un ensemble en pagne se dirige vers moi. Je le regarde longuement sans le reconnaître. J'accepte tout de même la main qu'il me tend. Je range maladroitement mon téléphone dans mon sac. Mes frères et leurs éternels soucis financiers ne m'aideront pas à devenir riche.

– Monsieur, je ne vous connais pas.

– Si. Mais pas de face. Nous avons déjà discuté au téléphone. À propos de mon poste de télévision.

Je secoue la tête, perdue dans ses explications.

– Je suis Monsieur Mbami Gérard. Vous travaillez bien à MASTER ELECTRONICS.

– Oui.

– Vous m'avez conseillé à plusieurs reprises.

– Je m'en souviens.

– Bien. Comment allez-vous ?

– Bien, merci.

– Je ne vous imaginai pas aussi belle. Mais votre physique va parfaitement avec votre voix. Je suis bien heureux de vous avoir rencontrée.

– C'est gentil.

– Pourrais-je vous inviter à prendre un verre ?

– Une autre fois, peut-être. Je dois rentrer m'occuper de mon fils.

– Ah ! Excusez mon intrusion dans votre programme, s'exclame-t-il avec contrition, mais toujours souriant. Vous avez mon numéro. Appelez-moi dès que vous êtes disponible. Je m'en vais de ce pas acheter un appareil dans votre société.

– Vous serez servi avec professionnalisme comme d'habitude. Passez une agréable soirée.

– Merci.

En souriant, je m'éloigne vers l'arrêt de taxi en contrebas. Une voiture gare non loin de moi. Je m'approche et regarde par la fenêtre entrouverte. Jalil pianote sur son téléphone.

– Entre !

– Que fais-tu ici ?

– Nayanka, je ne suis pas d'humeur. Entre !

Je tchipe et le toise, mais il n'en saisit rien, le regard plongé dans son téléphone. Voyant que des gens nous regardent, je monte dans la voiture. Jalil conduit vite, les mains serrées sur le volant comme s'il était en colère. Il m'emmène chez lui. Une fois dans la cour, je refuse de descendre de la voiture. Il en descend et rentre avec ses affaires de bureau. Je reste assise. La chaleur me pousse à ouvrir la portière. Jalil réapparaît quelques minutes plus

tard, vêtu d'un pantalon et d'un démembré. Il vient prendre mon sac à main et son regard insistant me pousse à descendre. Il ferme la voiture et marche après moi vers la maison.

L'attitude autoritaire de Jalil m'énerve. Voilà une semaine qu'il me suit partout. Il vient me chercher à la sortie du bureau et passe la nuit chez moi. J'essaie de le chasser, mais il refuse. La tactique de Nicaise ne semble pas marcher. Plus les jours passent, plus il s'enfonce dans son manège.

La porte d'entrée refermée, je m'arrête. Le silence qui domine soudain dans le corridor m'emmène à me retourner. Jalil a posé mon sac à main sur la commode de l'entrée et il a retiré son démembré. Je le regarde se débarrasser de son pantalon.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je vais m'occuper de toi.

– Je n'ai besoin de rien.

– Si. De me sentir en toi.

– Tu es fou !

– Peut-être, dis-je sur un ton joueur. Au fait, après notre petite partie, nous irons dîner chez mes parents.

Pas ça ! J'écarquille les yeux tandis que Jalil s'avance vers moi et obstrue ma vue de son visage. Il m'embrasse en me tenant fermement le visage.

11

NAYANKA FANTA FIFEN

Je repousse Jalil avec violence. Le fait que je le toise longuement semble l'amuser au point de le pousser à rire.

– Qu'y a-t-il, ma dulcinée ?

– Épargne-moi de tes mots sulfureux. Je n'ai que faire de tes paroles pour m'endormir. Premièrement, tu m'emmènes chez toi sans me demander mon avis ou mon programme. T'ai-je dit que je n'avais rien à faire ?

– Tu semblais avoir tout le temps libre du monde quand tu avalais goulûment les paroles de cet opportuniste sur le chemin. Tu n'hésites pas à ramasser tes clients partout. N'as-tu pas de classe ? Ne sais-tu pas faire la différence entre un matériel de qualité et du vrac ?

– À qui parles-tu ainsi ?

– Toi ! s'écrie-t-il avec colère. Quel est ton problème ? Je fais tout ce qu'il faut pour que tu te sentes à l'aise et que tu sois heureuse. Je sacrifie mon temps et mon argent au risque de voir sans cesse mes émotions bafouées, mais tu n'en as que faire. Que veux-tu de plus de moi, Nayanka ?

– T'ai-je jamais demandé quoi que ce soit ? Tu es venu

tout seul et je t'ai dit clairement dès le départ : je ne veux plus de toi et de tes mensonges dans ma vie. Laisse-moi tranquille.

Il soupire, fait quelques pas en caressant son ventre, puis me regarde de profil.

– C'est ce que tu dis aujourd'hui en jouant la fière. Je vais te raconter une petite histoire. Sais-tu ce qui m'a ramené à toi ?

Je ne réponds pas.

– Je me suis rappelé d'une scène qui m'a marqué. C'était peu après notre cérémonie de mariage traditionnelle, la dot, durant les festivités. J'étais dans la cour avec ma famille, quand tu es venue et tu t'es arrêtée au loin pour me contempler. Tu ne cachais pas l'admiration que tu avais pour moi. Je suis venu à toi. Des larmes coulaient de tes yeux, mais tu souriais. Tu m'as remerciée de t'avoir rendue ton honneur et de te prendre pour femme. Je sais que nous devons nous marier quelques semaines plus tard, mais j'ai mal agi comme nous le savons tous. Jamais tout au long de ma vie je n'ai rencontré une femme aussi dévouée que toi. Aucune ne m'a montré que l'amour pouvait donner autant de force. Certes j'ai mal agi, mais il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis et je n'en suis pas un. Je reconnais mes erreurs et je veux ma femme.

Je le regarde en cachant mes mains qui tremblent sous l'effet de l'émotion. Chaque fois que je pense à cette soirée de dot, les souvenirs des jours qui suivirent remontent en moi et me rendent très triste. Je ressens encore les doutes, la peine et la rage d'avoir été lâchement abandonnée.

– Tu m'as trahie et tu crois que tu viendrais avec la bouche en cœur aujourd'hui et je te reprendrais à bras

ouverts comme si ce n'est que toi que j'attendais ? Je suis désolée, mais nous ne sommes pas dans un film de Hollywood. Ici, c'est la réalité. De l'eau a coulé sous les ponts et je ne suis plus la fille naïve qui te voyait comme un dieu de bonté et d'amour. Je sais quel est le personnage mesquin qui se cache en toi. Ton seul intérêt est ton fils. Je ne t'interdis pas de le fréquenter. Mais tu n'as pas besoin de moi. Continue paisiblement ta vie comme tu le faisais il y a peu.

– Non !

Jalil prend mon visage entre ses deux mains dans un geste désespéré. Ses doigts pressent ma peau avec force.

– Je t'aime et je te promets que je ne te laisserai plus jamais.

Il se penche et m'embrasse. Le choc me fige sur place. La chaleur que nos bouches échangent me ramène petit à petit à la vie. Il s'éloigne quelques instants plus tard, en glissant ses mains vers mes épaules, puis mon dos, pour coller nos corps. Mon cœur bat très fort alors que je scrute toutes les émotions qui passent sur son visage.

– Qu... Qu'est-ce que tu as dit ?

– Je t'aime, Nayanka. Tu devrais l'avoir compris depuis longtemps. J'ai mal de ne pas t'avoir près de moi sans cesse. Je ne veux plus vivre loin de toi.

– Non.

J'essaie de m'éloigner de lui, mais il me retient prisonnière de ses bras.

– Laisse-moi, Jalil. Je veux rentrer chez moi.

– Tu n'iras nulle part. Vanelle s'occupe très bien de Mikhaïl. Je compte bien faire ce que j'ai en programme. Je vais te faire sauvagement l'amour dans ce couloir, puis nous irons voir...

– Jamais plus je ne me retrouverais en face de ta mère !
Jamais !

Je tremble en parlant. Jalil me dévisage en fronçant les sourcils.

– C’est ta mère, mais elle me déteste. Elle n’a jamais accepté que nous ayons une relation ensemble. Tout s’est arrêté au moment opportun selon elle. Tout ce temps où je miserais, je venais parfois demander de l’aide chez vous, mais on me chassait comme une va-nu-pieds au portail. Elle est allée jusqu’à me verser de l’eau sale, Jalil ! J’étais enceinte. C’est de la cruauté pure ce qu’elle a fait.

– Oublie tout ça. Le plus important, c’est nous, dit-il avec désinvolture.

Je m’avance vers le mur de droite. Je m’y appuie de la main et je réfléchis. Je secoue la tête et soupire.

– Il n’y a pas de nous, commenté-je tristement. Ce n’est pas possible. Je serai toujours la petite fille pauvre, la ménagère qui a collé une grossesse au fils de riche voué à un avenir brillant que tu étais. Quoi que je fasse, rien ne changera cette situation.

– C’est moi qui décide et j’ai fait mon choix. Je ne vivrai plus dans le désordre parce que... Pourquoi trop parler d’ailleurs ?

Il baisse son slip et s’avance vers moi. Il entoure mon corps de ses mains et m’embrasse. Je sens une pression être relâchée sur moi. C’est en sentant le courant d’air que je me rends compte que Jalil a ouvert ma robe et détaché les agrafes de mon soutien-gorge. Je veux me débattre, malgré l’envie qui grandit en moi, mais il arrive à me captiver par de petites caresses qui me distraient. Ma robe tombe sur le sol, suivie de mon soutien-gorge. Il m’embrasse dans le cou en caressant mes seins. Il se baisse en poursuivant sa

conquête buccale. Je frôle un orgasme quand il lèche et suce les bouts de mes seins. Il le fait les yeux fermés. Sa descente se poursuit sur mon ventre, mon nombril jusqu'à la zone de tous les dangers.

– Jalil...

– Laisse-moi te donner du plaisir.

Mon string glisse sur mes cuisses et il est posé sur mes vêtements. Il soulève ma cuisse et la passe sur son épaule. Je m'appuie sur le mur non loin. Jalil souffle sur mon sexe et je frissonne. Je le regarde et comme s'il le sentait, il lève les yeux vers moi. Sa main se pose sur mon aine et se glisse vers l'intérieur de mes cuisses, là-haut le feu brûle avec une intensité incroyable. Les doigts se font un chemin dans l'amas de chair que forme mon sexe et caresse le petit bourgeon caché.

– Oh !

– Tu vas aimer.

Il se penche et pose les lèvres sur mes cuisses, les baisant avec une telle douceur qu'on croirait des caresses de papillons. Il continue vers l'intérieur et engloutit mon sexe, me coupant ainsi le souffle. La caresse est vraiment intime.

Même dans mon métier, il y a beaucoup de choses que je ne fais pas. La plupart des hommes viennent à moi pour ma beauté, pour être vue avec une femme qui a de la classe et du sex-appeal, pour se faire offrir des plaisirs et qu'on s'occupe de leurs corps – massage, caresses, baisers – et tout ce qui peut caresser et faire enfler leurs égos de mâle. Ils ne pensent pas très souvent à moi. Quand il faut faire l'amour, ils font leurs trucs, caressent à peine, trop focalisés sur la pénétration et leurs jouissances. Ça m'arrange car cela évite de créer des liens entre mes clients

et moi. C'est juste le boulot sans plus.

Mais ce qui se passe en ce moment en dessous de moi, c'est du plaisir pur. Jalil chouchoute ma foufoune, la caresse de la langue, me pénètre de deux doigts qui bougent lentement en simulant une pénétration. Je m'accroche sur le mur en geignant. Le plaisir est sournois et me ronge tout le corps. Jalil pose ses gestes avec une lenteur qui me pousse à vouloir poser les mains sur lui et lui rendre ses caresses.

– J'en peux plus.

– Je te pensais plus résistante que cela. Accroche-toi.

Jalil se relève sur ses jambes et me soulève pour me coller contre le mur. Pour garder un certain équilibre, je m'accroche à lui en roulant mes jambes autour de ses reins. Il me pénètre instantanément et bouge doucement en embrassant mon front, mes joues, puis mes lèvres. Je prends son visage et je dévore ses lèvres avec envie. J'ai envie de crier, tellement le plaisir est intense. Chaque fois que je fais l'amour avec lui, je transcende la limite du plaisir que je croyais avoir atteint. Je me sens incroyablement bien en ce moment. Le feu qui me consume emporte aussi avec lui Jalil qui me tient comme si sa vie en dépendait.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je soulève Nayanka et je la redescends sur mon sexe qui me fait mal à cause du plaisir. Je me refuse à jouir trop vite. Je veux pouvoir profiter d'elle. Je compte des chiffres incroyables. Je pense à des femmes affreuses, mais la jouissance me surprend et fait trembler mes reins. Je continue à bouger, sentant Nayanka qui se contracte autour de moi et me serre en elle. Je la détache du mur et je

la conduis dans le salon. Elle regarde autour d'elle avec inquiétude, surprise que je puisse la porter sans aucun souci. Je la pose sur le canapé et je la contemple. Elle referme les cuisses et détourne son regard.

– Tu es tellement belle... Quand je pense à ton corps, ça m'excite instantanément. Si tu pouvais savoir les endroits dans lesquels je me suis retrouvé avec une érection terrible juste à cause de toi. Que ça dure toujours. Je me sens si bien.

Je m'accroupis au bord du fauteuil et je ferme ses cuisses. Je laisse juste un petit espace pour me glisser dans la jolie fente qui m'appelle. Je soupire de bien-être en y pénétrant. Je grogne de plaisir au même rythme que les gémissements de Nayanka qui ne cesse de se tordre. J'attrape ses seins et je les caresse. Nayanka y pose ses mains et m'accompagne dans mes mouvements. Nos regards s'accrochent. Je ralentis mon rythme pour fondre mon âme à la sienne. Ce moment compte énormément pour moi. J'ai besoin de cette fusion avec elle. J'ai besoin d'être sans cesse avec elle. Je la veux tout le temps.

Certaines nuits, je grogne de frustrations en pensant à la bêtise qui m'a emmené à la quitter. Si j'étais resté avec elle, même en vivant à l'étranger, je me serais occupé de mon fils. Jamais Nayanka ne serait tombé dans la prostitution. Jamais d'autres hommes n'auraient goûté à son corps. J'ai été le premier homme à la savourer. Je devais être l'unique et le dernier. Tout est de ma faute. Mais il n'est pas trop tard pour rattraper le coup et tenir mes promesses.

Je penche vers elle et je lis l'émotion qui envahit son regard. Elle est au bord des larmes.

– Je t'aime, murmure-t-elle. Je t'aime tellement, Fanta.

– C'est... Ça fait longtemps que tu ne m'as pas appelé comme cela, dit-elle avec gêne.

– Je ne voulais pas te voir comme tout le monde. J'ai toujours su que tu étais un joyau, bien avant d'avoir la chance de te faire l'amour. Te souviens-tu de comment ça a commencé ?

– Est-ce que tu crois vraiment que c'est le moment de parler de tout cela ? demande-t-elle en grimaçant.

– Peut-être... peut-être pas. Mais certains soirs, je revis ce moment très chaud. Quand je t'ai prise comme un voleur dans les toilettes. Si je m'attendais à te rencontrer toute nue ce jour-là, je ne me serais pas épuisé au sport. Je t'aurais prise encore et encore.

– Jalil ! J'étais vierge. Ce n'était vraiment pas drôle de se faire dévierger de la sorte. Tu m'as traumatisée. Jalil !

Je sursaute parce qu'il s'est enfoncé bien loin. Il chantonne de joie et me fait un clin d'œil.

– J'étais peut-être maladroit la première fois, mais j'ai su t'amener à aimer que je vienne te surprendre. Je suis fou de toi et je sais que ce que j'éprouve est réciproque.

Elle détourne son visage et regarde le bout du fauteuil. Je reprends ses seins dans mes mains et je joue avec les bouts. Elle est très sensible à ce niveau et réagit instantanément en bougeant les reins. J'en profite pour accorder nos mouvements et la prendre avec douceur. Je la porte et nous allons nous installer sur le tapis qui est posé devant la télé. Je l'installe au-dessus de moi et l'invite à passer les mains autour de mes épaules. Nous nous embrassons en faisant l'amour. Mon cœur se gonfle de fierté. Je me sens complet avec elle, en elle. Je suis à ma place. La jouissance nous emporte au même moment, scellés pour la vie.

– Je t’aime trop.

Elle me regarde, puis baisse la tête. Je la relève en tenant son menton du bout des doigts.

– Je t’aime et je ne cesserai de te le répéter jusqu’à ce que tu l’entendes en boucle dans ta tête, même dans ton sommeil. Cette fois, je ne reviendrai pas sur mes paroles. Je resterai avec toi. Et notre enfant, nous l’éduquerons ensemble, main dans la main.

– Nous le faisons déjà en ce moment. Ta présence lui apporte un certain équilibre.

– Cet équilibre est encore assez fragile. Il a besoin de nous au quotidien. Il doit grandir comme tous les enfants de son âge. En y pensant...

Je m’interromps et pose des baisers à la naissance de son cou. Nayanka gémit. Son corps tremble. En cet instant où la fatigue me gagne, je sens l’excitation faire gonfler mon sexe en elle. Je sens que c’est reparti pour un tour. Je la soulève légèrement pour me retirer d’elle, puis je la pénètre à fond, les yeux dans les yeux.

– Je veux que tu arrêtes immédiatement la pilule. Tu n’en as plus besoin.

Le corps de Nayanka se raidit et elle me dévisage avec stupeur.

– Qu’est-ce que tu viens de dire ?

– Arrête la pilule. Ce n’est pas bien compliqué à comprendre.

Je caresse son front et repousse des mèches de ses cheveux. En me portant un coup, elle frappe ma main et la pousse au loin.

– Qu’est-ce qui te prend ? De quoi parles-tu ?

– Je t’ai vu la prendre tous les soirs à 23h piles. Je veux que tu arrêtes. Il est temps que nous fassions un autre

enfant. Quel âge as-tu ?

– Bientôt 30ans, répond-elle avec agacement. Qu'est-ce que ça a à voir avec ta dernière lubie ?

– Ma dernière lubie, comme tu dis, est une phase simple dans un couple normal. Je ne veux pas qu'il y est un grand écart entre mes enfants. Avec toi, j'en veux plusieurs, dis-je en souriant.

Nayanka se détache de moi et se lève, toute paniquée. Elle se tient près du canapé et me dévisage durement.

– Je crois que toute cette histoire va déjà un peu loin. Faire l'amour, je peux encore tolérer. Mais aller plus loin ? Non.

– C'est ce qu'on verra. Tu seras la première à être heureuse de porter à nouveau notre enfant.

Elle secoue la tête. Je me lève et vais vers elle. Elle essaie de me repousser des mains. Mais avec ses gestes, elle ne parvient qu'à se retrouver de dos contre moi. Je la plie vers le fauteuil et sans préambule, je la pénètre. Elle pousse un long cri et se tourne pour me regarder. Je frappe sa fesse en riant.

– Tu as un goût d'enfer.

Un bruit de voix étouffée nous distrait. Nous regardons vers la porte et avec surprise, je vois ma mère qui m'observe avec dégout. La main devant la bouche, elle bloque le passage à Anisah de la main.

– Jalil ! Que fais-tu d'aussi sale ? murmure-t-elle. Anisah, retourne au couloir.

– Oh non ! s'exclame Nayanka.

Nous nous séparons et cachée contre moi, elle regarde aux alentours à la recherche d'un objet pour se couvrir. Je la tiens contre moi.

– Mama, je te demanderais de m'attendre dehors un

moment. J'ai des choses à terminer.

– Jalil, qui est cette prostituée, cette femme sans vergogne avec qui tu donnes en spectacle ? demande la mère, furieuse. Les femmes de cette ville n'ont plus aucune morale. Non mais c'est terrible !

– Mama, tu n'as pas annoncé ta venue. Tu me déranges là. Sors !

Le ton autoritaire de Jalil l'emmène à quitter la pièce. Elle s'en va en jurant en arabe. Je reconnais certains mots qu'elle aimait employer pour me rabaisser quand je faisais des erreurs durant le travail. Je sens le corps de Nayanka relâcher un peu de tension quand la porte d'entrée de la maison se referme. Elle se dépêche de courir vers le couloir et de ramasser ses affaires. Elle s'enfuit à l'étage. Je me vêts et je sors de la maison. Ma mère se tient sur le perron. Son visage est l'expression de la colère. Près d'elle, Anisah sanglote. Ma mère me repousse et rentre dans la maison. Elle regarde autour d'elle et claque la langue. Je vais vers elle.

– Que se passe-t-il ici ?

– Jalil, j'ai honte d'être ta mère ! J'ai vraiment honte à cause de tes agissements. Comment as-tu pu agir avec autant de légèreté ? Emmener une autre femme chez toi quand tu as une fiancée. Anisah est venue pour être avec toi. Au lieu de cela, tu t'amuses avec une fille de petite vertu. Jalil, tu n'es plus un enfant ! Tu es un homme responsable ! Je n'attendais pas un tel acte de ta part. Excuse-toi tout de suite !

Je regarde autour de moi et je pouffe de rire.

– M'excuser de quoi ? Je suis chez moi et je fais ce que je veux.

– Tu dois des excuses à ta fiancée. Regarde comment

Anisah est dévastée depuis qu'elle t'a vue ! Au lieu de te consacrer à une femme pieuse et attendre le jour de votre mariage pour qu'elle t'offre ce qu'elle a de plus cher, tu vas t'amuser avec une... Oh ! Si ton père était là, il t'aurait maudit. Il s'en est fallu de peu pour qu'il m'accompagne pour venir te voir. Nous voulions aller prier ensemble avec le reste de la famille. Tu n'es même pas venu à mon repas.

– J'étais occupé.

– Je ne veux plus rien entendre !

Des pas se font entendre. Nayanka descend les escaliers avec des lunettes noires. Elle a relâché ses cheveux autour de son visage qu'elle tient baissé le plus possible pour recouvrir ce dernier.

– Maman, je...

– Jalil, j'y vais, m'interrompt Nayanka en arrivant près de moi. Bonne soirée à vous.

– Je ne veux pas de vos vœux de fille de rue ! s'exclame ma mère.

Ma mère se détourne de Nayanka pour regarder Anisah. Mama va la prendre dans ses bras et la berce. Anisah a l'air d'un oiseau blessé, recroquevillé contre un mur de la maison. Nayanka passe derrière moi et évite de justesse que je la prenne par les hanches. Alors qu'elle s'avance vers la porte, ma mère reprend la parole.

– Tu dois t'excuser de cet affront envers ta fiancée, Jalil. Il en va de l'honneur de notre famille.

– Mama,...

– Ton père et moi devons nous rendre à Garoua dans deux jours. Tu vas te racheter en t'occupant d'elle jusqu'à son départ. Sa mère est d'accord pour qu'elle reste avec toi. Vos liens ne pourront que se renforcer si vous passiez vraiment du temps ensemble. Il est temps de fixer la date du mariage.

Une exclamation de surprise me distrait. Je me tourne vers la porte. Nayanka se trouve au pas de la porte. Elle s'est tournée et a abaissé ses lunettes pour regarder la scène qui se déroule dans le couloir. Son visage fermé et la manière avec laquelle elle serre son sac à main ne me disent rien qu'y vaille.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je regarde la jeune femme emmitouflée dans les bras de la mère de Jalil, puis je regarde ce dernier. Je vois bien son visage blême quand il rencontre mon regard et j'avale de la salive à travers ma gorge nouée. De dépit, je secoue doucement la tête. J'expire longuement et je reviens sur mes pas, tête baissée. Jalil absorbe chacun de mes pas vers lui et me réceptionne contre lui quand je me colle contre sa poitrine pour déposer une bise sur chacune de ses joues, puis un baiser sur ses lèvres. Je tiens son cou et je lui caresse la nuque. Son regard est fiévreux quand nos lèvres se séparent, tandis que le mien est très froid.

– Bon après-midi... Chéri !

Des bruits étouffés viennent du coin dans lequel se tiennent la mère et la jeune femme. Je me détourne et je marche droit vers la porte. Le choc passe rapidement et la mère de Jalil se met à jurer et maudire la fille de petite vertu en arabe. Ces mots transpercent mon cœur, comme ils le faisaient à l'époque. Mais aujourd'hui, j'ai la force de ravalier ma peine et de marcher droit devant moi.

En route pour la maison, je décide de changer de direction et je vais plutôt du côté de Dakar. J'entre dans le quartier et je gare devant un portail. Le gardien, toujours aussi curieux, vient à ma rencontre et m'ouvre avec joie. Je monte deux étages et je frappe devant la lourde porte en bois. Une voix féminine chantante précède les pas de Nicaise. Elle ouvre, vêtue de sa tenue de sport et couverte de sueur.

– Entre, ma chérie. Je termine mes exercices et je suis à toi.

– Ok, dis-je en marchant à sa suite.

– J'ai un rencard dans une heure. Je veux être prête pour briser les reins du vieux père qui ose me manquer de respect avec son argent. Il prend...

Nous sommes déjà dans le salon. Nicaise se positionne devant son écran de télé qui couvre une grande partie du mur et se baisse pour ramasser des petites altères posées sur le sol.

– Il ose payer 100.000F pour deux heures avec moi. La dernière fois, il n'a même pas tenu dix minutes sur moi. Du haut de ses 60ans révolu, je ne sais pas ce qu'il espère faire sur une femme.

– Surtout une qui a le sang chaud comme toi.

Je m'assieds dans le canapé et je pose mon sac à main sur le siège. Je croise le regard moqueur de Nicaise.

– Entre nous deux, qui a le sang plus chaud que l'autre ? Depuis que tu as redécouvert garçon en ton... Je ne sais même pas comment il s'appelle... depuis qu'il est revenu en force dans ta vie et te touche correctement, tu es devenue plus souple. Je suis sûre que tes clients apprécient les positions que tu leur montres... Tes dernières acquisitions au lit.

Elle pouffe de rire.

– Tu es malade, Niki ! Jalil ne me fait rien qu'un homme ne m'a pas fait avant lui. L'homme c'est l'homme. Ils montent tous sur toi, font leur besogne et dégage. Est-ce lui qui a inventé le sexe ou qui le réinvente ? Il ne fait rien de fameux.

Nicaise bouge au son de la musique de la télévision, puis s'arrête tout d'un coup.

– J'ai bien envie de voir cet homme. Il doit être exceptionnel pour que tu lui consacres autant tes pensées.

– T'ai-je dit une telle chose ? Je ne fais que mettre en application ce que tu m'as suggéré et je suis ici aujourd'hui pour te dire que cela ne semble pas marcher. Je n'ai pas l'impression qu'il va se lasser. Le pire est que le salaud est déjà fiancé. Toutes ses belles paroles, toutes ses promesses de mariage et de vie de famille...

Je soupire et secoue la tête en serrant mes poings.

– Il est encore revenu pour me mentir et m'endormir. Mais jamais je ne lui laisserais la latitude de me ramener dans la boue.

– C'est une chose impossible au point où nous en sommes.

Nicaise pose les altères sur le sol en poussant des cris de douleur. Elle éteint l'écran de télé qui nous emmenait à parler très fort. Elle marche vers moi, tire sur le bas de son micro-short qui recouvre juste les boules de ses fesses. Elle s'assied sur le sol et se déchausse. Perdue dans mes pensées, j'entends encore les insultes de la mère de Jalil siffler dans mes oreilles.

– Tu sembles en peine, mon amie.

– Qui ne le serait pas à ma place ? demandè-je en lui faisant face. Ce n'est pas une histoire à prendre à la légère.

C'est le père de mon fils. Il sait beaucoup de choses sur moi. Me donner à lui pour le chasser, c'est lui donner l'accès à mon âme, lui donner la possibilité de pouvoir me faire du mal. Je ne conçois pas qu'il fréquente une autre femme parallèlement à... ce que nous faisons tous les deux.

– N'est-ce pas ! s'exclame-t-elle narquoisement. Tu joues maintenant la jalouse.

– Je ne suis pas jalouse. Je tiens juste à préserver ma vie et ma réputation. Je ne partage pas.

– Dis une femme qui couche avec tout ce qui est plein aux as, commente-t-elle en riant. Nayanka, cesse de jouer à la prude. Avoue juste que tu es blessée par son attitude. C'est normal. Il doit être vraiment beau gosse pour avoir autant de succès.

Je la fusille du regard en serrant les lèvres et elle éclate de rire. Elle tapote sur ma cuisse. J'aimerais bien être à sa place, assise sur le tapis, détendue. Mais je n'ose pas me déchausser. Je suis déjà partie comme une voleuse du domicile de Jalil et cela m'a laissé des frustrations.

– Bref, dit Nicaise en se ressaisissant. Laissons un peu le dossier de ton séducteur polygame – parce que je suis convaincue qu'il va t'épouser. Parlons un peu affaires. Tu as beaucoup travaillé ces derniers mois. Nos comptes sont au vert et ça me ravit. Peut-être pourrions-nous avancer les délais pour arrêter notre petite affaire ?

– Ça m'arrangerait, dis-je, plongée dans mes pensées. J'ai besoin de temps. Je veux me consacrer au maximum à Mikhaïl. Surtout avec le retour de son père qui a chamboulé tout à son univers. Je ne sais pas si je peux vraiment évoluer dans la société et avoir certains avantages qui me permettent de vivre au même niveau que je fais

présentement. Mais je l'espère vivement. Raison pour laquelle, je prends mon travail vraiment au sérieux contrairement à toi qui couche avec tous les braguettes en chaleur.

– Est-ce donc de ma faute s'ils me désirent ?

Elle rit en se frottant le menton.

– Tu n'as pas idée comme c'est exaltant de se faire prendre devant une photocopieuse. Ça a un de ces vieux goûts... Après le mec t'invite à manger du pain œufs bouillis sardine pour te montrer son degré de pauvreté, ajoute-t-elle avec dédain. Ils sont trop pauvres là-bas. J'irais sûrement voir ailleurs dès que l'occasion se présentera.

– C'est un choix.

– Et notre affaire ? Je t'ai virée ton dû comme prévu. Le ministre a déjà fait son paiement pour votre weekend. J'ai enlevé 10 % comme d'habitude.

– Pas de soucis. Mon banquier est très heureux en voyant le compte épargne de mon fils. Il ne souffrira jamais comme j'ai eu à le faire. Grâce au sénateur Ngoko, mes deux chantiers avancent bien. L'immeuble de location est presque terminé. L'école est déjà assez avancée. Je suis satisfaite pour le moment, bien que je ne puisse pas vivre aussi luxueusement que toi.

– Lâche-moi un peu ! Tu n'es pas mieux que moi. Ta maison est payée pour deux ans. Je ne sais pas ce que tu as entre les cuisses pour que les hommes fassent tout ce que tu leur demandes.

– Ne penses-tu pas que je le demande gentiment ? C'est très simple.

– Va te faire foutre ! Tu me prends pour ton enfant ?

Je ricane et elle me repousse. Elle se redresse sur ses jambes et fait des flexions.

- Je dois aller me préparer pour ma sortie.
 - Je vais y aller, dis-je en prenant mon sac. J'ai une sortie demain soir.
 - Je sais. Dis à ton chéri de *MTN* de nous envoyer du crédit de communication. À quoi nous sert-il ?
 - Tu as déjà son argent.
 - Je veux tout ! Je n'ai pas un fils de riche qui me court après.
 - Il est fiancé. Ne m'as-tu pas entendu ? Il appartient à une autre.
 - Si tu le laisses passer...
- Elle me fait un clin et prend la direction de sa chambre.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

- Vivre dans la débauche est très loin de ce que ton père et moi avions prévu pour toi.
 - Je ne vis pas dans la débauche, Mama.
 - Ne me contredis pas !
- Ma mère claque de la langue et me toise avec sévérité.
- Tu as toujours été obstiné dans le vide. Si et seulement si tu pouvais nous écouter et appliquer nos conseils, tu serais un homme heureux et épanoui aujourd'hui.
 - Mais pas libre.
 - Qui a dit une telle chose ? Anisah ! Apporte-nous ce thé ! Nous allons rater l'heure de la prière.

Anisah entre dans le salon chargée d'un plateau. Elle se meut avec légèreté et habitude. L'après-midi passé chez moi lui a donné une assurance sous mon toit que peu de femmes ont eu. Depuis le départ de Nayanka, elle s'est calmée, rassurée par ma mère et elle joue désormais à la

fiancée toute brave et dévouée. Je l'observe sans rien dire. Elle sert le thé et nous remet les tasses. Je fais mine de tremper mes lèvres dans la mienne, sous le regard inquisiteur d'Anisah qui se hâte de baisser les yeux quand je croise son regard. La tasse rejoint la table près de moi. Je me redresse dans le fauteuil et je regarde ma mère qui converse agréablement avec Anisah. Elles semblent très complices.

– Mama, je voulais qu'on parle de ta suggestion de tout à l'heure. Je passe sur le fait que tu arrives chez moi sans prévenir et...

– Je suis ta mère et je fais ce que je veux, Jalil. Allah m'a béni avec de nombreux enfants. Je t'ai donné la vie et les moyens d'être ce que tu es aujourd'hui. Ne me fais pas croire que l'argent te soit monté à la tête au point où tu en aurais oublié le respect. Tu devrais t'estimer heureux que je laisse mon foyer et mon mari pour venir chez toi et accompagner ta fiancée. Elle m'a dit que tu veilles soigneusement à sa réputation.

– Je ferais la même chose pour mes sœurs.

– Et c'est très louable de ta part, commente ma mère en riant. Tu feras un bon mari. Mais ne t'inquiète pas des détails. Tous les arrangements sont déjà faits. Nous savons que les jeunes d'aujourd'hui aiment passer du temps ensemble. Ça renforcera les sentiments entre vous.

– Mais Mama, tu ne m'écoutes même pas !

Elle me regarde avec étonnement. Je me lève et je fais quelques pas dans la pièce. Un coup d'œil à l'horloge me rappelle que nous avons peu de temps devant nous pour discuter davantage.

– Mama, je suis assez grand pour faire mes choix. Je vais prendre femme cette année et fonder ma famille. Mais

laisse-moi gérer les choses à ma manière.

– Je veux une belle-fille qui soit belle et posée ; une femme qui remplira ta maison d'enfants.

En parlant, elle regarde Anisah. En esprit, je vois Nayanka qui câline son fils. Je me lèche les lèvres. Je monte changer rapidement de tenue pour enfiler un boubou et je vais prendre mes clés dans l'entrée. Mama et Anisah sont déjà confortablement installées dans le canapé et discutent avec bonne humeur.

– Je ne tiens pas à être en retard à la prière. Vous venez ou pas ?

Elles s'empressent de ramasser leurs affaires. Mama pousse Anisah à marcher tout près de moi. Je fais mine de ne pas voir leur manège. Il faut avouer que le parfum d'Anisah est très doux et musqué comme j'aime. Je lui demanderai comment elle fait pour toujours sentir aussi bon.

*

* *

Je frappe à la porte de la chambre. Les poings serrés devant ma poitrine, je regarde la porte devant moi avec insistance. Le temps semble long jusqu'à ce que le battant soit déverrouillé. Nayanka apparaît dans mon champ de vision. Elle relâche le poignet de la porte pour fermer le peignoir qu'elle porte et me cacher la vue sur sa poitrine dénudée.

– Oui ?

– Bonsoir, Chérie.

Elle me regarde sans me répondre. Son expression fermée ne me motive pas vraiment. C'est très loin de

l'accueil chaleureux auquel je m'attendais.

– Tu es rentrée depuis ?

– Jalil, tu n'es pas ici pour parler de la pluie et du bon temps ! dit Nayanka d'un ton sec en attrapant la porte de la main. Que veux-tu ici ? Tu n'es pas avec ta femme ?

– Si !

– Espèce de goujat !

Elle tente de me claquer la porte au nez, mais je la retiens. Je pousse le battant et force mon entrée dans la chambre. Nayanka s'en va, les bras serrés autour de son corps. Elle a l'air très mal. Je le vois à travers la carapace qu'elle s'est forgée. Je peux lire toute sa peine et cela me met très mal à l'aise.

– Je suis avec ma femme. Je suis où je dois être.

Elle se tient toujours de dos, refusant de me regarder en face. Sa voix est très basse quand elle prend la parole.

– Arrête, Jalil...

– Quoi ? De t'aimer ?

Je m'avance vers elle et pose ses mains sur ses épaules.

– Cesse de me bercer avec tes mensonges, murmure-t-elle. Je ne te demande rien. Restons-en au strict nécessaire. Tout ce que j'attends de toi est que tu t'occupes de ton fils. Je ne veux rien de plus.

– Je te veux.

Elle se retourne d'un seul bloc et me regarde durement.

– Toujours aussi gourmand et égoïste ! Tu veux tout sans te soucier des autres. Va rejoindre ta mignonne poupée chaponnée par ta mère. Laisse-moi mener ma vie de débauche en paix. Je ne veux rien avoir à faire avec toi.

– Tu es ma femme et je te prends comme telle. En me lançant à ta recherche, je savais quelle vie tu menais et je

sais que je te ferais changer en reprenant la place qui m'est due à tes côtés. Si tu aimes tant le sexe, je te ferais l'amour tous les jours de notre vie. Je mourrais même en toi. Mais je ne te lâcherai pas.

- Tu es un lâche, dit-elle avec dédain. Tu joues à l'alpha male devant moi et pourtant tu restes le gosse chialeur que tu as toujours été dès que ta mère te parle. Tu l'as laissée m'insulter sans me défendre. Tu es un...

- Calme-toi ! Elle nous a surpris en plein ébat. Crois-tu que je pouvais réfléchir décemment alors que j'étais au bord de la jouissance ? demande-t-il d'un ton taquin. Je ne pensais qu'à ton corps et tes cuisses lisses... et...

Je passe la main sur ses épaules et j'empoigne ses seins en me serrant contre elle. Elle frissonne et baisse la tête.

- Rien ne compte plus que toi pour moi. Ta présence est essentielle pour moi. Tu me rends fou. Sais-tu ce que cela veut dire ?

Elle me repousse en détachant mes mains qui se retrouvent orphelines.

- Je ne veux pas savoir. Ça ne m'intéresse pas. Rentre chez toi. Je veux dormir.

Elle s'en va vers la douche. Je me déshabille et je la rejoins. Elle est appuyée sur le lavabo et regarde son reflet dans la glace. Elle m'observe l'approcher et me tenir derrière elle. À travers ce miroir, elle peut voir comment je la dépouille du peignoir qui m'offre une vue de choix sur son corps. Elle porte un petit string rose qui m'excite encore plus. Je sens mon sexe se tendre encore plus entre ses fesses. Elle baisse la tête et je parsème son cou de baisers.

- Non... Je ne... veux pas.

- Si.

- Non.

– Tu me veux. Ton corps me veut.

J'écarte ses jambes et je la pénètre avec lenteur. Une fois en elle, toutes mes bonnes résolutions de contrôle s'envolent. Mes reins se bougent tout seuls. Nos corps s'emboîtent pour ne former qu'un seul. Je la retourne et la pose sur le lavabo pour lui faire face et l'embrasser à ma guise. Elle me caresse le visage en me serrant avec ferveur. La jouissance est surnoise et ne me satisfait pas. Je regarde Nayanka passer sous la douche et ressortir couverte d'eau. Je me douche à mon tour. La chambre est vide quand j'y arrive. Je passe mon slip et mon boubou et je vais à sa recherche. J'entends un rire vers la chambre de Mikhaïl et je m'y rends.

– Papa ! s'extasie mon fils. Tu es venu. Entre.

– Oui. Je ne veux pas vous déranger.

Je m'appuie sur le chambranle. Nayanka est assise sur le lit et regarde un cahier de Mikhaïl.

– C'est bien, dit-elle à son fils. Tu as bien travaillé ce soir.

– Toujours, affirme Mikhaïl. Maman, Papa est là.

– Je sais, dit-elle sans me regarder. Il faut que tu dormes. Viens, je te fais un câlin et on va prier.

– Et Papa ?

– Je t'ai déjà expliqué que ton père n'est pas de la même religion que nous. Il est musulman et nous chrétiens. On ne prie pas ensemble.

– Ça ne me dérange pas, intervient-je. Le plus important est d'avoir une foi solide. Est-il baptisé ?

Nayanka me regarde avec gêne.

– Oui. Je l'ai baptisé à deux ans.

– Bien. Tu fais ton travail de mère. Transmets-lui ta foi.

Elle me regarde avec étonnement et prend les mains de Mikhaïl dans les siennes. Je les écoute prier et remercier Dieu pour la journée. Mikhaïl termine bravement la prière. Je suis fier de les voir ainsi. Dans un élan, je m'approche d'eux et je m'assieds sur le lit tandis que Nayanka donne des conseils à notre enfant. Nous nous levons dans le même élan et nous quittons la chambre. Je prends Nayanka par la main et nous allons nous asseoir sur le lit de la chambre.

– Je sais que je suis toujours en posture sensible avec toi. Mais je veux que ce soir change tout entre nous.

Je la laisse pour retourner prendre mon sac que j'ai laissé dans l'entrée. Il est déballé devant la porte et je rejoins la chambre. Nayanka me regarde avec inquiétude. Je prends confortablement place devant elle. Je sors la petite boîte de ma poche et je roule la bague scintillante entre mes doigts. Je regarde Nayanka qui est estomaquée. Je prends sa main droite qui tremble sous la surprise et je lui enfle la bague.

– C'est la première bague que je te donne. Dans quelques mois, je t'épouse et je fais le serment de ne pas te décevoir et de t'aimer encore plus chaque jour.

– Jalil...

– Tu m'aimes ?

– Je... je ne sais pas.

– Si, tu sais. Ose le dire.

– Et même ?

– Je veux l'entendre.

– Jalil...

Elle détourne le regard et pose les mains devant son visage. La bague scintille à son doigt et me rend tellement fier. Elle a été travaillée chez mon préféré. Elle est

exactement à la bonne taille, avec une améthyste qui embellira encore plus sa main. Je ne sais pas encore quel modèle d'alliances nous aurons pour notre mariage.

Nayanka baisse ses mains et attrape son peignoir.

– Je...

– Oui ?

– Je t'aime, murmure-t-elle entre ses dents.

Alors que ses mots franchissent ses lèvres, des larmes s'échappent de ses yeux. Je prends son visage entre mes mains et j'essuie ses larmes de mes pouces. Je me penche et dérobe un baiser sensuel à ses lèvres.

– Je t'aime aussi. N'aie pas honte de le dire. Je t'aime. Je t'aime... Embrasse-moi encore.

Nayanka ferme les yeux et caresse ses lèvres de sa langue. Je la repousse sur le lit. Ce ne serait pas mal de fêter cet événement.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je regarde par la fenêtre de la voiture. La voix de Mikhaïl m'empêche de m'endormir. Je suis tout de même fatiguée. J'aurais aimé profiter de cet après-midi pour dormir. Mais c'est sans compter les plans de Jalil. Je le regarde en coin. Il conduit avec concentration. Mes paupières sont très lourdes. Je ferme les yeux une seconde.

– Nayanka, nous sommes arrivés.

– Maman ! Debout !

J'ouvre les yeux avec peine. Le soleil m'éblouit et je me frotte le front, manquant de frotter mes paupières et me démaquiller. Je sursaute en reconnaissant la maison devant moi. Jalil descend et contourne pour ouvrir la portière de Mikhaïl qui descend gaiement. Il ouvre la mienne, mais je ne bouge pas.

– Nayanka, viens, s’il te plaît.

– Non.

– Papa, est-ce grand-mère qui vient là-bas ?

J’ai froid au dos et je n’ose même pas regarder vers la maison. Il faut que je quitte rapidement cet endroit.

13

NAYANKA FANTA FIFEN

– Nayanka, il faut que tu descendes.

Je tourne la tête vers Jalil. Il a l'air calme. Mikhaïl s'accroche à sa main en piétinant du pied d'impatience. Il regarde sans cesse vers la maison. La silhouette que je redoute se rapproche dangereusement. Je regarde mon fils et l'assurance qu'il a me réconforte. Je ne lui ai jamais parlé de sa famille paternelle. Si je vais vers ces personnes qui m'ont tant heurtée par le passé, c'est pour lui. Son père est venu chambouler tout dans ma vie et il ne se demande pas du tout comment je dois gérer les choses quand il me met sans cesse devant les faits accomplis.

– Je veux passer.

Jalil opine avec un sourire et me libère le passage. Je descends et claque la portière derrière moi. Je me hâte d'enfiler les lunettes noires que j'ai dans mon sac à main et je prends mon fils par la main. Son père verrouille les portières et nous fait signe de le suivre. Alors que nous nous avançons vers la maison, nous croisons le regard inquiet de sa mère qui attend à l'entrée avec une dame que

je ne connais pas.

– Assalamou Alaykoum, Jalil, dit la mère de Jalil.

– Wa'alaykoumou salam, Mama, répond son fils avec bonne humeur. Qu'Allah te bénisse en cette journée. Tu as l'air resplendissante. Qu'est-ce qui te rend si belle en ce jour ?

Sa mère sourit en coin, flattée par le compliment. Elle change de pose et semble se détendre un peu.

– Je suis toujours heureuse de voir mon fils, dit la mère en s'approchant d'un pas, avant de s'arrêter de nouveau et de nous observer. Qui est avec toi ?

Je m'arrête, tirant Mikhaïl vers moi, mais il se détache et va prendre la main de son père qui va embrasser sa mère.

– Ne peux-tu pas au préalable nous inviter dans ta demeure au lieu de nous recevoir à la porte ? Je t'apporte de bonnes nouvelles.

– Ok. Mais...

Sa mère me regarde avec attention et fronce le visage.

– Jalil ! s'écrie-t-elle soudain. N'est-ce pas la pros...

– Mère, contrôle ton langage devant mon fils, je t'en prie !

La mère, stupéfaite, passe le regard de moi à Mikhaïl.

– Mais... De quoi parles-tu ?

– Tu tiens vraiment à faire un scandale devant tout le monde ? lui demande Jalil. Tante Djamila, dit-il à la dame qui accompagne sa mère et a une expression tout aussi scandalisée, tu vas bien ?

– Oui, mon neveu. Je suis venue saluer tes parents et je m'en allais. J'ai pourtant l'impression qu'il y a un souci dans votre maison. Qui est cette femme ?

– Je ne parlerai pas sur le pas de la porte. Je crois être

un membre intégré de cette famille et j'ai le droit d'être reçu dans le salon de mon père si je veux discuter avec les miens. Vous voulez que je vous présente ma compagne comme si je ne vous respectais pas ? J'ai reçu une bonne éducation et je la revendique. Allons dans le salon, je vous en prie.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Ma mère ne bouge pas pendant un moment. Le temps semble s'être arrêté, pourtant je m'impatiente vraiment intérieurement.

– Mama, je...

Mikhaïl tire sur ma chemise. J'ai porté un costume car j'ai dû rencontrer un client avant de retourner chercher Nayanka et notre fils.

– Papa, c'est Grand-mère ? Je peux la saluer ?

– Quoi ? Qui est la grand-mère de qui ? demande ma mère, stupéfaite.

Je prends Mikhaïl par la main et je contourne ma mère. Nayanka me suit silencieusement. Je vais repousser le rideau devant l'entrée et je passe mon regard dans la pièce en entrant. Il y a deux groupes de personnes assis dans les coins du salon.

– Assalamou Alaykoum, dis-je à la ronde.

– Wa'alaykoumou salam, répondent-ils en décalage.

– Bonjour, disent Nayanka et Mikhaïl.

Je les mène vers un tapis. Nayanka se déchausse de ses sandales et aide Mikhaïl à faire de même. Ma mère nous observe à bonne distance. Je les installe sur le tapis. Nayanka n'a pas l'air très à l'aise et ses gestes sont raides. Elle m'ignore royalement et ne regarde que son fils. Je connais déjà cette attitude de sa part.

– Assalamou Alaykoun, Frère Jalil.

Je me tourne et je vois Anisah approcher. Elle sort du couloir. Ma mère lui fait signe de venir plus près. Je m'assieds près de Nayanka.

– Wa'alaykounou salam, Anisah. Comment vas-tu ?

– Très bien, répond-elle d'une voix douce et posée. Hamdullilah, Allah est merveilleux.

– Il l'est vraiment. Ton séjour se passe-t-il bien ?

– Ça va. Je suis contente de ta venue. Je vais te chercher à boire et à manger. Tu sembles un peu éreinté.

– Ne te dérange pas. Tout va bien.

– Mais laisse-la te servir ! intervient ma mère. C'est une bonne femme, je te dis.

– C'est très honorable de sa part, mais je ne vais pas la déranger. À moins que...

Je me tourne vers Nayanka qui se rétracte aussi tôt. Son geste est imperceptible. Sa main se serre sur son sac à main. Ses lunettes noires me cachent la profondeur de son regard.

– Aimerais-tu boire quelque chose ?

Elle secoue la tête sans répondre.

– J'ai soif, papa, intervient Mikhaïl.

– Anisah, dis-je en me tournant vers elle. Si tu peux nous apporter un jus de fruits, je t'en serais reconnaissant. Ce sera tout.

Pendant qu'Anisah s'éclipse rapidement, ma mère s'approche sans traverser la limite du tapis.

– Père est-il là ? demandè-je en la regardant.

– Il est dans sa chambre. Il se repose.

– J'aurais aimé lui parler. Je suis venu avec ma femme et mon fils. Je pense qu'il est temps que les choses soient mises au clair, surtout avec le cas d'Anisah. Il est hors de

question que j'épouse une autre femme. Je n'ai pas le cœur à être polygame. Mon père ne l'a pas été et je suis son digne fils. Une seule femme me suffit.

– Quelle femme ?

– Nayanka ici présente. Tu n'as pas oublié la petite Fanta, j'espère ?

– Fanta ? Je me disais bien que ce corps me disait quelque chose, dit ma mère d'une voix soudain rauque. Pourquoi ramènes-tu cette fille de rue chez moi ? C'est avec elle que je t'ai vu chez toi ?

– Oui.

Ma mère lance un regard peu amène à Nayanka.

– Je t'ai dit que cette fille n'a pas sa place dans notre famille. Je croyais que tu avais tourné la page et que tu voulais devenir un homme responsable.

– Je suis un homme responsable, Mama. Je m'occupe de ma femme et de mon fils. Si je suis ici aujourd'hui, c'est pour remettre les pendules à l'heure et te prévenir que nous allons enfin faire le mariage civil, mieux qu'il aurait dû se faire avant mon départ pour l'Europe. Mais je tiens à être en accord avec vous et à avoir votre bénédiction.

– Quelle bénédiction ? Crois-tu que je peux accepter que mon fils épouse une femme qui n'a point de respect pour son corps ou pour elle-même ? Une femme qui n'est avec toi que par intérêt ? Si ce n'était pas pour ton argent, je...

– Excusez-moi de vous interrompre, Ma tante, mais je n'ai pas besoin de Jalil pour vivre.

La voix de Nayanka est posée. Elle retire ses lunettes et regarde ma mère.

– Avec tout le respect que je vous ai toujours donné, si je suis ici, ce n'est pas pour quelques intérêts que ce soit,

mais parce que je marche à la suite de mon futur mari. J'ai fait un effort et balayé le passé qui a été jonché d'insultes, de rejet et d'abandon. Voilà, Mikhaïl, le garçon que j'ai eu avec Jalil. Regardez-le et vous verrez combien il ressemble à son père. Je ne veux pas parler de certaines choses d'adultes et blesser ses oreilles d'enfant. Mais... Je vous en prie, avançons.

– Avancer où ? Je ne veux pas de cette fille ! s'exclame ma mère.

Elle pointe Anisah qui pose un plateau avec une bouteille de jus et des verres sur l'espace libre sur le tapis devant nous.

– Voilà une femme honorable, Jalil. C'est elle que la famille veut. Tu n'as pas besoin d'aller fouiller dans ton passé et d'en ressortir des vases brisés et poussiéreux. Prends Anisah et faites votre vie ensemble. C'est très simple.

– Non. J'ai déjà Nayanka et c'est elle que je mènerai devant le maire, dis-je avec calme. Mikhaïl, sers-toi à boire. Nous allons bientôt partir. Tu as vu ta grand-mère ?

Il opine avec crainte. Je lui caresse l'épaule en souriant.

– Je te montrerai des photos de moi quand j'étais tout petit, encore plus belles que celle que je t'ai donnée. Bois ton jus, d'accord ?

– OK.

Ma mère se met à jurer en langue en frappant dans ses mains. Elle ameute les personnes dans la maison.

– Jalil, je ne veux pas de problèmes, me dit Nayanka en posant sa main sur mon bras. Il est mieux que nous partions d'ici. Je ne veux pas que quoi que ce soit arrive à mon fils.

– Mais je suis là, protestè-je.

– Je ne dis pas le contraire. Mais je ne veux pas de problèmes. C'est ta famille. Tu les géreras à ta façon, mais sans nous !

Elle prend déjà son sac et presse Mikhaïl de se lever. Je fais de même.

– Où allez-vous ? demande ma mère. Jalil, tu n'iras nulle part avec cette femme ! Tu oses venir me challenger dans ma maison, devant la famille. Que t'a donné cette fille pour que tu deviennes aussi vide qu'une coquille ? demande-t-elle en regardant Nayanka avec dégoût. Je ne te laisserai pas faire de moi la risée de tout le monde. Tu sais qui est ton père. Comment veux-tu qu'un sénateur de son état ait un fils qui fasse un mariage raté comme le tien ? Non ! Je refuse !

– Mama, nous en reparlerons une autre fois, dis-je en serrant les dents de colère. Le scandale que tu crées n'est vraiment pas nécessaire. Je ne suis plus un enfant et tu n'as pas à t'enflammer autant. Tout va bien, je te dis.

– As-tu pensé à Anisah ? Que dira-t-elle à ses parents à son retour ? Tu la fais passer d'humiliation en humiliation. J'en perds mon latin avec toi, mon fils. Ressaisis-toi ! Nous nous étions déjà débarrassés d'elle. Pourquoi ramener cette fille de basse classe dans nos murs ? Je n'ai pas besoin d'une ménagère !

À mon grand étonnement, Nayanka éclate de rire. Tout le monde la regarde comme si elle avait perdu la raison parce qu'elle rit bruyamment, en essayant de cacher sa bouche derrière sa main.

– Je... Je m'excuse, dit-elle en secouant la main vers nous. C'est que... tout ce que vous dites... C'est trop drôle. Ça me fait quand même du bien d'être revenue dans cette maison qui fut la mienne durant quelques années. Les

choses n'ont pas vraiment changé en près de dix ans.

– Fanta, es-tu devenue folle ? lui demande ma mère.

– Non, ma Tante.

– Je ne suis pas ta tante, sotté !

– Je sais, répond Nayanka, toujours en souriant. Je m'excuse, mais je vais devoir vous laisser. Je vais emmener le fils de Jalil se promener.

Elle se tourne vers moi et me fait un clin d'œil. Je lui souris béatement. Elle est très belle, ma douce.

– Nous pouvons y aller.

– Que se passe-t-il dans cette maison ? Pourquoi tout ce chahut ? demande la voix de mon père depuis le couloir.

Ma mère s'empresse d'y aller. J'en profite pour me chausser et emmener ma famille hors de la maison. Les membres de la famille chuchotent à notre passage. Je vais ouvrir les portières et j'aide Nayanka à monter dans la voiture. Je démarre en regardant le rétroviseur pour une sortie en marche arrière.

– Voilà tes parents sur la véranda, dit Nayanka tout doucement.

– J'en ai fini ici pour aujourd'hui. Allons manger quelque part. Mikhaïl va sûrement se réjouir d'un bon dessert.

– Oui ! s'écrit Mikhaïl avec joie.

Il s'avance entre les deux sièges et jubile de joie. Sa mère caresse sa joue et lui enjoint de s'asseoir pour éviter un accident. Je la regarde et je souris. Ma main se glisse vers elle et attrapa la sienne. Elle ne me regarde pourtant pas, les yeux fixés sur la route.

– Je t'aime, murmuré-je tout bas.

Elle se tourne vers moi et me regarde. Je vois des perles de larmes au coin de ses yeux noyés dans une mer de

tristesse. Je m'empresse de garer et je la prends dans mes bras, sous le regard surpris de Mikhaïl qui ne comprend pas grand-chose à la situation.

– Ça va aller, mon amour. Nous arriverons bien à les convaincre et à nous faire accepter.

– Mais tant de choses nous séparent, Jalil. Nos religions, nos vies, nos familles, nos passés,...

– Mais rien qui ne soit insurmontable. Toutes ces choses nous donnent une direction dans la vie, elles ne sont pas nous. Elles ne sont pas ce que nous sommes. Je t'ai, tu m'as et il y a aussi Mikhaïl. Ils accepteront notre relation avec le temps.

– Je n'en suis pas sûre.

– Je serai donc sûr pour nous deux, dis-je en riant. Cesse déjà de pleurer et sèche tes larmes. Je veux voir ton magnifique sourire qui me rend dingue.

– Jalil, tes dragues à deux balles n'ont aucun effet sur moi, ronchonne-t-elle en tchipant.

– C'est ce que tu dis maintenant. Je t'attends à huis clos, madame.

Elle me toise et j'éclate de rire.

NAYANKA FANTA FIFEN

– Putain de merde ! Elle est belle. Montre-la-moi d'un peu plus près.

Je tends la main devant moi avec un sourire tremblant. Nicaise tourne ma main dans tous les sens. Elle lève un regard suspicieux vers moi.

– Tu es sûre qu'elle est vraie ?

– Certaine.

– Sûre sûre ?

– Si je te le dis.

– Nous avons tellement rêvé de ce moment que je veux être sûre qu’il est bien réel avant de jubiler et crier victoire. Je t’ai bien dit que ton homme va t’épouser. Il t’aime vraiment, ce mec.

– Oui. Il me le prouve sans cesse, dis-je tout bas en rougissant. Je suis étonnée de son changement radical. C’est vrai qu’à l’époque, nous ne nous connaissions pas vraiment. Je travaillais chez eux et il est revenu de sa formation. Nous avons commencé à coucher ensemble et tout s’est enchaîné jusqu’à ma grossesse, la dot et son départ. Mais, tu sais...

– Dis-moi tout.

Nicaise et moi nous adossons sur le mur extérieur de la société. Une coupure de courant qui dure depuis une heure nous a imposé une pause forcée. Nous avons décidé de prendre un peu d’air plutôt que de rester étouffer à l’intérieur par cette forte chaleur matinale. Nicaise m’écoute avec une attention appuyée, comme à son habitude quand il s’agit d’un bon commérage ou d’une histoire croustillante.

– Parle-moi un peu plus de ton homme.

– Je ne le ferai pas dans les détails, dis-je en fronçant les sourcils. Tu connais très bien le dicton qui dit que chat échaudé craint l’eau froide. Je ne referai pas la même erreur deux fois dans ma vie en confiant tout à une amie pour qu’elle me prenne mon copain. Ah, je refuse !

– Mais ce n’est pas pareil. Je ne connais même pas ton copain de vue.

– Qui sait ?

– Arrête, Nayanka. Parle-moi de lui. Je ne connais même pas son nom.

– Jalil, dis-je, la mine rêveuse. Il se prénomme Jalil. Tu

connais la famille MOUHAMADOU ? Le monsieur qui est sénateur et...

– Non ! s'exclame-t-elle, stupéfaite. Qui ne les connaît pas à Yaoundé ? J'ai déjà eu à croiser des clients qui tueraient pour rencontrer ce monsieur et faire affaire avec lui. Tu sais qu'en plus d'être impliqué dans la politique, c'est un grand opérateur économique ?

– Je ne veux pas savoir. Je veux juste conduire les voitures que l'on m'offre !

Je ris tout bas.

– Tu en as de la chance d'avoir fait un enfant avec un homme aussi riche. Maintenant, il va t'épouser et se racheter. C'est très bien. À ta place, je ferais tout pour tomber enceinte. On ne sait jamais.

– Ma chérie, il m'a abandonné avec une grossesse ! dis-je, irritée par ce souvenir. Je ne vois pas ce qui l'empêcherait de répéter son geste. Je ne veux pas revivre ce calvaire une deuxième fois. Bien que préméditer ce geste est insensé pour moi. Mikhaïl a été conçu dans notre imprudence. C'est Jalil qui m'a appris les choses du corps. Je ne suis pourtant pas prête à le piéger avec une grossesse.

– Ça ne te coûte rien de tomber enceinte. Parti comme il est sur sa lancée, ça le réjouira.

– Tu crois ?

– Les femmes le font depuis des siècles. Ça ne pourra que t'aider à rapidement accéder à son compte en banque et rouler sur les millions.

– Cela arrivera le jour où sa mère cessera de m'insulter et de ne voir en moi que la petite employée qui a détourné son fils chéri du droit chemin. Si elle pouvait s'imaginer toutes les cochonneries que Jalil me faisait. Il me faisait l'amour partout !

– Un vrai homme.

– Et je peux savoir qui est cet homme qui vous fait laisser vos postes de travail pour venir l'attendre dehors ? demande Mr Ngoulou qui a surgi près de nous. Je ne vous paie pas pour que vous veniez vous exposer ainsi au vu et au su de tous.

– Monsieur, il y a une coupure de courant, dit Nicaise en se redressant.

Elle regarde le patron avec beaucoup trop d'insistance et en minaudant. Je reconnais bien la séductrice en elle. Mr Ngoulou la regarde avec intérêt, puis se tourne vers moi. Aujourd'hui, les tenues de travail ne sont pas obligatoires. J'ai donc enfilé une robe droite avec des formes marronnes et blanches.

– Le courant est revenu il y a une dizaine de minutes déjà, dit Mr Ngoulou. Vous devriez être à vos postes depuis fort longtemps. Vos téléphones résonnent partout.

– Nous y allons tout de suite, Monsieur, dit Nicaise.

Je veux la suivre quand Mr Ngoulou m'attrape par la main et me retient près de lui. Il me jauge avec attention. Je détache ma main de la sienne et je lui fais face en le regardant dans les yeux.

– Mlle Fifen, vous êtes une vraie beauté, dit-il avec une vive admiration qui transparait dans sa voix. Allons dans mon bureau pour parler.

Il secoue la tête et regarde sa montre.

– Nous irons manger quelque chose et parler au calme.

– Non, merci, dis-je en le contournant. J'ai du travail qui m'attend. Bonne journée.

– Mlle Fifen.

Je continue vers l'entrée en ignorant ses appels. Je

croise le regard surpris du gardien du bâtiment. Je sens que ça va bientôt jaser sur moi.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

J'entends sonner à la porte. Je termine mes ablutions en ignorant cette interruption. La personne s'en ira sûrement. Une quinzaine de minutes plus tard, je vais prendre une douche et je m'installe sur le lit. On sonne à nouveau. Je me chausse, j'enfile un T-shirt sur mon short et je descends ouvrir la porte.

– Anisah ? Que fais-tu ici ?

La jeune femme repousse la valisette dont elle tenait la manche sur le côté pour me saluer avec respect.

– Assalamou Alaykoum, Frère Jalil. Je suis venue comme convenu avec ma tante.

– Venue ? Mais pourquoi ?

– Je peux entrer ? J'ai mal aux pieds.

Je regarde ces derniers. Elle porte des chaussures hautes. Par politesse, j'ouvre la porte et je lui cède le passage.

– Ça fait quatre jours qu'ils sont partis. Je rentre dans dix jours. Je ne veux pas rester seule là-bas.

– Mais tu ne peux pas rester ici, Anisah. Je suis un homme et je vis seul.

– Les parents se sont entendus. Ça ne dérange pas que je reste ici. Je suis en vacances.

Elle me sourit gentiment. Je soupire et la regarde longuement.

– Suis-moi.

J'entends bien son petit cri de victoire alors que je marche devant elle vers les chambres, mais je préfère l'ignorer.



Je me lève du lit et je m'étire. Nayanka qui se maquille me regarde à travers le miroir.

– Bonjour. Bien dormi ?

– Oui. Bonjour.

– On va chez toi cet après-midi ? Mikhaïl voulait...

– Non !

– Ok, dit-elle en baissant la voix. C'est ton fils qui voulait y aller. Pas moi !

– Nayanka,...

– Laisse tomber ! Tu es toujours ainsi avec moi. Pourquoi ne m'écoutes-tu jamais ? Tu m'imposes des trucs tout le temps, mais tu ne me laisses jamais agir quand il s'agit de nous.

Elle ramasse sa robe sur le lit et l'enfile. Elle quitte la chambre pieds nus. Je me penche vers la table de chevet et j'allume mes téléphones. Les messages entrent en rafales. Je vais de surprise en surprise. Je ne me rends même pas compte que je marche jusqu'à la cuisine dans laquelle Nayanka prépare le petit déjeuner.

– Jalil ! Va t'habiller. Tu ne peux pas te balader tout nu en plein jour chez moi. Il y a Vanelle et Mikhaïl ! Jalil !

J'entends à peine Nayanka.

– Jalil ? M'écoutes-tu ?

– On a kidnappé mes parents il y a deux jours.

– Comment ?

– J'ai bien dit à mon père que c'est risqué d'aller battre campagne dans le nord du pays en ce moment, mais il est parti. Je ne sais pas si je le reverrais... Allah, viens nous en aide.

Nayanka pose le plat qu'elle tenait et réfléchit un moment. Elle vient me prendre par le bras et me mène à la chambre. Je ne sais pas combien de temps je reste assis sur le lit pendant que Nayanka disparaît dans les toilettes. Mais j'entends sa voix comme en songe.

– Fais tout ton possible pour avoir le maximum d'informations sur la situation là-bas. Je sais qu'ils seront libérés.

Elle réfléchit et va vers sa penderie.

– Donne-moi juste deux jours.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je lève la tête et regarde Nayanka. Son expression décidée m'effraie et me rassure à la fois.

– Pourquoi deux jours ? Saurais-tu quelque chose sur toute histoire et tu ne m'en as rien dit ?

– Comment saurais-je quoi que ce soit et je ne t'en ai pas parlé ? Jalil !

Elle me regarde avec stupeur.

– Ne va même pas penser que j'y sois pour quoi que ce soit ! Je veux juste t'aider. Si tu ne veux pas de mon aide, je n'interviendrais pas. Je ne suis pas obligée de le faire d'ailleurs. Mais je le fais pour toi.

– Le faire comment ? criè-je de fureur. En tant que qui aurais-tu le pouvoir d'intervenir dans un enlèvement orchestré par des terroristes étrangers ? Nayanka, ne suis-tu pas les médias ? Ces gens tuent des dizaines de personnes tous les jours. Croyants ou pas, camerounais ou étrangers, cette secte de malades n'a cure de ses victimes et mes parents sont tombés dans leurs filets !

– Calme-toi, s'il te plaît, dit-elle avec douceur en

levant les mains vers moi. Ça ne changera pas grand-chose à la situation actuelle. Nous devons unir notre intellect pour surmonter cette épreuve plutôt que de nous énerver l'un contre l'autre.

Je me lève brusquement du lit et je lui fais face, faisant fi de ma nudité et de son expression de peur.

– Tu devrais plutôt te calmer au lieu de dire des inepties ! Ce n'est pas le moment pour toi de jouer à l'intéressante ! Que je n'apprenne pas que tu es impliquée dans cette affaire.

– Jalil ! s'exclame-t-elle, surprise.

– Ne m'appelle pas ! Les femmes sont prêtes à tout pour avoir certaines choses et je ne sais pas si je dois te faire confiance ou pas. Ta réaction m'étonne et me fait peur... Deux jours, dis-je en imitant sa voix. Qui es-tu pour décider d'une chose pareille ?

Je m'en vais dans la douche et je verse un seau d'eau posé dans un coin sans me frotter. J'attrape la première serviette qui me tombe sous la main et je m'essuie à peine. Je fonce dans la chambre et je m'empresse de me vêtir. Je suis arrivé hier ici aux environs de minuit. Je ne parvenais pas à dormir chez moi, alors j'ai préféré venir passer la nuit avec ma belle qui m'a servi son magnifique corps sur un plateau. J'ai eu de la peine pour me lever à 5h du matin et faire mes ablutions. En quittant le lit, je regardais son corps emmitouflé dans les draps avec envie. Je la voulais... Comme je le veux encore malheureusement à cet instant.

Aucune trace de Nayanka dans la chambre. Je prends mes affaires et je sors de la chambre. Ne prenant même pas le temps de prendre congé de ses habitants, je quitte la maison au pas de course. Je conduis directement pour le domicile d'Abdelkader à MVOG-MBI. J'y trouve deux

autres de mes frères et mes cousins. Ils sont sur le pied de guerre depuis que la nouvelle a été confirmée dans la nuit. Assis en cercle dans le salon de mon frère, nous nous concertons sur la situation.

– Que se passe-t-il exactement ? demandè-je quand les esprits se posent et que la discussion est ouverte.

– Ils étaient en pleine tournée à Maroua, m'explique Rachid, mon petit frère direct. Tu sais que le père se doit de rassurer les partisans au parti pour qu'il s'assure d'avoir leurs votes lors des prochaines élections. Avec toutes les activités et les dons qu'il fait dans la zone, il espère en secret viser le poste de gouverneur ou plus.

– Mais il est déjà sénateur. Que veut-il de plus ?

– On n'est jamais assez riche, mon frère, intervient Abdelkader. Tu sais combien la zone de Maroua et ses périphéries sont sensibles depuis le début des attaques. Les parents voyageaient avec un policier et ils se dirigeaient vers un petit village, invité par un cousin de Père pour discuter d'un projet d'affaires. Ils étaient avec la fille de cet homme. Elle a été abattue dans l'attaque, de même que le policier. Leurs corps ont été retrouvés, mais aucune trace des parents. Leur voiture a été criblée de balles. Le pire est à prendre en compte. Nous préférons la théorie de kidnapping, plutôt que de croire qu'ils soient déjà morts.

– Qu'Allah nous préserve ! m'exclamè-je avec un long frisson d'horreur. Je ne sais pas pour vous, mais je vais prendre le chemin aujourd'hui même. J'ai des contacts dans l'armée et je crois que je peux trouver un vol, si CAMAIRCO n'a pas de vol prévu aujourd'hui. Je vais y aller.

– Mais Jalil ! Ce n'est pas prudent ! s'écrie un de mes cousins.

Je me lève de mon siège et je ramasse la veste que j'ai nonchalamment lancée sur le dossier de la chaise.

– Il s'agit des parents et rien ne pourra m'empêcher de les libérer de cette bande de malades mentaux qui n'a aucun respect pour la vie humaine !

*
* *

– Assalamou Alaykoum, Frère Jalil, dit Anisah en surgissant devant moi.

– Bonjour.

Je lui jette à peine un coup d'œil en traversant le couloir pour aller vers les escaliers. Marchant assez rapidement, elle doit me suivre en courant pour rattraper mon rythme.

– Tout va bien ? demande-t-elle en montant les escaliers. Je m'inquiétais de ton absence. Je ne t'ai pas trouvé au réveil et la table...

– Anisah, ce n'est pas le moment ! J'ai d'autres soucis.

– Alors c'est vrai ce que Frère Abdelkader m'a dit au téléphone ? Les parents ont été pris en otage ?

– Nous n'en savons rien pour le moment.

Je m'arrête en haut des escaliers et elle bute sur moi, manquant de trébucher et de basculer en arrière. Je l'attrape des deux mains et je la tire à moi. Elle encercle mes hanches de ses mains et me serre très fort.

– Pitié ! Que rien de grave ne leur arrive, murmure-t-elle. Ils ne peuvent pas mourir. Je ne veux pas qu'ils meurent. Ils sont si gentils. Sauve-les, Frère Jalil.

– Je pourrais le faire, mais je ne sais pas si j'en ai les moyens.

Elle hoquète, déjà au bord des larmes. Je soupire de dépit et de frustration.

– Anisah, il faut que tu me lâches. J'ai vraiment beaucoup à faire. Je ne peux pas me permettre de trainer ici. J'ai un vol à prendre.

Elle se détache de moi et je cours vers ma chambre. Je tire un sac de voyage et je fourre les vêtements en désordre à l'intérieur. Je prends de l'argent, mon passeport au cas où et mes clés de voiture. On frappe à la porte alors que je suis au téléphone avec un ami qui est colonel dans l'armée camerounaise.

– Frère Jalil, dit Anisah derrière la porte, Frère Abdelkader est là.

– J'arrive.

Je lance plusieurs appels, pour avoir plus ample informations sur la situation et pour préparer le voyage à venir. Mon sac à l'épaule, le téléphone à l'oreille, je sors de la chambre en claquant la porte et en marchant sur un pas de guerre. Je trouve un comité dans le couloir devant la porte. Mon frère est présent avec sa femme et le petit-frère de cette dernière qui est dans l'armée. Anisah est près d'eux. Abdelkader vient vers moi.

– Nous allons y aller ensemble. Il s'agit de nos parents à tous.

– Qu'Allah vous bénisse, dis-je en frappant sur son épaule.

– Je viens aussi, dit Anisah de sa petite voix.

– Ce n'est pas prudent, dis-je en la regardant tenir sa valisette.

– Rien ne pourra me retenir ici. Ma tante a été si bonne avec moi que je me dois de vous soutenir dans cette épreuve.

Fadimatou opine en la regardant. Elle nous contemple ensuite avec ferveur.

– Nous serons là pour vous. Ne perdons pas de temps. Chaque seconde compte.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je descends du taxi et je regarde autour de moi. Je me fais héler par une voix masculine et je m'arrête. Une main au-dessus de mes yeux pour les protéger du soleil, je regarde autour de moi. Un homme marche d'un pas rapide vers moi. Je crois le reconnaître et je soupire déjà d'agacement.

– Bonjour Madame Fifen.

– Bonjour Monsieur Mbami.

– Je suis dans vos locaux une fois de plus et je vous rencontre, dit l'homme en me détaillant avec admiration. Je finirais par croire que c'est le destin qui veut que nos chemins soient scellés. Vous et moi, peut-être pour la vie, ajoute-t-il d'une voix basse et suave.

– Peut-être comme vous avez dit. Je ne crois pas trop au destin, comme je le fais avec les actes réels de la vie. Mr Mbami, je dois aller voir mon patron et je suis très pressée. Je vais devoir vous laisser.

– Pas si vite, Madame. Vous m'avez promis une sortie et vous ne m'avez jamais appelé. Je tiens à prendre votre numéro et programmer cette sortie car vous ne me sortez pas de la tête. Je veux vraiment mieux vous connaître.

Je regarde cet homme à l'expression chamboulée par le doute et la mine déformée par le désir. Je lui souris.

– Tout vient à point nommé à qui sait attendre. Passez une agréable journée.

Je me détourne de lui et je marche vers le bureau du

directeur. Je vais informer la secrétaire de mon absence. Elle n'a pas l'air très ravie, mais je n'ai cure de ce qu'elle pense de moi. Le temps presse. Je passe dans mon bureau et je lance un coucou à Nicaise qui est au téléphone. Je n'ai pas le temps de lui parler. Je le ferai à mon retour. Le weekend s'annonce très long et nous ne sommes que jeudi. Je ressors de la société et je prends un taxi jusqu'à mon domicile. À cette heure, Vanelle est à l'école. Elle fait une formation à temps partielle que je paie pour elle. S'occuper si bien de mon fils me donne une dette morale envers elle, au-delà du salaire mensuel que je lui verse. Je lui fais un mot comme à l'usuel quand je me déplace. J'ajoute de l'argent à l'enveloppe.

En passant en revue tout ce qu'il y a à faire, je fais une valise pour mon déplacement. Mon téléphone sonne alors que je sors de la douche, embaumée par un délicieux parfum de cannelle. Je décroche en souriant.

– Allô, dis-je d'une voix sensuelle.

– Bonjour ma chérie, dit une voix rauque d'homme.

– Bonjour Général Babayirou. Comment se porte mon Général ce matin ?

– Ton message a illuminé ma journée ? Mon secrétaire t'a confirmé ma disponibilité. Je suis prêt à te recevoir. Où es-tu ?

– Je termine de me faire belle pour vous, Mon Général.

– Bien. Je suis déjà sur des charbons ardents à l'idée de te recevoir. Ça fait bientôt deux ans que tu ne m'as plus offert tes services. Nous n'avons d'ailleurs pas parlé d'argent. Combien me coutera cette rencontre privée ?

– Nous parlerons sur place, Mon Général. Je veux juste passer une journée avec vous. J'avoue que je n'ai pas

été très brave avec vous. Vous savez que je suis une femme frêle et faible. Vous êtes... Vous êtes un géant pour moi. J'ai toujours envie de me sentir prendre avec ardeur, par un homme comme vous, mais j'ai peur de ne pas avoir la force de vous satisfaire.

– Comment oses-tu penser une chose pareille ? Je serai doux avec toi comme je l'ai toujours été. Je vais prendre une suite pour nous deux. J'y vais déjà. Tu connais notre hôtel habituel.

– Oui, Mon Général.

– Garde-moi ce que tu as de plus beau ? Je veux ton corps. Je veux me perdre en toi.

– Si tu acceptes mes conditions, je te rendrai tellement heureux ces 24h que tu te demanderas pourquoi tu vivais avant.

*
* *

Je serre les paupières encore plus que mes dents. Je dois me retenir de crier d'effroi. Les mains rugueuses du Général me parcourent, me dépouillant de mes vêtements. Je suis venue à lui vêtue uniquement d'un ensemble bikini minimal : un soutien bref et un string rose. En ouvrant la porte, il gloussait déjà de bonheur. Il m'a pris dans ses bras et porté sur le lit, oubliant qu'il approche les 70ans. Son garde du corps le regardait avec envie et l'a aidé à me poser sur le lit avant de quitter la pièce. Le Général s'est empressé de se déshabiller et de sortir un sexe long et pointu de son pantalon pour le pointer directement vers ma bouche. J'ai dû lui donner du plaisir oral, l'écouter grogner de bonheur et jouir sur mon ventre avant de m'éloigner pour me

nettoyer dans la douche. Il m'a cueilli à la porte, déjà excité. Il est plus qu'évident qu'il carbure au viagra.

– Mon Général.

L'homme détache sa tête de mon cou qu'il parsème de baisers baveux qui me dégoutent.

– Oui.

– Parlons affaires.

– Ce n'est pas le moment.

– Si, mon Général. Je veux une contrepartie à cette rencontre.

Je me redresse en le repoussant subtilement. Je prends une expression très sérieuse en reprenant la parole. Quand il s'agit d'affaires, je ne badine jamais. Cette vie est une mer remplie de requins. Chacun veut avaler l'autre et je ne tiens pas à me retrouver enveloppée de regrets.

– Demain matin à 11h, une voiture viendra me chercher. J'ai un client, un ministre très populaire de ce pays enverra son chauffeur me chercher pour un weekend. Si vous ne voulez pas que je passe la nuit avec vous, je peux très bien vous laisser la petite prestation de tout à l'heure gratuite. Je ne cours pas après l'argent.

– Quoi ? s'exclame-t-il, scandalisé. Tu ne peux pas refuser mon argent. Dis-moi combien tu veux et je te le donnerais en espèces aujourd'hui même ! Mais pour qui tu me prends ? J'ai de l'argent. Je vais te donner.

– Je ne veux pas de l'argent. Je veux que vous m'aidiez dans une situation qui me préoccupe vraiment.

Le Général se rembrunit, mais il m'écoute parler pendant de longues minutes sans intervenir.

– Ce ne sera pas facile, ma chérie, conclut-il. C'est au-delà de mes pouvoirs.

Sur le couvre-lit, je rampe vers lui et je vais prendre

son sexe entre mes mains. Les yeux dans les yeux, je le caresse sensuellement, me baissant parfois pour poser des baisers sur le bout de son sexe qui durcit de seconde en seconde. Je remonte pour lui faire face.

– Je sais que vous êtes un grand homme. Rien n’est au-dessus de vous. Prenez votre téléphone. Je vais encore vous bichonner pendant que vous faites ce que vous savez faire de mieux : montrer que vous êtes un grand homme dans ce pays.

L’homme sourit grandement et caresse ma tête. Je vais prendre ses téléphones sur la table de chevet et je les lui donne. J’installe des oreillers pour soutenir son dos, tout en lui écartant les cuisses et je me positionne entre elles. C’est parti pour la partie de l’année. Il va pleurer ses ancêtres pour que je le lâche aujourd’hui.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je fais les cent pas dans le salon. Ça fait de longues années que je ne suis pas venu dans la demeure de mes parents à Maroua. Mama se plaint sans cesse qu’en dehors des employés et de leurs passages assez réguliers, cette bâtisse est à l’abandon. Aujourd’hui, elle bourdonne de monde à cause de la situation critique qui nous met au garde-à-vous depuis deux jours. Le même nombre de temps qui me sépare de Nayanka. J’ai quitté sa maison assez remonté contre elle. Elle ne m’a pas appelé et je me refuse à faire le premier pas vers elle.

La thèse de l’enlèvement a bien été confirmée. Il s’agit d’un groupe de ravisseurs qui en a après l’argent de mes parents. Ils ont envoyé un message par un petit garçon qui l’a déposé au bureau du sous-préfet qui s’est hâté de nous prévenir. Toutes les forces de police et de gendarmerie

sont mobilisées dans cette affaire. La zone étant très vaste, nous en sommes encore à les repérer.

– Décompresse. Ça va aller.

Je me retourne et je vois Fadimatou qui referme la porte du salon derrière elle. Le voyage en avion a été un moment de détente pour elle. Anisah et elle donnent un coup de main aux employés pour prendre soin des hommes qui se donnent corps et âme à la tâche. Fadimatou marche vers moi et me prend par la main. Elle me mène sur un canapé et me fait asseoir. Elle me contemple longuement alors que je fixe le bout de mes sandales. Il se fait très tard, mais je n'ai pas du tout sommeil. Je me sens coupable de penser à dormir quand mes parents vivent un calvaire.

– J'ai remarqué que tu es très nerveux, dit-elle. Après la prière, tu t'es éloigné de nous. Tu refuses de manger ou de boire. Jalil, ce n'est pas ainsi que la situation va se résoudre.

– Qu'en sais-tu ? Je préfère me recueillir seul plutôt que de bavarder gaiement comme vous.

– C'est parce que nous savons qu'Allah ne permettra pas que quoi que ce soit arrive à nos parents. Tout le monde est avec nous. L'imam du quartier est déjà venu prier pour eux. Tout le monde croit qu'ils seront libérés.

– Je sais, dis-je en soupirant.

Je me redresse dans le fauteuil, mais elle me repousse de la main pour que je m'adosse. Sa main glisse de mon épaule vers ma poitrine. Je baisse la tête pour la regarder aller jusqu'au bord de mon pantalon. Je tourne la tête et regarde Fadimatou qui soutient calmement mon regard. Sa main se pose sur mon entrejambe. Mon pantalon est en lin et je n'ai qu'un slip en dessous. Elle tient mon sexe avec

une décontraction qui lui donne un sourire ravi.

– Je sens que tu as besoin de te détendre. Tu vois que tu ne serais pas dans le même état si tu avais une femme qui prend bien soin de toi. Mon mari dort déjà comme un bébé parce que je l'ai satisfait, mais tu es tendu... De partout.

– Fadimatou, arrête, s'il te plaît. Je suis ton beau-frère !

– Tu es aussi mon mari, insiste-t-elle en me caressant. Je ne fais que t'aider. Il n'y a rien de fameux à ce que je te donne du plaisir...

– Fadimatou !

Elle se penche vers moi et passe sur mon corps. Elle attrape mon visage avec force et essaie de m'embrasser. Je la repousse et elle atterrit violemment dans l'espace libre près de moi. Je me lève et la dévisage.

– Qu'est-ce qui te prend ? N'as-tu plus de respect pour ta personne ? Je ne veux même pas penser à mon frère que tu bafoues sans vergogne en t'offrant à moi.

– J'ai envie de toi, Jalil. Je me donnerai à toi autant de fois que tu veux. C'est toi que j'aime, pas Abdelkader.

Elle attrape sa tête entre ses mains. Ces derniers tremblent comme celles d'une personne droguée en manque. Ses yeux ont une expression bizarre quand elle lève de nouveau la tête vers moi. Au-delà de la passion que j'y lis, je vois du désespoir et de l'envie.

– Jalil, crois-tu que c'est facile pour moi de te désirer en cachette depuis tant d'années ? demande-t-elle d'une voix tremblante. Tu es la tentation faite homme. Je croyais aimer Abdelkader. Je crois bien l'avoir aimé un moment, mais quand je t'ai vu lors de notre mariage, j'ai eu le coup de foudre. J'ai regretté de l'avoir choisi. J'ai tant voulu t'avoir rencontré avant lui. Je suis sûre que nous aurions

formé un beau couple. Peut-être n'est-il pas trop tard.

Je la regarde avec effarement.

– Jalil, je t'aime comme une malade ! Crois-moi, j'ai essayé de me libérer de ce sentiment dévastateur et envahissant. Mais Allah m'est témoin que je n'ai jamais pu t'arracher à mes pensées.

– Évite de bafouer ce Saint Nom avec tes inepties ! Ne redis plus jamais une pareille chose.

– Je t'aime et c'est un fait.

Elle bondit sur moi et s'accroche à moi. Elle m'embrasse de force. Je vis ce moment dans un état second. Je pense à mes parents, à mon frère,... Fadimatou se détache de moi et se lève. Elle frotte ses mains sur son corps, qui semble être en feu. Je la regarde avec horreur défaire son pagne. Je regarde ses pieds et je lève lentement la tête. Elle ne porte rien sous son pagne. Même pas un slip. Elle déboutonne la chemisette qu'elle porte et laisse voir une forte poitrine gonflée et bien ronde.

– Fadimatou...

– Juste une fois, dit-elle en passant par-dessus mon corps en positionnant sa poitrine sur mon visage. Prends-moi juste cette fois, je t'en supplie.

15

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je pousse une longue expiration.

– Je compte jusqu'à deux et tu es descendue de mon corps.

– Jalil...

– Je vais te porter ainsi et te déposer chez ton mari !

Mon ton acerbe la pousse à éloigner ses seins de mon visage pour me regarder. Ma mine s'est durcie. Toute trace d'humanité m'a quitté. La rage qui gronde en moi en ce moment est sans pareil.

– Je ferais en sorte qu'Abdelkader voie quelle femme dévergondée il a pris pour épouse.

– Si tu essaie, je dirais que tu m'as forcée, dit-elle avec froideur.

– Ce sera ta parole contre la mienne. Mais crois-moi, tout le monde verra ces fesses que tu offres à tout le monde qui passe.

Je la repousse si violemment qu'elle atterrit lourdement sur le sol. Elle se tient les fesses en grimaçant. Je me lève et ramasse ses vêtements et je les jette sur elle en

la regardant avec dégoût.

– Tu es une merde, Fadimatou ! Que l'on ne te mente pas ! Mes parents sont entre la vie et la mort et tout ce que tu trouves à faire, c'est de venir m'offrir ton corps pour que je te saute ? Tu n'es même pas désirable, sinon c'est moi qui aurais pu dans mes pires cauchemars fantasmer sur toi. J'ai toujours mis tes avances en sourdine, mais cette fois tu as fait couler la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tu es une honte pour cette famille et...

– Tais-toi ! s'écrie-t-elle. Ne me parle pas ainsi. C'est toi qui baves derrière une femme qui a couché avec tous les hommes de la famille et...

La gifle part toute seule et fait trembler le corps tout entier de Fadimatou. Elle se tient la joue en me regardant avec effroi.

– Je me retiens de te faire mal, madame. Ne juge plus jamais Nayanka, car tu ne la connais pas. Elle vaut mille fois plus que la saleté que tu es. Chaudasse comme tu es, va tenter ta chance chez quelqu'un d'autre. Comme tu connais apparemment très bien les hommes de cette famille, va te faire baiser par quelqu'un d'autre !

Je la regarde avec dégoût.

– Qu'Allah te pardonne tes péchés ! Tu as perdu toute estime à mes yeux. Je te promets que mon frère n'hésitera pas à te répudier si je lui parle.

Je quitte la pièce en claquant la porte. Je reste devant celle-ci, le temps de me calmer. J'entends des sanglots venant du salon, mais je les ignore. Ils parviennent pourtant à me mettre mal à l'aise. Toute cette situation est absurde. Sur cette pensée, je me dirige vers la chambre qui m'a été allouée à l'autre bout de la maison, dans les dépendances. Une envie soudaine de fumer me prend.

Depuis ma jeunesse – ça doit bien remonter à quinze ou vingt ans – je n'ai pas eu une envie aussi forte. À cette heure, je ne trouverais pas de point de vente près de la maison et ce n'est pas prudent de se balader tout seul.

Je décide de rentrer dans la maison, chercher quelque chose de fort à boire. Mon père doit cacher des boissons fortes qu'il offre à certains invités de marque. Je m'arrête à la porte d'entrée que j'ai laissée entrouverte en sortant. J'ai bel et bien entendu un bruit venant vers la cuisine. Je me mets dans un coin en marchant sur la pointe des pieds. L'attente n'est pas longue jusqu'à ce que j'entende des pas qui approchent. Anisah sort de la cuisine, un plateau contenant un repas et des boissons. Elle se dirige vers le salon et referme la porte derrière elle. Je regarde l'heure à ma montre : 01h43. Que fait-elle debout si tard ? J'attends de la voir ressortir, mais la porte reste ostensiblement fermée. Je m'approche et j'y colle mes oreilles. Le battant lourd ne me permet d'entendre tout ce qui se passe dans la pièce, mais je distingue des bruits de voix étouffées et des rires. J'opine de surprise et je m'éloigne. Il vaut mieux que j'aille dormir avant de me retrouver de nouveau dans une situation ambiguë.

*

* *

J'entends des cris et des hurlements venant de l'extérieur de la maison. Je sors du salon en courant, bousculant certaines personnes sur mon passage. La scène qui se déroule à l'extérieur est presque irréaliste. Une voiture de militaires est garée dans la cour et mes frères discutent avec le chauffeur pendant que des personnes encerclent le véhicule. Je m'approche, le cœur battant très fort. J'ai peur

de ce que je vais apprendre, car mes frères n'ont pas l'air de jubiler. Ce n'est pas bon signe.

– Que se passe-t-il ? demandè-je, une fois près d'eux. Avez-vous des nouvelles des parents ?

– Le sénateur et sa femme ont été libérés, me dit le chauffeur de la voiture. Ça n'a pas été facile. Nous avons même perdu des hommes dans les échanges qui ont eu lieu à la frontière. Les ordres venaient d'en haut et nous étions plus nombreux qu'eux. Je ne peux pas tout vous dire pour le moment, mais je suis venu vous prévenir qu'ils sont déjà entre de bonnes mains.

– Vont-ils bien ?

L'homme réfléchit en secouant étrangement la tête.

– Ces terroristes sont généralement sans pitié avec leurs victimes. Ils sont vivants, c'est tout ce que je sais.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je descends de la voiture et je récupère ma valise et les autres sacs avec les cadeaux à l'arrière. Le chauffeur me regarde avec envie.

– Le ministre vous a gâté cette fois, me dit-il alors que je passe une corde sur mon épaule.

– Il ne l'a pas fait pour rien.

Je fouille la poche arrière de mon jeans et je remets un billet de 5.000F au chauffeur du ministre qui jubile de joie. Il démarre quelques minutes plus tard. Je repère ma voiture garée non loin de là sur cette route et je vais charger les affaires dans le coffre. Je me mets en route pour ma maison, le volume du lecteur radio poussé à fond. Je n'ai pas envie d'entendre mes pensées. Il y a des jours comme celui-ci où je ne veux pas réfléchir sur ma vie ou sur ce que j'ai fait. C'est déjà fait. La vie continue.



Je sors de la société en marchant lentement. Je suis très fatiguée car cette semaine n'a pas été de tout repos. Je ne rêve que de dormir. Nicaise fait la belle et elle disparaît très souvent pendant les heures de travail. Je suppose qu'elle gère des rendez-vous avec des clients. Je ne peux pas me plaindre car j'en profite aussi financièrement.

J'entends les klaxons d'une voiture qui me sont familiers. J'entends bien appeler mon prénom, mais je reste stoïque. Je marche vers la zone de taxi. Un homme arrête un taxi et propose une destination dans mon quartier. Je profite de cette aubaine pour m'enfuir dans le taxi et proposer 500F pour être déposée chez moi. Je ferme les yeux durant tout le trajet. C'est le chauffeur qui attire mon attention quand il arrive non loin du carrefour qui est après mon entrée. Je descends et je marche jusqu'à la maison. Vanelle qui joue avec Mikhaïl dans la cour me salue.

– Ne laisse personne entrer dans la maison.

– Monsieur Jalil est déjà là.

Je m'arrête dans mon élan et je me tourne. Je repère alors la voiture de Jalil garée plus bas sur la route et je jure tout bas.

– Il est dans le salon, ajoute Vanelle.

– Peux-tu t'occuper de Mikhaïl ? J'ai une course à faire.

– Nayanka.

Je ferme les yeux pour me laisser un maigre espoir qu'il n'est pas là. Jalil ne bouge pourtant pas de l'entrée de la maison. Il attend que je vienne à lui. J'évite son baiser et

j'entre dans la maison. Il marche à ma suite jusqu'à ma chambre. Je dépose mon sac sur le lit et je vais m'enfermer dans la douche. Je prends une douche et je ressors enveloppée dans ma serviette. Jalil est assis sur le lit et il me regarde. Je vais chercher mes affaires dans la douche et je viens les ranger dans le panier de vêtements sales.

– Ça va ?

Je vais ranger mon sac dans l'armoire.

– Parle-moi, ma chérie. Tu vas bien ?

– Oui.

– Pourquoi ne me regardes-tu pas quand je te parle ?

Je me tourne et le fixe pendant quelques secondes. Il a le visage fatigué, les yeux déformés par les cernes. Ses vêtements sont froissés et poussiéreux. Je me détourne de lui. Je fais mine de fouiller parmi mes vêtements. Je sors une robe et je la passe sur mon corps nu. Je reviendrai passer des sous-vêtements plus tard.

– Des nouvelles de tes parents ?

– Ils sont enfin libres, dis-je en souriant. Nous avons été surpris de la rapidité des choses. Mon père en est sorti amaigri et apeuré, mais ma mère a eu une jambe brisée. Elle a essayé de fuir et ils lui ont fait payer cette insubordination. Elle est internée dans une clinique privée à Odza. Nous les avons rapatriés par avion dès que les autorités les ont libérés.

– Dieu soit loué. Je vais m'occuper de Mikhaïl, dis-je en amorçant la sortie.

– Nayanka, attends, s'il te plaît.

Je m'arrête et je joins mes mains l'une à l'autre.

– Ce n'est pas nous cela, dit Jalil en se levant du lit. Pourquoi m'ignores-tu, mon amour ?

– Éviter les problèmes n'est pas un signe d'ignorance.

Je suppose que tu es venu pour ton fils.

– Non, pour toi.

Il se lève et vient me rejoindre. Je fais toujours face à la porte. Il prend mes épaules dans ses mains. Je sens son souffle près de mon oreille droite.

– Tu es tellement froide. Je ne te reconnais pas.

J'avale la salive et je baisse la tête.

– Je voudrais savoir... Pour mes parents, tu...

– Tu n'as pas envie de savoir ce que j'ai fait, l'interromps-je d'une voix abrupte. Le plus important est qu'ils soient libres.

– Je veux savoir.

Je me retourne et je lui fais face.

– J'ai fait ce qu'il fallait. J'ai fait des choses pour lesquelles tu vas me haïr et que tu ne souhaiterais plus jamais me toucher. Mais si c'était à refaire, je le referais. Pas pour toi, mais parce que par-dessus tout, votre famille m'a offert un toit au moment où je me suis sentie abandonnée de tous. Ta mère dans sa rudesse m'a appris à me battre dans la vie. J'ai trouvé une famille en vous. C'est pour cette raison que j'ai aidé comme j'ai pu en faisant jouer mes relations.

– Quelle relation ? demande-t-il en me regardant avec horreur. De qui parles-tu ici ?

– Je ne peux rien dire. Je ne veux pas mourir.

– Nayanka ! Qu'as-tu fait ?

Je me retourne, mais il m'attrape par la main et me tire violemment vers le milieu de la chambre. Je me frotte la peau à l'endroit où la douleur se fait le plus ressentir. Jalil rugit littéralement de colère.

– Qu'as-tu fait, Nayanka ? Ne profite pas de la situation pour tirer le drap de ton côté. Tu es allée te faire

baiser par des hommes en mon absence, c'est ça ? C'est pour ça que tu n'as pas fait signe de vie ?

Je ne réponds pas et je croise les bras sur ma poitrine.

– Pourquoi aimes-tu tant le sexe ? Te faire prendre par des salauds qui ne t'estiment même pas alors que je suis là pour toi ? Je t'ai accepté avec ce passé peu louable, incombant tes actes au désespoir qui t'avait emparé en mon absence. Mais je ne te comprends plus. On dirait que tu n'as que le sexe dans la tête. N'as-tu pas pitié de toi-même ? Ça te plaît tant de jouer la pute.

Je respire longuement. Mon cœur bat très fort. Chaque mot de Jalil pénètre profondément dans mon système et détruit le peu de force morale qu'il me restait. Je m'avance vers la porte et je l'ouvre avant de me retourner.

– Je t'ai dit dès le départ que tu ferais mieux de partir. M'insulter ne servira à rien. J'ai déjà fait ma part. Mon fils m'attend.

Je marche dans le couloir et je fonce vers la cour arrière de la maison. Cachée dans un coin, je pleure mon saoul. J'ai tellement mal en ce moment. Mal au point où j'en suis à regretter d'avoir couché avec ces hommes pour qu'ils usent de leur influence pour libérer ce couple qui m'abhorre tant. Ils sont libres. Ils peuvent continuer leurs vies loin de moi. Je n'ai pas le cœur à mener une guérilla contre eux. Mon enfant a besoin de mon énergie.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je m'appuie sur le capot de la voiture et je regarde mon frère. Il a l'air aussi stupéfait que moi à l'écoute de ce que notre frère Rachid nous conte.

– C'est dans toutes les bouches, dit Rachid. C'est un miracle que les parents soient parmi nous. Père a déjà

réuni des personnes assez influentes qui sont venues lui montrer leur soutien. Cette fois, je suis convaincu que cet homme n'est pas un petit. Nous avons toqué à tellement de portes ici en votre absence et nombreux de ses amis les plus proches ont avoué leur impuissance face à son cas. Pourtant, les voilà de nouveau parmi nous.

– Hamdullilah. Il l'a encore fait pour nous.

Nous nous regardons avec un certain malaise. Des pas s'approchent. Fadimatou arrive accompagnée d'Anisah. Elles tiennent chacune un plateau. Elles nous proposent à boire et des friandises sucrées à grignoter. Fadimatou s'éloigne aussitôt qu'elle a fait sa tournée. Depuis notre éclat, elle m'évite comme la peste et c'est mieux ainsi. Anisah s'éloigne à sa suite. Je reste avec mes frères quelques minutes, puis je décide de prendre congé. Anisah apparaît de nulle part et marche à ma suite dans la pénombre de cette nuit qui est brisée par les ampoules accrochées ça et là. Je m'arrête pour la regarder.

– Où vas-tu ?

– Nous rentrons bien à la maison, me dit-elle avec une grande incompréhension.

– Mais tu ne peux pas venir avec moi.

– Où vais-je aller, Frère Jalil ? Mon père a repoussé mon vol en apprenant pour Tonton et Tantine. Il n'y a personne au domicile familial pour s'occuper de moi. J'ai passé la nuit d'hier ici chez Frère Abdelkader en attendant ton retour à Yaoundé. Je lui ai dit que je retournais chez toi.

– Mais Anisah... Merde !

Je jure en la regardant. Elle ne bouge pas d'un cheveu. Je continue mon chemin jusqu'à ma voiture. Elle monte près de moi. Une fois à la maison quelques minutes plus tard, je ne lui adresse pas la parole. Je vais m'enfermer dans

ma chambre. Je passe toute la soirée à ruminer. Je ressasse tout ce qui s'est passé depuis mon retour aux premières heures de la journée. Je suis vraiment mal à cause de Nayanka. Je suis dégoûté par ce qu'elle a fait. Comment peut-elle oser me tromper avec d'autres hommes ? Serait-elle vraiment derrière la libération de mes parents ? Elle semblait très sûre d'elle en parlant. Parfois, elle me fait peur, cette femme.

Sur une impulsion, je prends mon téléphone et je lance un appel vers son numéro. Je tombe directement sur son répondeur. Je quitte le lit à pas lents. Je ne sais pourquoi mon cœur bat la chamade sous l'influence de la panique. Je ramasse mes clés de voiture et je quitte la maison au pas de course. J'arrive chez Nayanka et je frappe comme un fou sur le portail. Je me résigne à appeler Vanelle qui vient m'ouvrir et me rassure de la présence de sa patronne et de son fils dans ces murs. Je trouve Nayanka endormie sur le canapé au salon. Je m'assieds sur le sol et je la regarde dormir. Je reste ainsi tellement longtemps que les muscles de mes cuisses en deviennent douloureux.

Un film passe à la télé, mais je ne saurais dire lequel. Ma tête a été prise d'assauts par des pensées en tout genre. Nayanka est couchée sur le ventre, la tête me faisant face. Je peux ainsi détailler les traits de son visage et je suis séduit au fil des secondes. La colère en moi s'envole petit à petit. Nayanka se retourne et s'étire en ouvrant un œil. Elle s'immobilise en me voyant, prenant quelques secondes pour réaliser qu'elle est bel et bien réveillée. Elle se redresse dans le canapé et me regarde.

– Je m'excuse de m'être emporté cet après-midi contre toi. Je n'aurais pas dû être si dur avec toi. Mais tu me connais, Nayanka.

Elle me regarde sans parler.

– Tu es à moi ! Je ne peux pas accepter que qui que ce soit te touche, peu importe la raison. Je... je t'aime et je ne peux rien contre cela. J'ai vécu des choses incroyables ces derniers jours. J'ai eu peur pour mes parents. Je me suis fait draguer par ma belle-sœur. Je... Nayanka, être avec toi est difficile. Tout me tombe sur la tête en une seule fois. Ça me surmène au point de me pousser à vouloir être seul. Mais quand j'essaie, je souffre tellement de ton absence que je reviens toujours à toi. Ton amour me tourmente.

Elle renifle et baisse la tête. Elle tire sur sa nuisette rose et expire.

– Libère-toi donc, Jalil Mouhamadou. Laisse-moi mener la vie misérable que je mène.

– Ne dis pas ça. Y es-tu vraiment pour quelque chose à la libération de mes parents ?

Elle acquiesce sans répondre.

– Tu ne me diras pas ce que tu as fait et je crois que dans le fond c'est mieux ainsi. Je veux que tu me promettes quelque chose.

– Quoi ?

– Ne refais plus jamais ça, tu m'entends ? dis-je en élevant la voix. Ton corps n'est pas une marchandise. Le temps de la souffrance est passé. Que diront les gens demain en te reconnaissant ? Nayanka, j'ai promis de t'épouser. N'augmente pas la liste de mes ennemis car je sais qu'ils sont nombreux à te vouloir.

– D'accord.

– Bien.

Je la contemple. Elle passe une main lasse sur son visage et regarde autour d'elle. Je vois la naissance de sa poitrine et une pensée me traverse.

- As-tu vraiment couché avec...
- Arrête, Jalil. Tu te feras du mal pour rien. Laissons les choses telles qu'elles sont.
- C'est-à-dire quoi ? Te laisser ? Il n'en est pas question.
- Jalil, soyons objectifs. Nous sommes trop différents. Cette relation ne nous mènera nulle part.
- Seul Allah sait ce qui nous attend.
- Et mon Dieu peut-être pas ? Ne force pas, je t'en prie. Pour Mikhaïl, évitons de nous déchirer. Il ne mérite pas de grandir dans la tristesse.
- Ce ne sera jamais le cas. Viens.

Je la tire à moi et je la fais asseoir sur mes cuisses. Je retire sa nuisette et regarde sa poitrine avec beaucoup de fierté. Le désir qui grognait en moi se fait déjà drôlement ressentir dans mon pantalon. Je la repose sur le canapé et je me dépouille lentement de mes vêtements. Elle m'épie en souriant en coin. Une fois que je suis nu, je tourne sur moi-même comme les mannequins. Cela déclenche des gloussements chez Nayanka.

- Avoue que tu aimes me voir comme ça. Profites-en.

Je m'assieds de nouveau sur le sol et je la positionne sur mes cuisses. Elle me prend dans ses bras et me serre très fort. Nous restons ainsi quelques secondes. Ma bouche rencontre la peau de son épaule et j'y pose de petits baisers qui hérissent les poils fins de sa peau. Elle se détache de moi et s'éloigne. Elle s'assied sur le sol face à moi et me dévisage. Je regarde la fermeté de sa poitrine qui me nargue, son ventre plat qui mène vers le coin de tous les plaisirs. Son entrejambe est caché derrière ses cuisses qu'elle a croisées. Une chaîne en or scintille à sa cheville. Elle a l'air d'une déesse, une vraie beauté irréelle qui me coupe le souffle.

Mon cœur gonfle d'envie en la voyant. Je ne sais où mettre mes pensées. Une chose est certaine : je la veux. Je ne sais pas si je pourrais rencontrer une femme aussi dévouée qu'elle, aussi entière et fidèle à elle-même. Une voix me souffle qu'elle n'est pas faite pour moi avec la vie qu'elle mène. Je l'étouffe bien rapidement pour me rapprocher à quatre pattes de cette beauté qui m'envoûte et me noie dans des pensées de sueurs et de corps mêlés, d'envie de jouissance et de gémissements.

– Viens, ma chérie. Je vais te faire l'amour comme un homme qui t'aime.

NAYANKA FANTA FIFEN

Jalil semble vraiment décidé ce soir. Malgré toutes les tensions qui sommeillent entre nous, il se tient devant moi, les yeux vibrant de désir pour ce corps que j'ai donné à tant d'hommes pour pouvoir m'en sortir dans cette jungle.

Je regarde longuement Jalil, voyant bien qu'il s'impatiente. Du plat de la main, je caresse sa joue et il ferme les yeux une seconde, le temps pour moi de voir l'expression de la plénitude sur son visage.

– Jalil, tu me veux. Aujourd'hui, peut-être. Mais pour combien de temps ? Je suis et je serai toujours une Escort girl.

L'expression de douleur et de gêne dans son regard ne m'affecte pas pour autant. Je n'ai jamais su pourquoi les jugements d'autrui ne m'ont pas affecté tout au long de mon parcours. Il est toujours très aisé de parler de choix – ou de mauvais choix – quand au fond de soi-même, l'on ne sera même pas capable d'aider une personne qui nous tend la main. Il est facile de se dire qu'il y a toujours une autre option. Dans un pays comme le Cameroun, s'il était si

facile de s'en sortir, les jeunes ne deviendraient pas des bandits, les femmes n'abandonneraient pas leurs enfants, d'aucuns ne sacrifieraient pas leurs enfants ou ceux d'autrui pour des rituels. Je ne vole pas, mais je me bats pour nourrir mon enfant avec une partie de mon corps. Les uns le font avec leurs têtes ou leurs mains ; j'utilise le corps tout entier.

– Pourquoi parles-tu de cela maintenant ?

– Parce qu'en cet instant, malgré les mots qui sortent de ta bouche, tu n'es pas bien différent de ces hommes qui viennent à moi avec de l'argent pour disposer de mon corps. Je ne l'offre pas au plus offrant, mais je calcule consciencieusement ce que chaque sortie va me rapporter. Je sais pourquoi j'ai fui la rue dès que j'ai pu. J'accepte ma condition de vie. Est-ce donc le cas pour toi ?

– Tu n'es pas la première femme à avoir fait ce métier qui est d'ailleurs le plus vieux du monde, dit-il en s'appuyant sur le canapé. Je ne peux pas sourire en t'imaginant en train de... C'est impossible et peu glorifiant pour une femme aussi belle que toi. Tu as de la valeur à mes yeux, parce que tu n'as jamais baissé les bras. Tu ne cesses jamais de te battre. Je suis d'ailleurs étonné du fait que tu arrives à mener deux métiers en parallèle sans te reposer sur la pseudo-richesse que te donnent tes sorties de nuit.

Je ricane, les yeux perdus dans le vide.

– Rien n'est éternel, mon cher. Mon rêve n'est pas d'être vu aux bras des hommes les plus influents de ce pays. Je veux réussir professionnellement, avoir mon bureau quelque part et peut-être diriger des personnes, si Dieu le veut.

– Mais où mets-tu ton Dieu quand tu t'adonnes à la

prostitution ? Ce n'est pas bien pour...

– La Bible rappelle à tous les chrétiens qu'il ne faut point juger et laisser cette tâche à Dieu. N'étant pas de la même religion que moi, je peux te pardonner ce raté. Évite ce genre de mots avec moi. Cela me monte facilement à la tête et m'énerve ! dis-je avec rudesse. Je ne viens pas regarder ce que tes semblables et toi faites dans vos vies. Tu ne me diras pas qu'à ton âge – et avec tout ce que nous avons vécu le temps de ton séjour chez tes parents – tu mènes une vie exemplaire telle que le veut le Coran. Toi Jalil, ne lève pas le doigt pour juger autrui, car ce sera un gourdin qui t'atterrira dessus avant de te juger en retour. Je tiens juste à te rappeler que je ne suis pas une femme normale et j'assume les choses pour ne pas avoir à pleurer ou me faire rabaisser par des gens.

– Toute chose a une fin comme tu l'as si bien évoqué.

Il se redresse et me prend par la main. Il m'attire à lui et je me couche sur sa poitrine. J'adore la sensation de ses pectoraux contre mon visage. La poitrine de Jalil se soulève alors qu'il inspire longuement.

– Respecte juste la promesse que tu m'as faite plus tôt. Oublie cette vie et consacre-toi à nous deux. Cette fois, je suis prêt comme une armée toute entière. Je ne te quitterai pas, je ne partirai pas, mais je veux que tu sois mon soutien le plus sûr. Tu ne saurais imaginer la joie dans ma famille quand je verrais mes parents et que je leur dirais ce que tu as fait pour eux – si tu veux bien me donner les détails, ajoute-t-il, la mine espiègle.

Mon visage se ferme et je baisse la tête.

– Il n'y a rien à raconter. Je ne souhaite pas que qui que ce soit apprenne que j'ai une main dans cette affaire. Garde cela en secret. Ce n'est pas le plus important.

– Mais ils doivent savoir !

– Non. S'il te plait...

Son insistance me fait de la peine. J'essaie de me redresser, mais il me serre contre lui.

– Ne leur dis pas. Ils ne feront que m'insulter encore plus.

– Je suis désolé, mon amour.

Jalil caresse mon front et pose ma tête contre sa gorge. Ses bras sont un bouclier autour de moi. Si seulement, il pouvait ainsi me protéger contre le monde... mais j'ai parfois besoin d'être protégée de lui.

Ma main se détache de sa hanche et se pose sur son sexe. Je le caresse lentement en regardant devant moi. Lorsque les bras de Jalil se desserrent, je prends une position plus confortable et je le prends à deux mains, puis je me penche pour lui donner du plaisir oral. À voir comment il serre les dents, je vois bien qu'il se retient de crier. Il me tient le cou, puis me caresse la tête. Je sursaute lorsqu'une main attrape mes fesses et les tire vers lui. Il caresse le fessier avec douceur, passant les doigts sur la fente, les glissant dans les replis pour provoquer de longs frissons en moi. Je gémis, la bouche pleine par sa grandeur, lorsqu'il fourre deux doigts au fond de moi, tout en regardant ce que je lui fais. Les caresses deviennent tremblantes et désordonnées des deux côtés sous l'influence du plaisir que nous nous donnons mutuellement. J'essaie de lutter contre la montée d'un orgasme, mais la dextérité avec laquelle Jalil bouge ses doigts en moi ne me laisse pas d'autres choix que de m'abandonner. Je relâche son sexe baveux de salive et je me redresse pour sentir le plaisir m'envahir.

– Ne perdons pas cette énergie, dit soudain Jalil en me

faisant passer par-dessus son corps. Viens à moi. Je veux te posséder.

Je me positionne sur son sexe et il me fait descendre avec lenteur jusqu'à ce que je l'ai pleinement en moi. Il est bien trop membré pour que je le prenne entièrement et que nos corps s'emboîtent à la perfection. Mais je me sens comblée, pleine de lui – comme il l'a souhaité. Je le vois d'ailleurs sourire béatement.

– Si seulement tu pouvais imaginer comment je me sens chaque fois que je suis en toi, murmure-t-il. Pour vivre encore et encore ce moment, je peux tout te donner.

Je souris brièvement, puis je soutiens son regard.

– Épouse-moi, Nayanka. Il est plus que temps que nos vies prennent un cours normal. Plus de distance, plus de solitude. Juste toi et moi pour l'éternité.

Je pose mes mains sur mes fesses et je les écarte. Je commence à rouler du bassin, je rame sur Jalil, les yeux dans les yeux. Son regard se durcit tantôt, pour devenir évaporé la seconde d'après. Il se laisse porter par le plaisir. Mes seins se retrouvent vite prisonniers de ses mains, puis de ses lèvres alors qu'il les lèche âprement. Le combat est rude. J'ai bien peur de flancher avec lui. Je me refuse pourtant à me faire battre par un amateur. Je soulève mes genoux et je me retrouve accroupie sur son sexe. J'engage une série de va-et-vient qui provoque des grognements et une coulée de sueur chez Jalil. Il soutient mon postérieur pour l'aider dans son mouvement qu'il accélère lui-même dans sa frénésie. Une boule de feu se forme dans mon bas-ventre tandis que je sens un piquet taper très fort mes parois. Mes lèvres s'ouvrent pour relâcher un peu de plaisir quand l'orgasme me fige et me brise en mille morceaux.

– C'est magique, dit Jalil, troublé. Je t'aime tellement.

Il attrape ma tête et m'embrasse avec hargne. Il se dégage de moi et me fait me coucher de nouveau sur son corps.

– Je t'aime aussi. Mais je ne veux rien te promettre qui te donnera la latitude demain de m'en vouloir.

– Tu m'aimes et tu es avec moi. C'est déjà le premier pas. Nous ferons les autres ensemble.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

– Papa ! On est venu trop tôt.

Je regarde brièvement mon fils, avant de manœuvrer pour garer dans un espace libre.

– Mais... C'est mieux d'être en avance que d'être en retard, Mikhaïl. Je veux que tu sois toujours parmi les premiers.

– Je suis fort, Papa, répond-il en souriant à pleines dents.

– Je sais. Prends ton sac et va rejoindre tes camarades. J'ai quelques courses à faire avant de commencer ma journée. Je n'ai pas été au travail depuis un moment et mes employés doivent faire du désordre – comme toi en classe, je parie.

– Non, Papa. Je suis sage. Mon nom n'est jamais sur la liste des bavards.

Je caresse sa tête en riant.

– Je finirai par croire que tu es un ange et non mon digne fils. Cesse de m'endormir, Mikhaïl. Populaire comme tu es, tu dois être le leader du désordre dans ta classe.

Il éclate de rire et prend son sac par la manche. Il descend de la voiture et se tient sur le trottoir.

– Viendras-tu me chercher ?

- Le chauffeur viendra te prendre. Papa doit travailler.
- Ok, dit-il, visiblement déçu.
- Ne fais pas cette tête. On se verra à la maison.
- Mouais... Mais ce n'est pas pareil. Mes camarades ne voient pas ta belle voiture si tu ne viens pas.

Je ricane et lui fais signe d'aller entrer dans l'enceinte de son école. Je vérifie qu'il s'exécute avant de quitter les lieux et aller directement à la clinique au quartier ODZA. Une fois garé dans le petit parking devant la clinique, je renifle mes vêtements et grimace d'horreur. Ils ne sentent pas la rose. Où est donc le temps pour moi d'aller me changer ? La situation actuelle me divise sans cesse.

Je marche jusqu'à la chambre de ma mère. L'infirmière sort au même moment avec mon père. Je le salue, de même que l'infirmière qui s'éclipse non sans m'avoir dit que ma mère fait sa toilette matinale. Mon père et moi allons prendre place dans le banc du couloir. Certains membres de la famille viennent et vont attendre à l'extérieur. Un long moment passe avant que mon père ne se tourne vers moi et m'observe en coin.

- Mon fils, la vie ne tient qu'à un fil. Je m'en suis rendu compte durant notre captivité. J'ai eu peur de tout perdre. Ta mère, vous, ma vie,... J'ai vraiment eu peur.

- Tout ça est du passé. Allah t'a sorti des griffes de ces personnes et ramener à nous.

- J'ai parlé avec tellement de gens. Tu sais...

Il se gratte le menton.

- Je ne suis plus très jeune. Toute cette affaire de politique me fait réfléchir. Peu de personnes que je traitais comme mes amis, mes frères se sont investis à ma cause par désir de me supplanter. Certains n'osent même pas décrocher mes appels sous le poids de la honte. J'aurais pu

mourir parce que j'en voulais trop. Je suis déjà sénateur. Je pouvais déléguer les tâches, mais j'ai voulu trop en faire. L'auriez-vous accepté si j'avais perdu la vie ?

– Cesse de blasphémer et de challenger un pouvoir qui est au-dessus du tien. Nous savons quelle force est en toi. C'est la raison pour laquelle nous te soutenons pleinement. Maintenant que tout cela est passé, à toi de voir si cela vaut la peine que tu continues sur la même lancée ou que tu ralenties un peu – parce qu'il est hors de question que tu arrêtes tout, Père. J'ai déjà convaincu mes amis de te voter.

Il rit de bonheur et me frappe légèrement la cuisse.

– Tu es un bon fils. Merci pour les efforts que tu as fait durant ma captivité. Je n'étais pas très content de ton retour au bercail, mais tu as l'âme d'un leader et tu sais canaliser tes frères. Je sais déjà qui prendra ma succession.

– Pas moi ! dis-je en levant les mains en l'air, en riant. La politique ne me dit rien qui vaille. Ma vie est déjà assez trouble pour que je décide de me balader partout et mentir aux gens.

– Mais je ne mens pas, rétorque mon père en riant. Toi alors...

J'opine sans répondre. Une infirmière vient parler à mon père. Je regarde la porte de la chambre de ma mère et je l'imagine couchée là, obligée de se reposer sur d'autres personnes. Elle avait déjà une santé fragile et cette situation n'a fait qu'empirer la chose.

– À quoi penses-tu ? demande mon père.

– À ma vie. Père, je suis las de vivre comme un vagabond, comme un orphelin de l'amour. Je veux me marier. Je veux avoir un foyer, une femme, des enfants.

– Ta mère m'a pourtant dit que ça ne saurait tarder, remarque-t-il avec surprise.

Je regarde les entailles qu'il a sur la peau des bras. Cet enlèvement laissera aussi bien des séquelles morales que physiques sur mes parents et je ne peux rien y changer.

– Mama veut m'imposer son choix.

– Cette fille est quelqu'un de bien. Je l'ai vu déjà toute petite.

– Je sais, l'interromps-je avec agacement. Mais ce n'est pas elle que j'aime. Je veux Nayanka. La petite Fanta qui a travaillé chez nous. Nous avons déjà un fils ensemble. Je lui ai promis de l'épouser.

– Tu sais que je ne peux pas te suivre dans ton idée avec tout ce qui s'est passé entre vous. Tu as fait un enfant à une femme qui n'est même pas musulmane et de petite vertu. Toi Jalil, tu as fait un mariage traditionnel, tu es allé épouser une autre fille chrétienne en Europe avant de divorcer d'elle. Mon fils, tu as assez fait de désordre. Je n'ai pas apprécié tout ce désordre, mais tu nous as mis à chaque fois sur les faits accomplis. Aujourd'hui, je dis non. Il faut que tu épouses une femme croyante, une qui respectera ta famille, tes croyances et tes convictions. Une femme qui nous rendra tous fiers. Que ce soit la petite Anisah ou une autre femme, mais qu'elle soit musulmane !

Mon père et moi nous affrontons du regard.

– Père, je vais te décevoir une fois de plus. Cette fois pourtant pour corriger une erreur du passé. Tout cela ne serait pas arrivé si j'avais tenu à mes promesses envers elle. Elle n'est peut-être pas musulmane, mais elle est une fervente croyante et elle apprend des bons préceptes de vie à notre fils, la crainte d'un être supérieur à qui nous devons la vie et toutes les choses du quotidien qui nous paraissent évidentes.

– En es-tu si sûr ?

– Dis-moi, Père, si Mama n'avait pas survécu à sa tentative d'évasion, que...

– Je ne veux pas penser à une telle chose, m'interrompt mon père, le visage peiné. Je ne veux pas imaginer un seul instant la perdre. Sais-tu que des réunions se tiennent depuis mon retour, mais que je n'arrive pas à rester deux heures loin de cette clinique ?

– Laisse-moi donc te dire que la même hargne, la même peur que tu as dans le ventre pour Mama, n'est qu'une graine de sable devant ce que je ressens pour Nayanka. Vous la jugez sans vraiment la connaître. Vous n'avez jamais essayé de le faire, trop bloqués dans vos principes.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je regarde le bulletin d'Ahmed, puis je lève la tête vers lui. Il se ronge les ongles d'anxiété. Même la venue de la serveuse de ce restaurant n'arrive pas à baisser la température entre nous. Je regarde Mikhaïl qui joue avec un enfant assis à la table d'à-côté qu'il connaît à peine. Il est très loin de la tension qui règne en ce moment.

– Tes résultats s'améliorent, mais ils ne sont pas très bons, Ahmed.

– Je sais, grande sœur, dit-il d'une voix rauque. Mais tu ne sais pas les contorsions que je dois faire pour ne serait-ce qu'aller à l'école. La maison de Papa n'est pas adéquate pour réviser. J'en ai marre qu'on dise que je suis trop vieux pour être en classe de Seconde. Ce n'est pas de ma faute si j'ai dû arrêter plusieurs fois l'école.

– N'écoute pas ce que les gens disent et concentre-toi sur ce que tu as à faire.

Je lui remets le bulletin. Je grimace de dépit en le

voyant plier ce dernier et le fourrer dans la poche arrière de son jeans. Il reprend la bouteille d'ICE BLACK qu'il buvait et la boit au goulot.

– Comment vont les autres ?

– Ils se plaignent que tu ne penses pas à eux. Merci pour l'autre fois, Fanta. Je ne sais pas comment ça aurait été si tu n'avais pas sorti Bobo du commissariat.

– La prochaine fois, il finira à la Prison de Kondengui ! dis-je avec dureté. Je voulais d'ailleurs te dire que tu n'aurais pas dû donner mon numéro à Papa. Il m'appelle maintenant tous les jours pour me demander de l'argent. Je ne suis pas son fond d'investissement de retraite. Qu'il me laisse tranquille ! Mon fils a besoin de moi.

– Excuse-moi. J'ai agi dans la panique. Sa femme me tend les nerfs et...

– Parlons d'autre chose, veux-tu ? Je ne veux pas savoir ce qui se passe dans cette maison.

Mon frère rit sous cape et se tait. Le temps semble long entre nous. Je le regarde et je dois reconnaître que nous nous ressemblons beaucoup. Nous ressemblons physiquement à la même personne : mon père. Cet homme que j'abhorre pour toutes les erreurs qu'il a commis dans nos vies et tous ses manquements. Aujourd'hui encore, il ne parvient pas à changer d'attitude et je ne veux pas polluer l'existence de mon enfant avec une personne pareille. Il n'est pas un exemple de vie et ne le sera probablement jamais, avec sa propension à l'alcool, les femmes et l'argent.

Voyant qu'il se fait déjà tard, je prends congé de mon frère en lui remettant l'enveloppe habituelle. Il sait le mieux comment tenir la maison pour un mois. Tout le trajet pour la maison, je réfléchis à mes différents projets.

Il faut que je les finalise rapidement. La vie avec Jalil est douce. Depuis deux mois et demi que ses parents ont été libéré des filets de leurs ravisseurs, il essaie plus ou moins d'être présent dans ma vie. Il a eu à faire plusieurs déplacements, le temps pour moi de souffler un peu. Je l'aime, mais je vois cette relation avec une certaine distance et un œil vraiment critique. Que ferait-il avec une femme comme moi ? Je meurs d'envie de finir ma vie avec lui, mais j'ai tellement peur qu'il me tourne encore le dos à la moindre occasion. Je ne veux pas revivre la peine, la souffrance incroyable de le perdre.

Mon cœur bondit quand, quelques heures plus tard, il fait son entrée dans le salon. À peine, il me fait la bise que son téléphone sonne. Il s'excuse et sort parler sur le pas de la porte qui reste entrouverte. Je le suis sur la pointe des pieds.

– Non, dit-il avec douceur. Calme-toi, je t'en prie. Ce n'est pas ce que tu crois. C'est assez compliqué à gérer comme situation. Laisse-moi juste le temps et... Pourquoi m'interromps-tu ? Ne crois-tu pas que je sois assez grand pour gérer cela ? Pourquoi es-tu donc avec moi ?

Il piaffe de colère et tape le pied sur le mur. Sa main tient fermement le téléphone en main. Je m'éloigne, plongée dans mes pensées. Je sentais bien que quelque chose clochait avec cet homme. Il était trop parfait. Comment peut-il me faire cela ? Mon être tout entier est glacé. Jalil entre dans le salon tout sourire. Je ne parviens pas à répondre à son élan de joie que je ne partage pas.

– Nayanka, ton téléphone sonne.

Je sors de ma bulle et regarde l'appareil qui vibre près de moi sur le canapé. Je le prends et le décroche.

– Allô ? C'est qui ? me demande la personne.

Le ton empressé et abrupte de la personne m'énerve. Il s'agit d'un homme qui appelle depuis une zone très bruyante. J'ai de la peine à ne pas éloigner le téléphone de mon oreille pour me protéger de cette attaque sonore.

– Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

– J'appelle seulement pour vous prévenir. C'est très grave ici. Vous devez venir.

NAYANKA FANTA FIFEN

Je fronce les sourcils et me redresse dans le fauteuil.

– Qu'est-ce qui est grave ? Qui êtes-vous ?

– Madame, je ne veux pas terminer mes unités. J'ai juste ramassé le téléphone de la jeune dame et j'ai composé le numéro qui revenait souvent. Vous l'avez appelé plusieurs fois aujourd'hui. Vous devez la connaître.

– Qui ?

Je me lève en fouillant dans mon esprit et une pensée lugubre me transperce. Il n'y a qu'une seule personne que j'essaie depuis des jours à joindre.

– Monsieur, c'est le téléphone de Nicaise que vous avez ? Où est-elle ?

– Je ne sais pas. Je suis non loin de l'entrée d'ISTAG au QUARTIER FOUDA. Un grave accident a eu lieu ici il y a quelques minutes. Il y a des morts. Si vous pouvez venir, venez tant...

La conversation se coupe. Je vois rouge pendant quelques secondes.

– Chérie, tout va bien ?

Je lève la tête et là seulement, je me rappelle de la présence de Jalil dans mes murs. Et de ce qu'il faisait quelques minutes plus tôt. Je m'avance vers lui et je lui applique une gifle de toutes mes forces. Il me regarde avec surprise et moi avec beaucoup de dédain.

– Tu n'es qu'un salaud ! Quitte ma maison immédiatement. Je ne veux plus jamais te voir.

– Mais...

– Va-t'en !

J'hurle en serrant les deux poings avec force, le corps presque plié en deux. Je le foudroie du regard et le contourne, les mains déjà sur la tête.

– Oh mon Dieu ! Pas Nicaise.

Je cours à ma chambre. Vanelle sort dans le couloir et me regarde passer. Je vais enfiler des ballerines et je prends mon sac à main et mes clés de voiture.

– Nayanka, que se passe-t-il ? Où vas-tu ? demande Jalil depuis le pas de la porte.

Je tchipe sans répondre. Je me rappelle que j'ai roulé mon tissage dans des rouleaux un peu plus tôt. Je prends un foulard dans l'armoire et je recouvre ma tête. Jalil vient vers moi et m'attrape la main.

– Réponds-moi ! Tu ne peux pas me gifler sans raison et quitter cette maison comme ça !

– Laisse-moi tranquille ! C'est fini entre nous, tu entends ? Tu n'as plus rien à gérer. Je ne veux plus d'une merde comme toi dans ma vie !

Je tire ma main avec force et il la relâche. Sans plus un regard, je quitte la pièce avec toutes sortes d'image lugubre à l'esprit.

– Pauvre Nicaise !

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je reste au milieu de la chambre, sonné par les derniers événements. J'ai l'impression de rêver. Nayanka viendrait par hasard de rompre avec moi, sans raison. Il y a quelques minutes à peine, elle m'a accueilli avec le sourire et la minute d'après, elle me giflait. Que s'est-il passé en elle le temps de mon coup de fil ?

Je blêmis en pensant à cet appel. Je sors de la chambre et je regarde la porte d'entrée de la maison. Je me frappe la tête en pensant à la conversation que j'ai eu plus tôt. J'espère qu'elle ne m'a pas entendu. Cet espoir est bien faible si j'en crois sa réaction. Une fois de plus, j'ai commis une gaffe.

– Tonton, que se passe-t-il ?

Je me retourne et je vois Vanelle approcher. Elle me regarde avec crainte.

– Je ne sais pas. Nayanka est partie en trombe. Au fait, c'est qui Nicaise ?

– La marraine de Mikhaïl. Elles travaillent ensemble.

– Je ne l'ai pourtant jamais croisée. Il semblerait qu'elle ait eu un souci.

– Non, dit la jeune femme, peinée. J'espère que ce n'est pas grave. Elle est si gentille avec nous.

Je réfléchis en roulant mes clés dans la poche de mon pantalon. Je suis venu directement du bureau jusqu'ici. Nayanka me manquait vraiment. Je ne m'attendais pas à un tel accueil en fanfare.

– Je reviens plus tard.

Je quitte la maison et conduis jusqu'à chez mes parents. J'arrive à l'heure de la prière de 18h. Je retire ma veste et je la jette dans la voiture, puis je me prépare

rapidement et je rejoins les hommes qui prient dans le salon. Mon cousin me fait une place et je fais mes ablutions avec le reste de la famille. Le temps de montrer ma dévotion, je fais le vide dans ma tête, pour purifier mon esprit et y appeler un peu de sagesse qui m'aidera à gérer ma vie d'homme adulte. À la fin de la prière, Aïcha offre du thé à chacun, le temps que le repas soit servi. Mon père est avec des amis et ma mère est dans son salon privé avec ses sœurs. Je mange au milieu de mes cousins et de mes deux frères présents. Je ne les écoute parler que d'une oreille. Je me lève et je vais marcher sur la véranda. Cette maison est toujours pleine de monde, mais c'est l'endroit par excellence pour moi, lorsque je suis dans une situation trouble.

– Eh Jalil, me chuchote Abdelkader, je te cherche depuis.

– Pourquoi ?

– Je vais être père.

Je le regarde un moment sans comprendre. Je force un sourire.

– Hamdullilah. Félicitations. C'est une bonne nouvelle.

– Je ne te le fais pas dire. C'est vrai que Fadimatou est devenue chiante, mais je suis fier de mes efforts.

– Ça en fait des bonnes nouvelles. Après le marché d'hier, une nouvelle encore plus grande.

– Tu es sans ignorer l'excitation qui règne avec la venue de Tonton Abdelhakim.

Je me rembrunis.

– Je sais.

– Es-tu prêt à le rencontrer ?

– On verra, mon frère.

Je regarde rapidement l'heure sur mon téléphone et je sors mes clés de voiture de ma poche.

– Il faut que je parte. On s'appelle demain matin avant la réunion avec les fournisseurs. Salue Fadimatou pour moi.

– D'accord. Bonne nuit.

Il retourne dans la maison tandis que je prends le chemin de mon domicile. Les lumières brillent dans tout le bâtiment. Je referme la porte, l'esprit déjà forgé et ferme. Je me dirige droit vers le salon et j'ouvre la porte. Anisah sursaute et sourit en me voyant. Elle est assise sur le canapé, une jambe repliée sous son corps comme à l'usuel. Elle se lève d'un geste leste et me fait face en arrangeant le foulard qui recouvre sa tête.

– Assalamou Alaykoum, Frère Jalil, dit-elle. Je ne t'attendais pas si tôt.

– Pourtant cette maison est la mienne.

– Ne réponds-tu pas à mon bonsoir ?

– Wa'alaykoumou salam. Il faut qu'on parle.

Je referme la porte du salon et je lui fais signe de s'asseoir. Je prends place sur un tabouret face à elle. Ses grands yeux me dévorent et j'y lis un peu d'anxiété. Anisah a beaucoup changé ces derniers temps. Elle a beaucoup muri et est devenue une très belle femme. L'épanouissement se lit dans ses traits.

– Anisah, je ne veux pas de problèmes. Je suis à deux doigts de perdre la femme que j'aime à cause de toi et je n'aime pas cela. Il faut que tout cela cesse.

Elle me regarde et se pince la lèvre avec ses dents.

– Pas encore.

– Si ! Tout de suite. Chacun d'entre nous se bat pour son bonheur. Je refuse pourtant de mettre le mien entre

guillemets pour les autres. Il n'y a pas d'enfants dans cette histoire. Anisah, je suis las de vous couvrir. Où est Rachid ?

– Il... Il est en haut dans sa chambre.

– Va le chercher. Je dois vous parler à tous les deux.

La jeune femme disparaît et revient avec mon jeune frère. Ils ont la même expression sur le visage : la peur. Ils s'asseyent l'un près de l'autre sur le canapé et je les regarde à tour de rôle. Le même air coupable que le soir où je les ai surpris en train de s'embrasser dans ma cour les pousse à baisser leurs regards.

– Rachid, tu sais bien que ce que tu fais n'est pas juste. Anisah était ma promise. C'est elle que je devais épouser, mais tu es allé jusqu'à la courtiser. Chez moi !

– Jalil, je me suis déjà excusé, dit-il mollement.

– Il fallait y penser avant. Que crois-tu que tout le monde pense de moi ? Cette fois, c'est la bonne. Anisah, sais-tu que ton père arrive dans quelques jours ?

– Oui, dit-elle faiblement.

– Et tu ne dis rien ? Pour m'appeler et me mettre la pression de parler aux parents, tu as le souffle. Tout le monde croit que je sors avec toi, ma bien-aimée incluse. Comment expliquerais-je aux gens que je n'ai rien eu avec toi, tout ce temps où tu es restée chez moi ? Tu es rentrée au Niger et revenue peu après. Je couvre votre histoire, mais je ne veux pas en perdre la mienne. J'évite les parents comme la peste. Ils préparent mon mariage. Est-ce que vous vous en rendez compte ?

Le couple se jette un bref regard, puis me regardent sans répondre.

– Ce soir même, nous allons leur parler et vous vous comporterez en adulte. Vous leur direz la vérité.



Le visage de ma mère se décompose au fur et à mesure que Rachid parle. Elle regarde Anisah avec surprise. Cette dernière garde la tête baissée.

– Mais pourquoi ? demande ma mère. C'est la femme de ton frère.

– Mama, ils s'aiment, intervient-je. Tu sais bien que je ne suis pas intéressé par une union avec elle. Tu voulais l'avoir comme belle-fille. Il en sera ainsi.

– Mais toi... Je l'ai choisie pour toi.

– Ce n'est pas ce qui était prévu pour moi, dit-il en souriant en coin.

– Jalil ! appelle mon père d'une voix menaçante. J'espère pour toi que ce n'est pas une ruse pour nous doubler. Tu connais pertinemment mes attentes envers toi.

– Père, n'as-tu pas pitié de moi ? De ma réputation qui pâtit sous l'annonce de la relation entre Rachid et Anisah ? Il faut que je rattrape vite le coup et que je fasse les choses... bien. Ça fait des mois que j'essaie de vous convaincre d'accepter mon choix, sans succès. Je baisse les bras. J'accepte être votre fils ; ma famille ne concernera que moi. Mes choix sont miens.

– Tu ne vas pas épouser cette fille ! gronde ma mère.

Je lance un regard à la ronde. Nous sommes assis sur le grand tapis qui jonche le salon privé de mon père. La tension entre le couple de mon frère est en baisse, quand la mienne va crescendo. Je me redresse et je m'étire.

– J'assume mon choix. Nul ne peut savoir ce qu'un autre a dans son cœur ou ce qu'il vit au quotidien. J'épouserai cette femme quel que soit son obédience

religieuse. Le plus important pour moi est sa foi et son amour. Tout le reste n'est que vanité.

NAYANKA FANTA FIFEN

J'essuie des larmes en regardant mon amie. Elle sanglote en essayant de bouger.

– Na... J'ai mal, gémit-elle.

– Ça va aller, mon amie. Les médecins vont s'occuper de toi.

– Aïe.

– Ma copine, pourquoi maintenant ? demandè-je tristement. Avec tout ce que nous avons fait par le passé, c'est une situation aussi stupide qui a failli t'emmener.

Elle tousse et je lui donne à boire. Je range ses oreillers sous sa tête et je reprends place sur la chaise près du lit.

– Tu as entendu... ce que le docteur a dit ? demande-t-elle. Mon foie est...

Elle tousse.

– Il est en compote, dit-elle avec un sourire triste. Je ne sais pas si je vais survivre à cet accident.

– Ne dis pas ça. On va prier. Mais pourquoi, Nicaise ?

– Tu sais, quand j'étais coincée dans la voiture avec ce morceau de bois dans le ventre... je ne cessais de penser comment tu me disais que... tu ne voulais pas traiter avec Mr Ngoulou. Tu l'as repoussée avec tout ton être... C'est le gros cœur qui m'a mené vers lui. Il ne me donnait même pas l'argent comme les autres. Je...

Elle baisse les yeux. Son malaise est visible.

– J'ai eu des sentiments forts pour lui. C'était la première fois, tu comprends ?

– Mais...

– Laisse-moi terminer. Je ne sais pas si je vivrais assez

longtemps pour tout dire... Mais je veux me repentir... Nayanka, je t'envie. J'envie l'amour que tu as trouvé, ta combativité. Je voulais aussi mon bout de bonheur. Mais je ne savais pas que ce salaud avait déjà quelqu'un !

Son corps tremble et je pose une main sur son bras. Les larmes coulent de ses yeux alors qu'elle fixe le plafond.

– J'ai aimé quand il me susurrail ses mots d'amour à l'oreille dans ce lit d'hôtel. Quelques minutes plus tard, cette sorcière lui a planté un couteau dans la poitrine. J'ai tout perdu, Nayanka.

Je pleure avec elle, ne sachant quoi lui dire. Le bas du lit est vide. Nicaise a été amputée des deux jambes. Elle a fui de l'hôtel dans le plus simple appareil et a pris la route avec sa voiture. Elle roulait tellement vite qu'elle a causé l'accident qui a failli lui arracher la vie il y a une semaine. Ça ne fait que quelques heures qu'elle a retrouvés un peu de calme et ses sens. Je n'ai pas voulu la laisser seule durant cette épreuve. Elle est ma famille depuis des années. Je suis vide sans elle.

Le médecin vient nous interrompre. Durant tout l'après-midi, nous discutons des modalités de traitement de Nicaise. Elle m'avait donné une procuration pour son deuxième compte en banque. Je préfère qu'elle soit évacuée pour des soins. Je prie qu'elle tienne jusque-là.

*

* *

Je sursaute de surprise lorsque je vois 16h40 à ma montre. Je me hâte de quitter le bureau sur la pointe des pieds. L'atmosphère est lourde ici depuis le décès tragique du dirigeant. Je suis très souvent regardée de travers à

cause de Nicaise. Tout le monde sait ce qui s'est passé pour que Mr Ngoulou trouve la mort. Je suis associée automatiquement avec les agissements de mon amie qui a eu plusieurs aventures avec des employés qui n'hésitent pas aujourd'hui à la rabaisser.

Je prends un taxi pour me rendre au quartier MELEN. J'entre dans le restaurant qui est encore peu couru à cette heure. L'homme se lève et me fait la bise. Je m'assieds face à lui.

– Je ne vais pas y aller par quatre chemins. J'ai beaucoup de choses à faire.

– Toujours aussi tranchante, me dit Mr Penda.

– C'est la vie qui le veut. Vous avez mes documents depuis un moment. J'ai rempli ma part du contrat il y a un an. Où en êtes-vous avec les travaux et les autorisations ?

– J'aime votre rigueur, dit l'homme en me dévisageant.

– Mr Penda, restons concentrés.

– D'accord.

Il fouille dans sa mallette posé sur le sol et me remet un dossier. Je le passe en revue en opinant de satisfaction.

– Tout y est. Ne m'oubliez pas seulement lorsque vous ferez vos rentrées d'argent.

– Aider les plus nécessiteux ne doit pas toujours être une source de profit. Si le foyer peut aider des filles-mères, je m'en réjouirais. La vie dans la rue n'est pas joyeuse. Mon associée sera contente. Nous avons muri ce projet ensemble.

– Comment va-t-elle ?

– Mal, dis-je du bout des lèvres. Mais l'avenir saura nous ouvrir les voies. Je ne suis pas apte à juger les choses.

Je lui tends la main en me levant. Il la prend et la secoue.

- Même pas un verre pour fêter ce grand moment ?
- Il y a tellement de choses qui doivent encore être faite que je n'ai pas de temps de me réjouir. Merci, Mr Penda et bonne soirée.

JALIL CHADDAD MOUHAMADOU

Je regarde Nayanka passer dans le couloir. J'arrive et je trouve la porte de sa chambre verrouillée à clé. Je frappe longtemps.

- Elle ne va pas ouvrir. Elle a quoi, Maman ?

Je me tourne vers Mikhaïl qui se tient non loin de moi. Mon fils est témoin du manège entre sa mère et moi depuis quelques semaines. Nayanka est vraiment remontée contre moi. Elle ne veut même pas me laisser parler. Je reviens vers Mikhaïl et je le prends pas l'épaule.

- Ce n'est rien de grave. Va regarder la télé.

Il s'en va et je retourne devant la porte. Je compose le numéro de Nayanka. Ça sonne longuement, puis à ma grande surprise, elle décroche sans parler.

- Je t'aime, Fanta.

Un silence me répond.

- Te souviens-tu quand nous nous rencontrions souvent dans la cuisine la nuit ? Tu m'obsédais déjà à l'époque avec ton corps, ta manière de faire. Aujourd'hui que tu as muri, tu es devenue une femme encore plus scintillante, un délice pour les yeux, un plaisir pour mon corps, je ressens ta présence dans chaque particule de mon corps. Je sais que je t'aime. Mais ce soir, je doute de ton amour. Je ne pense pas qu'il soit vrai, car le vrai amour est combattif. Il se bat contre vents et marrées.

J'attends qu'elle réponde, mais elle ne dit toujours rien.

– Ce qui arrive à ton amie est triste. Vanelle m'en a parlé. Je ne veux pas te perdre, Nayanka. Tu es ma beauté. Je n'en peux plus. Je veux t'épouser. Cesse de me torturer. Tu veux que ma mère gagne son combat ?

– Veux-tu vraiment épouser cette femme ?

La question est sortie tellement vite que j'en souris malgré ma surprise.

– Ouvre-moi la porte et je te dirai.

– Non.

– Mikhaïl n'aime pas voir son père souffrir et tu sais ce que tu lui donnes comme spectacle. Parlons et qu'on en finisse.

Elle raccroche quelques secondes plus tard. J'attends un long moment devant la porte. Nayanka sort et se dirige hors de la maison. Je la suis et nous allons nous tenir sur le gazon dans la cour. Les moustiques bourdonnent autour de nous. Nayanka tient ses bras serrés autour de son corps.

– Anisah était le choix de ma mère et non le mien, comme tu l'as compris. J'ai tout fait pour la repousser, mais elle ne voulait pas essuyer la honte en étant rejetée vers sa famille. Mon frère Rachid l'a approché et... Ils ont commencé à se fréquenter en cachette. Ma mère a exigé que je prenne Anisah chez moi pour que je m'habitue à elle. Je ne te l'ai pas dit de peur que tu ne me croies pas. Il a fallu que je les surprenne pour que je comprenne pourquoi mon frère était très régulier chez moi. Je les ai couverts aux yeux de la famille pour leur donner cette chance de vraiment être sûrs de leurs sentiments.

Nayanka me regarde avec intérêt. Je lève la main et caresse son épaule.

– Ils s'aiment et sont décidés à se marier. Tout est déjà arrangé. Le temps des mariages de convenance est passé. Je

ne te cacherais pas que mes parents sont contre mon choix. Mais je ne te lâcherai pas. L'appel de l'autre soir, c'était Anisah. Il n'y a jamais rien eu entre nous. C'est toi que je veux.

Je la prends contre moi et je la serre. Je sens son cœur qui bat fortement contre le mien.

– Je...

Sa voix est rauque et étouffée par les larmes.

– Je t'aime, Jalil, dit-elle entre deux sanglots. Je n'ai plus la force de lutter, de souffrir. Je veux juste me poser et vivre, le temps que Dieu me donnera.

– Allah lui-même veillera sur nous.

– Mais...

– Nous trouverons bien une solution un jour. En attendant, j'ai un secret à te confier.

Je souris devant son regard inquisiteur et je pose un baiser sur ses lèvres qui redonnent vie aux miennes.

*

* *

Nous nous positionnons en forçant de larges sourires au photographe. Il n'y a pas un centimètre où mettre les pieds avec la présence de ma famille qui est venue de partout. Ces quatre derniers mois n'ont pas été un parcours lisse. L'amour mêlé à une obstination passionnée ont été mes armes au quotidien. Après mon frère Rachid il y a deux semaines, c'est mon tour de prendre une épouse. Entre scepticisme, doute et joie, chacun est départagé. Le père de Nayanka est rayonnant de bonheur et se fait voir par son attitude extrovertie et excentrique. La cérémonie civile de notre mariage à la mairie de TSINGA s'est

achevée une quinzaine de minutes plus tôt. Je me tourne et regarde ma femme qui rayonne dans sa robe aux mêmes tissus et tons que ma tenue. Elle resplendit avec le même éclat blanchâtre de sa robe.

– Tu es mon plus beau secret. J’ai tellement pensé à ce jour qu’il me donnait des sueurs froides.

– Pourquoi ? demande-t-elle.

– Parce que je ne sais pas si je serais à la hauteur pour la nuit de noces.

Nayanka pouffe de rire et secoue la tête. Nous sommes pris d’assauts par les personnes souhaitant une photo de nous. Mes parents attendent déjà, assis dans leur voiture. Il faudra beaucoup d’eau chaude pour faire fondre la glace qui entoure leurs cœurs. Rien ni personne ne pourra refroidir la joie que je ressens à ce jour qui aurait dû être un moment de réjouissance il y a bien longtemps.

– Papa ! Je veux une photo avec vous ! crie Mikhaïl devant nous.

Tout le monde éclate de rire. Ce garçon est un sacré numéro.

NAYANKA FANTA FIFEN

Les cris encore faibles émanent du berceau. Je tire sur ma robe en lin alors que je me lève du lit pour aller prendre ma poupée qui se réveille. Je la niche contre mon épaule et je vais prendre place sur le lit. Jalil me regarde avec le même intérêt qu’à chaque fois. À six mois, elle est certes longiligne comme son père, mais fine et légère comme une liane. Mademoiselle ne mange pas beaucoup, pourtant son père a failli remplir toutes les pièces de cette maison avec les boîtes de CERELAC et de laits divers.

– Donne-la-moi, dit-il en la prenant.

Je passe derrière lui et regarde notre fille par-dessus son épaule.

– Jalil, c’est toi qui pourris cette fille, remarquè-je en ronchonnant. Elle ne sait que faire des manières.

– C’est parce qu’elle sait que Papa l’aime, dit-il avec une voix émue. Regarde comment elle est belle, Mariam. Tu as sublimé ma mère en donnant son prénom à notre fille.

– Je t’avais dit qu’elle sera l’homonyme de nos mères. C’est normal.

Il attrape mon cou et pose un baiser sur mes lèvres.

– Merci, mon amour.

Il se lève et emporte Mariam avec lui. Il va sûrement la déposer chez Vanelle ou chez Ahmed – qui vit avec nous depuis notre mariage. Il revient quelques minutes plus tard et ferme la porte à clé. Il se frotte les mains, puis fait passer son T-shirt au-dessus de sa tête. Je ris quand il le lance à travers la pièce et baisse son pantalon.

– Jalil...

– Déshabille-toi vite, dit-il avec empressement, un regard brûlant sur moi. Je veux te goûter un peu.

– Tu es trop gourmand, dis-je en me levant pour retirer ma robe.

Il vient sur le lit et attrape mes seins dans ses mains, le sourire heureux.

– C’est parce que tu es un délice que je veux sans cesse t’avoir pour moi tout seul.

Ses lèvres se joignent aux miennes et il me soulève contre lui, croisant mes jambes dans son dos. Je ne vis que pour le moment où nos corps feront à nouveau un seul, collés dans le plaisir comme du miel sur les lèvres.

FIN

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-334-14993-8

ISBN pdf : 978-2-334-14994-5

ISBN epub : 978-2-334-14992-1

Dépôt légal : décembre 2016

© Edilivre, 2016

Imprimé en France, 2016